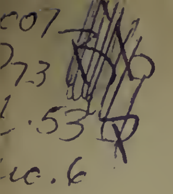


POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIEME SÉRIE. — TOME VINGT-HUITIÈME. — LIIIe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON — DÉCEMBRE



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE

Palau et Cie, 30, calle Santa-Anna.

MADRID

La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1888

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. — 1. *L'Alsace, le pays et ses habitants,* par Charles Grad, membre correspondant de l'Institut, député au Reichstag. Ouvrage contenant 386 grav. et 17 cartes. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 1016 p. Broché, 50 fr.; relié, 65 fr.— 2. *Honoré Fragonard, sa vie et son œuvre,* par le baron Roger Portalis. Paris, Rothschild, 1889, in-4 de xii-348 p., avec 210 pl. et vign., d'après les peintures, estampes et dessins originaux; eaux-fortes, par Lalauze, etc. Broché, 60 fr.; rel., 75 fr.— 3. *L'An 1789. Événements, mœurs, idées, œuvres et caractères,* par Hippolyte Gautier. Paris, Delagrave, gr. in-4 de 804 p., avec 650 reproductions, par la photogravure sur cuivre, de vignettes, d'estampes et de tableaux de l'époque. Br. avec couvert. de luxe, parch. gaufré, titre doré, 50 fr.; rel. demi-chagr., fers spéciaux, tr. dorées, 65 fr.— 4. *La France révolutionnaire, 1789-1889,* par Charles d'Héricault. Ouvrage illustré de plus de 250 grav.: scènes, vues, portraits, d'après les meilleurs dessinateurs des xviiie et xixe siècles. Paris, Perrin et Cie; Lille, Librairie de l'Œuvre de Saint-Charles Borromée, 1889, in-4 de xl-756 p. Br., 12 fr.; relié, 15 et 17 fr.— 5. *Le Bienheureux J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes,* par Armand Ravelet. Introduction par Mgr d'Hulst. Tours, Alfred Mame et fils, 1888, petit in-4 de xxxii-686 p., orné de 35 grandes compositions hors texte, d'après les dessins de Charles Muller, Detaille, Luminais, Albert Maignan, Paul Flandrin, Hanoteau, Lameire, Krug, Mouchot, Chovin, Lix, etc., etc., et de 250 gravures intercalées dans le texte, d'après les dessins de P. Sellier, Edouard Garnier, Toussaint, Charles Fichot, Ferdinandus, etc., etc. Broché, 30 fr.; relié, 40. — 6. *Histoire de l'Art pendant la Renaissance,* par Eugène Müntz. Tome I. *Italie. Les Primitifs.* Paris, Hachette, 1888, gr. in-8 de 744 p., illustré de 500 grav. et de planches en chromotyp., phototyp., polychromes, etc., etc. et 1 carte tirée en couleurs. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr. — 7. *L'Art étrusque,* par Jules Martha. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-4 de 635 p., illustré de 4 pl. en couleurs et de 400 grav. dans le texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 8. *Histoire des Joyaux de la Couronne de France,* d'après des documents inédits, par Germain Bapst. Paris, Hachette, 1889, in-4 de iv-715 p., orné de 50 grav. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr.— 9. *L'Eau,* 23 compositions par A. Sezanne, de l'Académie de Belgique. Texte par Alphonse Daudet, Paul Arène, Charles Yriarte, Henri de Parville. Paris, J. Rothschild (s. d.), in-fol. de 45 p. et 13 grandes pl. hors texte. En carton. de luxe, 30 fr.; relié, 40 fr. — 10. *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine,* par Victor Duruy, de l'Institut. Paris, Hachette; t. II, 1888, in-8 de 750 p.; t. III, 1889, 740 p., avec pl. en couleurs, nombr. grav., cartes et plans. 4 vol., broché, 25 fr.; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 32 fr.— 11. *Histoire de l'École navale et des institutions qui l'ont précédée,* par un ancien officier, avec lettre du vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, Quantin, 1889, gr. in-8 de 366 p. avec 40 compositions hors texte, par Paul Jazet. Broché, 25 fr.; relié, tr. dorées, 30 fr.— *A Suse. Journal des fouilles, 1884-1886,* par Mme Jane Dieulafoy. Paris, Hachette, 1888, gr. in-4 de 366 p., orné de 121 grav. et 1 carte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr.— 13. *L'Italie du nord,* par G. de Léris. Paris, Quantin, gr. in-8 de xi-469 p. Broché, 25 fr.; relié, 32 fr. — 14. *Le Littoral de la France.* Sixième partie. *De Marseille à la frontière d'Italie,* par V. Vattier d'Ambroyse. Paris, Victor Palmé, 1889, gr. in-8 de 601 p., orné de nombr. grav. Broché, 20 fr.; cart., pl. spéc., 25 fr.; relié, 30 fr. — 15. *Les Fleuves de France. La Loire,* par Louis Barron, ouvrage orné de 134 dessins par A. Chapon. Paris, H. Laurens, gr. in-8 de 397 p. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 16. *Les Grands Voyageurs de notre siècle,* par G. Meissas. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de 793 p., orné de 207 grav., 43 portraits et 43 cartes. Cart. avec fers spéciaux, 25 fr. — 17. *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir,* par Gabriel Bonvalot. Paris, Plon et Nourrit, 1889, gr. in-8 de 458 p., orné de 250 dessins par A. Pepin, et d'une carte-itinéraire. Broché, 20 fr.; relié, 24, 25 et 27 fr. — 18.

Dans les glaces arctiques, relation de l'expédition américaine à la baie de Lady Franklin (1881-1884), par Adolphus W. Greely, traduite de l'anglais par Mme L. Trigant. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de 580 p., orné de 150 grav. et 4 cartes. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 19. *Les Premières civilisations*, par Gustave Le Bon. Paris, Marpon et Flammarion, 1889, gr. in-8 de 820 p., avec 443 fig., reproductions, restitutions, photograv. et photogr. Broché, 10 fr.; relié, 14 et 16 fr. — 20. *La Clef de la science, explication des phénomènes de tous les jours,* par Brewer et Moigno. Edition refondue par Henri de Parville. Paris, Henri Laurens, 1889, gr. in-8 de VII-408 p., orné de 250 grav., 10 fr. — 21. *Notre capitale Paris,* par Charles Delon. Paris, Georges Maurice, 1888, gr. in-8 de 393 p. et nombr. grav. Broché, 10 fr.; relié, tr. dor., 16 fr. — 22. *Contes juifs, mœurs de famille*, par Sacher Masoch. Paris, Quantin, in-4 de IV-282 p., avec 28 héliogr. hors texte et 100 dessins dans le texte, par Gérardin, Alph. Lévy, Émile Lévy, H. Lévy, etc. Broché, 30 fr.— 23. *Les Borgia. César Borgia, sa vie, sa captivité, sa mort,* d'après de nouveaux documents, par Ch. Yriarte. Paris, Rothschild, 1889, 2 vol. in-8 de 312 p. et 351 p., avec portraits, autogr. et cartes. 20 fr.; relié en un vol., 25 fr. — 24. *L'École des beaux-arts,* par Alexis Lemaistre. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-8 de 407 p. avec 60 grav. hors texte. Broché, 10 fr.; cart. fers spéciaux, 13 fr. — 25. *La Guerre de Crimée,* par Gustave Marchal. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-4 de 368 p., avec 26 gravures hors texte, par Quesnay de Beaurepaire. Broché, 8 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 26. *La Retraite infernale, armée de la Loire (1870-71)*, par Edmond Deschaumes. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-4 de 357 p., illustré de 26 grav. hors texte, par Quesnay de Beaurepaire, et d'une carte de la campagne de la Loire. Broché, 8 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 27. *La Télégraphie historique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* par Alexis Belloc. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-4 de 350 p., illustré de 76 grav. Broché, 8 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 28. *Histoire d'un bonnet à poil,* par Jules de Marthold. Paris, Libr. d'éducation de la jeunesse, s. d., gr. in-8 de 213 p., illustré de 100 dessins de Job. Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — 29. *Brave Fille*, par Fernand Calmettes. Paris, Libr. d'éducation de la jeunesse, s. d. (1888), gr. in-8 de 303 p., illustré par l'auteur. Broché, 9 fr.; relié, tr. dorées, fers spéciaux, 12 fr. — 30. *La Mission de Philibert,* par Jacques Naurouse. Paris, A. Colin, 1889, gr. in-8 de IV-348 p., orné de nombr. grav. Broché, 7 fr,; relié toile rouge, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 31. *Les Femmes dans l'histoire,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1888, in-8 de 398 p., avec 80 grav. Broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr. — 32. *Le Chef-d'œuvre de Papa Schmeltz,* par Paul Celières. Illustr. de J. Geoffroy. Paris, Hennuyer, 1889, in-8 de 362 p., 7 fr. — 33. *Les Alpes et les Grandes Ascensions,* par E. Levasseur, membre de l'Institut. Paris, Delagrave, 1889, gr. in-8 de 392 p., avec 75 cartes et grav. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 75. — 34 *Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag,* par J. Swift. Paris, Garnier frères, s. d., in-4 cart. de 76 p., illustré de grav. en couleurs, d'après les dessins de F. Lix, et de vignettes sur bois, 6 fr. — 35. *La Farce du cuvier,* comédie du moyen âge arrangée en vers modernes, par Gassies des Brulies, avec 7 composit. en taille-douce, hors texte, par J. Geoffroy. Paris, Delagrave, 1889, in-8 de 40 p. 6 fr. — 36. *Entre Cousines. Joy et Gypsy,* par Jacques Lermont. Paris, Libr. d'éducation de la jeunesse, s. d., gr. in-8 de 317 p., illustré de 75 dessins, par A. Leroux. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 50. — 37. *Contes de la mer et des grèves,* par Jean de Nivelle (Charles Canivet). Paris, Jouvet, 1889, in-4 de 157 p., illustré de 61 grav. par Ferdinandus, A. Guillemet et C.-E. Matthis. Broché, 5 fr.; relié 8 fr. 50. — 38. *Nos petites braves,* par C.-E. Matthis. Paris, Jouvet, 1889, in-4 de 151 p., illustré de 46 comp. par l'auteur. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. — 39. *Nos petits amis,* par Albert Girard. Paris, Jouvet, 1889, in-4 de 152 p., illustré de 148 grav. de Louis Ratisbonne. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. — 40. *Les Robinsons de la Grève,* par Jules Gros. Illustr. de Fréd. Massé. Paris, Picard et Kaan, 1888, in-8 de 374 p. Relié, 5 fr. — 41. *Le Règne de François Ier et la Renaissance,* par Eugène de la Gournerie. Tours, Mame, 1888, in-4 de 288 p., avec 45 grav. Broché, 4 fr.; relié, 6 et 7 fr.— 42. *Les Deux Auberges (l'Ours et l'Ange)*, par Jacques Porchat. Paris, Delagrave, 1889, petit in-4 de 208 p., illustré de 40 comp. de Fr. Régamey. Broché, 3 fr. 90; relié, tr. dorées, 5 fr. 40. — 43. *En Asie centrale à la vapeur. Notes de voyage,* par Napoléon Ney. Paris, Garnier, 1888, in-8 de 466 dessins de Dick de Lonlay et 2 cartes. Broché, 3 fr. 50; relié, 6 fr.— 44. *Les Loisirs d'un campagnard,* par J. Pizzetta. Paris, Hennuyer, 1889, petit in-8 de VIII-432 p., illustr. de P. Kauff-

mann, F. Lix et A. Jobin. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 45. *Souvenirs d'un homme de lettres*, par Alphonse Daudet. Paris, Marpon et Flammarion, 1889, in-18 de 260 p., illustr. de Bieler, Montégut, Myrbach et Rossi, gravées par Ch. Guillaume. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 et 6 fr. — 46. *Deux petits touristes en Algérie*, par Gaston Bonnefont. Paris, Bernardin-Bèchet, s. d. (1888), in-12 de 246 p., illustré de 25 grav. par Kauffman; cartonnage avec chromo, 2 fr. 50.; rel. toile rouge, tr. dorées, 3 fr. — 47. *La Journée du bon et du mauvais écolier*, par Tante Nicole. Paris, Delagrave, s. d., petit in-4 cartonné non paginé, illustrations de J. Geoffroy. Cart., 3 fr. — 48. *Les Petits Cahiers de Mme Brunet*, par Mme Marie Delorme. Ouvrage couronné à Reims (Prix Doyen-Doublié). Paris, A. Colin, 1888, in 12 de VIII-350 p., avec 22 vign. par Ferdinandus. Broché, 1 fr. 50; reliure toile, tr. dorées, 2 fr. 50. — 49. *Journées de deux petits Parisiens (Jacques et Juliette)*, par Mme J. Malassez. Paris, A. Colin, 1889, in-12 de VII-282 p., illustré de 55 vign., par Mouligné. Broché, 1 fr. 50; rel. toile rouge, tr. dorées, 2 fr. 50. — 50. *La Sculpture*, par Charles Blanc. Paris, H. Laurens, 1889, in-8 écu de 275 p. Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde*. Nouveau journal de voyages publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1888. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 438 p. chacun. Br. 25 fr. — 2. *Le Journal de la jeunesse*. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1888. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 408 p. chacun. Br., 20 fr.; rel. tr. dor. 26 fr. — 3. *Musée des familles*. Tomes LX et LXI. Paris, Delagrave, 1888, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas, journal illustré pour garçons et filles*. Tome IX. Paris, Delagrave, 1888, vol. gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. 18 fr. — 5. *Le Musée des Enfants* (2e année). Paris, Lille et Bruges (Belgique), Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1888, in-4 de 384 p., nomb. illlust. en noir et en couleur. Broché, 6 fr. — 6. *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de 5 à 10 ans. 6e année. Paris, Hachette, in-8 illustré de nomb. grav. sur bois. Cart. 2 fr. 50. — 7. La Fontaine, *Fables choisies pour les enfants* et illustrées par M. B. de Monvel. Paris, Plon et Nourrit, 1889, album in-4 oblong de 48 p. Rel. toile anglaise, fers spéciaux, 10 fr. — 8. *Les Exploits d'un arlequin, autobiographie d'un mime (François Fredon)*, par Raoul de Najac. Paris, Hennuyer, 1889, in-4 de 90 p., dessins de F. Lix. Br., 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux, 13 fr. — 9. *Les Courses dans l'antiquité*, par Caran d'Ache. Paris, Plon et Nourrit (s. d.), album in-4 oblong de 63 p. avec cart. spéc., 10 fr. — 10. *Aux rives d'or, le littoral méditerranéen de Marseille à Gênes*, par Mars. Paris, Plon et Nourrit (s. d.), album in-4 de 34 pl. Reliure étoffe, avec fers spéc., 10 fr. — 11. *La chasse à courre; notes et croquis*, par Crafty. Paris, Plon et Nourrit, in-4 oblong de 48 p. Cart. 10 fr. — 12. *L'Homme à la flûte de R. Brwoning*, interprétation de J. Girardin. Paris, Hachette, album in-4 de 64 p. Cart. 8 fr. — 13. *Armée française*, par G. Gaulard, texte par un officier. Paris, Jouvet, album oblong. Br., 3 fr.; rel. toile rouge, plaque or, 5 fr.

III. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours. 5 fr. 50 le vol. broché; cart. percal. orn. en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Les Explorateurs de l'Afrique*, par Paul Bory. 397 p., orné de nomb. grav. et de cartes. — 2. *Les Grandes Entreprises modernes*, par Paul Bory. 406 p., illustré de nomb. grav. et de cartes.

IV. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, publiée per la maison Hachette. Vol. in-8 à 4 fr. broché; cart. en percal. à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Le Général du Maine*, par Mme P. de Nanteuil, illustré de 80 grav. d'après Myrbach, 309 p. — 2. *Le Fils Valanzé*, par J. Girardin, illustré de 112 grav. d'après Tofani, 294 p. — 3. *Les Premières Pages*, par Mlle Z. Fleuriot, illustré de 60 grav. d'après Adrien Marie, 282 p. — 4. *Les Révoltes de Sylvie*, par Mme J. Colomb, illustré de 112 grav. d'après Tofani, 302 p. — 5. *La Filleule de saint Louis*, par Fr. Dillaye, illustré de 39 grav. d'après E. Zier, 304 p.

V. — Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-8 à 2 fr. 40 broché et 4 fr. rel. percal.

ornements dorés, plaques riches, tr. dorées. — 1. *Le Royaume de l'Eléphant blanc, quatorze mois au pays et à la cour du roi de Siam*, par CHARLES BOCK, trad. par A. TISSOT, orné de 50 grav., 360 p. — 2. *Castel-Blair, histoire d'une famille irlandaise*, par FLORA SHAW, trad. par A. CHEVALIER, orné de 23 grav., 366 p. — 3. *Le Cratère*, par FENIMORE COOPER, adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. HUBERT, orné de 24 grav., 368 p. — 4. *A travers le Tyrol*, par JULES GOURDAULT, orné de 62 grav, et d'une carte, 368 p.

VI. — Bibliothèque des Merveilles, publiée, sous la direction d'ÉDOUARD CHARTON, par la maison Hachette. Vol. in 16 à 2 fr. 25 le vol. br. et à 3 fr. 50 percal. bleue, tr. rouges. — 1. *Les Spectacles antiques*, par AUGÉ, 295 p.. orné de 25 vignettes sur bois. — 2. *Le Pôle sud*, par W. DE FONVIELLE, 309 p., illustré de 53 vignettes. — 3. *Les Abeilles*, par J. PÉREZ. VIII-348 p., illustré de 119 vignettes par Clément.

VII. — Collection petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 2 fr. 25 le vol. broché; rel. tr. dorées, 4 fr. — 1. *Contes pour endormir ma petite fille*, par la princesse CAUTACUZÈNE ALTIERI, avec 36 compos. par Ferdinandus, 121 p. — 2. *Qui est-elle?* par MARTHE BERTIN, avec 36 compos. par Duplais-Destouches, 119 p. — 3. *Les Quatre Fils Aymon*, par PIERRE DUCHATEAU, illustr. par A. Sandoz, 118 p.

VIII. — Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette. Vol. in-18 à 2 fr. 25 broché et à 3 fr. 50 cart. en percaline rouge, tr. dorées. — 1. *La Petite Chailloux*, par ÉLIE BERTHET, illustré de 44 vign. par Fraipont, 217 p. — 2. *L'Embarras du choix*, par Mme DE STOLZ, illustré de 36 vign. par Tofani, 289 p. — 3. *Le Petit Chevrier*, par Mme J. CAZIN, illustré de 39 vign. par G. Vuillier, 249 p. — 4. *Thérèse à Saint-Domingue*, par Mme A. FRESNEAU, née DE SÉGUR, illustré de 49 vign. par Tofani, 256 p. — 5. *Robin des Bois*, par Mme la Vtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR, illustré de 40 vign. par Sirouy, 265 p.

IX. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carrés, à 2 fr. 25 br., et rel. perc. bleue, tr. dorées, 3 fr. 50. — 1. *Les Vacances à Trouville*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, illustré de 40 vign. d'après Tofani, 292 p. — 2. *Au-dessus du lac*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustré de 44 grav. d'après Ferdinandus, 314 p. — 3. *La Vieille Maison du grand-père*, par ANDRÉ SURVILLE, illustré de 34 grav. d'après E. Zier, 295 p. — 4. *L'Épreuve de Georges*, par PIERRE FAVRE, illustré de 44 grav. d'après Geoffroy, 355 p.

X. — Bibliothèque illustrée, format in-12, publiée par la maison Mame, de Tours, à 2 fr. le vol. broché et 3 fr. cart. percal., orn. en noir et or, tr. dorées. — 1. *Cœur Loyal*, par MARIE GUERRIER DE HAUPT, orné de 10 grav., 374 p. — 2. *La Nièce du docteur*, imité de l'anglais par ADAM DE L'ISLE, orné de 30 grav., 395 p. — 3. *Les Bonnes Gens*, par Mme MARIE-FÉLICIE TESTAS, orné de 15 grav., 375 p.

XI. — Contes et Fables aux petits, publiés par la maison Bernardin-Béchet, de Paris. 4 vol. petit in-12 carré de chacun 16 pages, ornés d'images en couleurs et en teinte bistre, texte par A. DES TILLEULS. — 1. *Les Amis des bébés*. — 2. *Les Bébés s'amusent*. — 3. *En Congé chez grand'mère*. — 4. *Plaisirs champêtres*; 0 fr. 60 le vol. cartonnage chromo. — 5. *Barbichon, le roi des caniches*, par A. DES TILLEULS, in-4 de 32 p., illustré de 8 chromos. Cartonné, 2 fr. 50.

II. — 1. — Nul n'était mieux en état de nous parler de l'Alsace que M. Charles Grad, correspondant de l'Institut et député au Reichstag. On peut dire que, dans le beau livre qu'il vient de lui consacrer, il a traité le sujet de main de maître et qu'il l'a envisagé sous toutes ses faces, avec une compétence, un talent et un patriotisme qui ne sauraient être trop loués. Qui ne voudrait, en compagnie d'un tel guide, parcourir cette admirable contrée, si riche en souvenirs de tout genre? Depuis qu'elle nous a été ravie, n'a-t-elle pas conquis un titre de plus

à notre sympathie ? Un grand et bien légitime succès est donc acquis à l'avance à la splendide publication qui paraît à la librairie Hachette, et qui nous fait connaître l'Alsace, avec ses beautés artistiques, ses grandes pages historiques, ses monuments incomparables, ses traditions fidèlement conservées, sa foi toujours si vive, son industrie si prospère, ses richesses scientifiques qu'on ne se lasse point d'explorer, ses mœurs originales et d'une piquante saveur. Que dire du charme d'un récit où le lecteur passe sans cesse d'un sujet à l'autre, sans fatigue, sans que l'intérêt se ralentisse un moment ? de l'illustration qui place sous nos yeux ravis tant de beautés de premier ordre et, avec les paysages, les monuments, les scènes de mœurs, les types et les costumes, nous fait contempler un choix d'œuvres de maîtres d'un rare talent ? Encore une fois nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur à ces pages si bien remplies et si magnifiquement illustrées. Nous aimons à signaler le bel hommage rendu aux « prodiges de dévouement et de désintéressement » par lesquels « la foi chrétienne a affirmé sa vitalité, » et au rôle apostolique de l'éloquent curé Winterer (p. 396) ; et nous nous associons pleinement à la conclusion de l'auteur (p. 993) qui, « en esquissant ici ce tableau, a voulu faire chérir davantage la terre natale par ceux qui la connaissent déjà et apprendre à la connaître mieux ceux qui l'affectionnent. »

2. — Honoré Fragonard était-il digne de la monographie véritablement splendide que n'a pas hésité à lui consacrer M. le baron Roger Portalis, aidé de l'éditeur Rothschild et des maisons de gravure les plus habiles de Paris ? Je n'oserais l'affirmer. Alors que tant de nos grands artistes, Poussin par exemple, attendent encore leur monument littéraire, il est triste de penser que le goût des amateurs les plus distingués, ceux qui règnent en maîtres à l'Hôtel des ventes et chez les éditeurs, va chercher un peintre, charmant peut-être, mais qui n'a apporté à l'art français rien de grand ni de nouveau. Fragonard, par exemple, qui a subi tour à tour toutes les influences, celle des Italiens de la décadence, celle de Rembrandt et de Rubens, est-il autre chose, en ses meilleures œuvres, qu'un clair-de-lune de Boucher ? M. R. Portalis va nous trouver bien sévère, et notre austérité semblera peut-être ridicule aux lecteurs fortunés qui feuilleteront ce beau recueil, où les reproductions les plus parfaites de dessins, d'estampes, et de tableaux, attirent à l'envi les yeux. Mais ce premier tribut une fois payé à la vérité, nous devons le compléter en déclarant que le livre, écrit d'une façon agréable et entraînante, et sans les vaines pompes du panégyrique, gagne peu à peu, au moins à demi, la cause de son héros. On le prend à sa naissance, sous les oliviers de Grasse, en 1732, on le suit dans l'atelier de Boucher, puis à l'Académie de France à Rome, où, trop fidèle au conseil célèbre de son maître : « Si tu prends

ces gens-là au sérieux, tu es perdu ! » il dédaigne les grandes œuvres des classiques et étudie de préférence les Pierre de Cortone, les Tiepolo et les Solimène. On le retrouve à Paris, imitant Boucher, « le peintre des amours faciles de ce siècle voluptueux : » c'est le chemin du succès, et maître *Frago* ne résiste pas plus à cet appât que ne font, à cette heure, nos jeunes peintres contemporains. Le voilà à la mode ; il travaille pour la Guimard et pour la comtesse du Barry ; il fait le portrait des acteurs et des actrices ; il entre en relations avec les fermiers généraux, illustre les *Contes* de La Fontaine, etc. Son mariage, en 1769, donne quelque temps à sa verve égrillarde une direction nouvelle : il prend pour modèle ses enfants, met partout de jolis amours roses et joufflus, et compose des sujets familiers dans le genre de Greuze. Il retourne en Italie avec le receveur des finances Bergeret de Grandcour (et M. R. Portalis a tiré ici un très curieux chapitre du journal de voyage de ce financier) ; puis le peintre des élégances aristocratiques traverse, non sans peine, la période révolutionnaire, et meurt en 1806, au milieu même du triomphe de l'école de David, qui retrempe l'art dans sa source et en prépare le renouvellement. L'auteur a joint à son texte de nombreuses pièces inédites, souvent piquantes, et des catalogues très complets de l'œuvre de Fragonard qui seront bien précieux pour les amateurs. En arrivant à la fin du volume, nous comprenons comment ce maître de second ordre a pu inspirer un si grand travail : l'infinie variété de ses compositions, la fécondité gracieuse (sinon toujours chaste) qui les a produites, et dont les innombrables planches du recueil donnent à chaque instant la preuve, la diversité de ses caprices de peintre et de dessinateur nous font parcourir toute une époque artistique, avec ses fantaisies et ses tendances contradictoires, qui vont de la peinture d'autel à la peinture d'alcôve. C'est tout le XVIIIe siècle qui défile devant nos yeux dans ces tableaux et dans ces estampes, un siècle corrompu sans doute et d'une incorrigible mièvrerie, mais vivant, mobile, séduisant, français entre tous.

3. — Le *Polybiblion* a déjà annoncé et signalé (t. LIII, p. 357) l'ouvrage intitulé *l'An 1789* lorsqu'il n'en avait paru que douze livraisons ; il est complet aujourd'hui. C'est un majestueux volume, remarquable d'abord par le papier, par l'impression, par le grand nombre des reproductions. Diminuerai-je le mérite de ce livre en disant que ces reproductions en sont le charme principal, à cause surtout du procédé qu'a employé l'éditeur ? Ces photogravures, en effet, sont empruntées à quelques-uns de nos dépôts publics, au musée de Versailles, au cabinet des estampes, dont elles reproduisent même la marque ; elles sont des plus variées : des portraits, fort nombreux, même de personnages secondaires que des études plus approfondies sur la Révolution faisaient

désirer de connaître ; des caricatures, des tableaux d'ensemble, des motifs d'après des frontispices de livres du temps, des vues, des plans, des cartes, des costumes, etc. Quant au livre, c'est comme un journal quotidien de l'an 1789, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre ; une table chronologique, à la fin du volume, dresse même en forme ces éphémérides. Non pas que l'auteur ait suivi les événements avec cette rigueur ; et, pour donner une idée de sa méthode, il peut être à propos de signaler quelques-uns de ses titres. Ainsi, dans la première partie : *Avant les États généraux,* notons : *M. Necker, Marie-Antoinette, la Reine gouverne, la Gloire du Dauphiné, les Troubles de Bretagne,* etc. ; dans la deuxième partie : *Les Grands Événements.* notons encore : *le Convoi des abus, le Sac de la maison Réveillon, la Guerre aux châteaux et la nuit du 4 août, le Duc d'Orléans, les Biens du clergé, la Tragédie de Charles IX, le Réveil d'Épiménide,* etc. L'auteur s'est surtout placé au milieu des témoignages contemporains, et de nombreux extraits au bas des pages les reproduisent. Le lecteur se rend ainsi mieux compte de la physionomie des événements et des hommes. Mais il en résulte aussi un inconvénient : assailli de documents, il se trouble un peu et réclamerait volontiers la main sûre et ferme d'un guide. M. Hippolyte Gautier ne sera pas ce guide : c'est plutôt un rapporteur. Il est tel point, comme le chapitre sur *les Biens du clergé,* où l'on pourrait noter quelques phrases regrettables, compensées, du reste, par des déclarations satisfaisantes : il manque là une pensée qui s'élève au-dessus des passions du temps et qui. comme l'a si bien fait M. Taine, montre avec autorité les grands services sociaux auxquels correspondait la fortune ecclésiastique. Je n'accuse pas M. Hippolyte Gautier d'avoir apporté dans cette matière un mauvais esprit, mais une impartialité trompeuse, qui peut égarer. C'est, du reste, un sujet fort épineux que cette année 1789 : à travers les aspirations légitimes, il faut découvrir les tendances révolutionnaires ; chez les plus sages, il faut rechercher et montrer l'erreur et l'illusion. Mais ce sont les événements postérieurs qui ont éclairé nos pères, qui nous ont éclairés nous-mêmes ; en 89, du moins au début, c'était l'espoir, c'était l'enthousiasme qui gouvernait tout. Le vieux peuple de France redevenait enfant, et le jeune peuple d'Amérique lui envoyait des conseils et des avertissements qu'on rejetait avec dédain. La désillusion fut prompte et n'attendit même pas la fin de cette année fameuse. Tout en regrettant que M. Hippolyte Gautier ait laissé un peu flotter ses appréciations et ses jugements, les documents sont assez fréquemment cités pour que le lecteur soit en état de juger par lui-même. L'esprit le plus enthousiaste de 89 ne résistera pas aux faits : on les lira en détail dans le livre même de M. Gautier ; on rectifiera au passage ses jugements, on s'étonnera de quelques conclusions (p. 786), et, si l'on n'est

pas toujours de l'avis de l'historien, on aura la ressource de se ranger à l'avis de l'histoire.

4. — Il y a quelques années paraissait à la librairie Dumoulin, sous ce titre : *la Révolution*, un très beau livre, admirablement illustré ; l'auteur principal était M. Charles d'Héricault ; les appendices avaient été confiés à divers écrivains. C'est son œuvre de 1883, séparée de celle de ses anciens collaborateurs, que M. Ch. d'Héricault présente aujourd'hui au public. Il en a changé le titre : cela s'appelle maintenant : *la France révolutionnaire;* le chapitre préliminaire sur *l'Ancien régime,* le chapitre final qui comprend ce qu'il appelle *le Régime moderne,* du 18 brumaire jusqu'au moment présent, ont été rédigés par lui ; enfin, l'illustration est presque complètement nouvelle. La première publication avait un air collectif; celle-ci est l'œuvre propre de M. Ch. d'Héricault. Aujourd'hui d'ailleurs, le but de l'auteur n'est pas tout à fait le même qu'autrefois ; ce qu'il veut c'est, à l'occasion du centenaire de 1789, fournir un livre d'instruction populaire, qui, par le bon marché, soit à la portée de toutes les bourses et qui atteigne ainsi le grand nombre. En un mot, c'est un livre de propagande antirévolutionnaire ; mais, s'il y a moins de luxe dans le papier et dans les gravures, l'écrivain mérite toujours les mêmes éloges.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première est consacrée à *la Politique révolutionnaire*, gouvernement et administration ; la deuxième, à *la Morale ;* la troisième, à *la Civilisation.* Sous ces rubriques générales, l'auteur a passé en revue, tantôt sommairement, tantôt avec des détails choisis et assortis, l'histoire même de la Révolution ; ainsi la Constituante et la fête de la Fédération sont retracées avec une complaisance marquée (p. 93-156). Mais ce qu'il faut louer surtout chez M. d'Héricault, c'est le goût des tableaux, des portraits, des résumés; c'est cette série de portraits révolutionnaires (p. 557-590) où défilent tantôt les noms célèbres, tantôt ceux qui cessent d'être obscurs grâce au trait hardi qui les dessine ; ce sont ces chapitres sur l'enseignement, sur la justice révolutionnaire ; ce sont les grandes journées, y compris celle de Thermidor sur laquelle des travaux antérieurs de M. d'Héricault ont jeté déjà tant de lumière ; ce sont enfin toutes ces pages sur les lettres, les sciences, les mœurs, l'économie politique, l'armée, etc.

Qu'on le sache d'ailleurs : ceci n'est pas un livre improvisé ; l'auteur l'a préparé, pour ainsi dire, pendant toute sa vie ; plus que tout autre, il était mûr pour l'écrire, et il l'a fait, non pas avec la froide plume de l'annaliste, mais avec un entrain, une verve, un choix de traits vivants où l'on retrouve à la fois, et l'imagination pittoresque du romancier, et la lecture abondante de l'homme d'étude, et les principes élevés de l'historien et du chrétien.

5. — A l'occasion de la béatification du Vénérable Jean-Baptiste de

la Salle, l'Institut des Frères des écoles chrétiennes a voulu élever à son saint fondateur un monument littéraire et artistique qui fût vraiment digne de lui. A cet effet, il a fait choix de la biographie publiée en 1874 par le regretté Armand Ravelet, et qui avait reçu le plus favorable accueil. Un ancien élève de l'École des chartes a été chargé de réviser et de compléter cet excellent texte. Il a refondu, à l'aide des nombreux travaux récemment mis au jour sur cette matière, la première partie du livre, consacrée à l'histoire de l'enseignement primaire jusqu'aux premiers essais du bienheureux de la Salle. La seconde partie, formée par la biographie proprement dite, a été revue sans doute aussi, mais le texte primitif en a été essentiellement conservé et l'on en a scrupuleusement respecté les qualités solides et charmantes. C'est bien l'œuvre d'Armand Ravelet. Quant à la troisième partie, où est racontée l'histoire de l'Institut des Frères, depuis le dernier soupir de leur fondateur jusqu'à l'heure présente, elle est entièrement nouvelle. Enfin, l'œuvre s'est enrichie de quelques pages magistrales d'introduction, dues à la plume aussi ferme qu'élégante de l'éminent prélat que l'Institut catholique de Paris s'honore d'avoir pour chef.

L'illustration de ce grand ouvrage a un double caractère artistique et archéologique. La partie artistique consiste dans les trente-cinq grandes compositions placées hors texte. Les deux cent-cinquante gravures intercalées dans le texte forment la partie archéologique, qui mérite une attention particulière. On s'est attaché à y réunir tous les documents relatifs au Bienheureux, comme aussi les plus importants de ceux qui concernent son Institut et les écoles. On a reproduit, pour la première fois, dans la première partie, des estampes presque introuvables des XVIe et XVIIe siècles. La seconde partie est plus riche encore. On y remarque notamment un portrait du Bienheureux dont on avait jusqu'ici ignoré l'existence. On a tenté de faire revivre dans la troisième partie, par des représentations figurées, les traits principaux de l'histoire de l'Institut des Frères, depuis les portraits des premiers successeurs de son saint fondateur jusqu'aux types des écoliers birmans ou arméniens de nos jours, depuis la bulle de Benoît XIII jusqu'à cette retraite splendide que la générosité de Mme la duchesse de Galliera assure aux vétérans de l'enseignement populaire. Quant à l'exécution matérielle de l'œuvre, il suffit de dire qu'elle a été confiée aux presses de la maison Mame. Voilà donc un beau et bon livre, bien chrétien et bien français, que l'on sera heureux de donner et heureux de recevoir, et auquel tout le monde fera grand accueil, pour lui-même d'abord, pour ses qualités de fond et de forme, et aussi comme une marque de sympathie pour l'humble et illustre congrégation que l'Occident et l'Orient s'accordent à considérer comme l'une des plus pures et plus sûres gloires de la France.

6. — Nous ne voulons pas analyser ici le livre très important que M. E. Müntz vient de consacrer aux Primitifs Italiens et qui forme le premier volume de sa grande *Histoire de l'art pendant la Renaissance.* Le compte rendu en sera prochainement publié dans l'article spécial aux livres d'art, et le livre en vaut la peine à tous égards. Qu'il suffise de l'annoncer ici, en tant qu'ouvrage d'étrennes, étrennes sérieuses sans doute, et qui ne s'adressent pas à tous, mais qui peuvent aller sans danger sous les yeux des jeunes gens instruits, et qui chez beaucoup éveilleront le goût de belles et hautes études. Les premiers chapitres, où l'auteur explique l'esprit de la Renaissance italienne, sont pleins d'idées générales d'une lecture agréable et instructive. Détail qui mérite d'être signalé ici: M. Müntz, qui est protestant, mais qu'un long séjour à Rome a familiarisé avec l'art religieux et le clergé d'Italie, parle toujours de l'Église avec un respect, un esprit de justice, une admiration même qu'on ne rencontre pas toujours chez des catholiques. Ces dispositions donnent à ses travaux une rectitude de jugement qui ajoute beaucoup à leur valeur. Celui-ci est enrichi d'une illustration entièrement empruntée aux monuments, considérable et soignée.

7. — Après les grandes découvertes de ce siècle dans les vieilles nécropoles de l'Étrurie, après les fouilles heureuses de Corneto, de Cervetri, d'Orvieto, et tant d'autres non moins intéressantes, après les travaux savants qui se sont multipliés en ces dernières années, — à l'étranger surtout, depuis Otfried Müller jusqu'à M. Helbig, — on attendait un grand ouvrage résumant et coordonnant les résultats acquis et mettant sous les yeux du public français le tableau complet de l'art et de la civilisation étrusques. Le travail de Noël des Vergers date déjà de 1862, et la science depuis lors, armée de comparaisons plus fécondes et de documents sans cesse accrus, a beaucoup étendu le champ de ses conquêtes dans l'histoire de l'Italie antique. M. Jules Martha, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, s'est chargé de remplir le désir des amis de l'archéologie, et le gros livre qu'il leur présente, sous les auspices de la maison Firmin-Didot, les satisfera pleinement. Dans ce travail, couronné en manuscrit, en 1887, par l'Académie des Inscriptions, M. Martha étudie successivement les origines hypothétiques de la race étrusque, les diverses périodes de civilisation qu'on lui voit parcourir, son architecture militaire, religieuse, civile et funéraire, sa métallurgie, sa bijouterie (dont tant de merveilleux échantillons ornent les musées, le Louvre par exemple et le Musée Kircher, à Rome), sa céramique, sa sculpture et enfin sa peinture. (A ce dernier chapitre, il nous semble que l'auteur a oublié, dans son énumération de la p. 377, les importantes copies exécutées par M. L.-Ed. Fournier, ancien prix de Rome, d'après les peintures murales des

tombes de Corneto). Un chapitre complémentaire examine la valeur intrinsèque de l'art étrusque et son influence sur l'art romain. M. Martha a fait entrer dans le cadre artistique une foule de détails sur le peuple étrusque. Mais que de lacunes encore à combler pour le bien connaître, à commencer par la langue qu'il a parlée! Les monuments existent cependant, au nombre de plusieurs milliers d'inscriptions ; ils s'augmentent même tous les jours, mais pour mieux irriter le désir du savant devant ce problème sans solution. L'auteur nous apprend tout ce qu'on sait de cette race et de cette civilisation mystérieuse: le texte, par endroits, est un peu austère, et on sent que l'ouvrage est plutôt une œuvre de science que de vulgarisation ; mais l'illustration, toute prise aux monuments et fort étendue, vient sans cesse reposer l'esprit et solliciter la curiosité.

8. — M. Germain Bapst est ce savant, habile et énergique spécialiste, qui a étudié, en des occasions récentes et bien connues, la question des *Joyaux de la Couronne*, et personne à cette heure ne connaît comme lui l'histoire de cette portion si curieuse de nos trésors nationaux. Depuis cent cinquante ans, de père en fils, les Bapst sont « joailliers du Roi ou de la Couronne, » et ont accumulé dans leurs archives des pièces et des dessins que le public avait jusqu'à présent ignorés. L'héritier de leur maison les met aujourd'hui en œuvre, et montre, en un tableau attrayant, tout ce que l'histoire de ces joyaux illustres apporte de renseignements à l'histoire des mœurs et même à l'histoire politique de la France. Au début de son travail, lui-même ne croyait pas qu'il comportait tant d'intérêt, et il fut, dit-il, le premier surpris quand ses recherches lui apprirent « qu'au seizième siècle, l'un des joyaux de la Couronne avait été estimé à la valeur de la possession de Calais !... et que si Henri IV, dans les circonstances les plus difficiles, parvint à pacifier le pays et à en chasser les étrangers, il dut en grande partie le succès de son œuvre aux ressources que lui procurèrent les pierreries de la couronne ! » Qui ne connaît le nom des *Mazarins*, du *Sancy*, du *Régent*, etc. ? M. Bapst les suit dans toutes les parures royales ou impériales où ils ont été utilisés, et c'est une occasion pour son lecteur d'apprendre, sur les personnes qui les ont portés, des particularités curieuses. Un des chapitres raconte, en mesurant les responsabilités de chacun, le célèbre vol du Garde-meuble, si audacieusement exécuté du 11 au 17 septembre 1792. Chemin faisant, l'auteur a l'occasion de parler de la dispersion des pierreries de la Couronne, qui eut lieu, par vente publique, l'année dernière, et à laquelle, fidèle au devoir que lui imposaient ses traditions de famille, il refusa de prêter son concours : il relève de façon plaisante les nombreuses sottises imprimées dans le Catalogue officiel par les experts sans compétence que le gouvernement fut obligé de prendre à sa

place ; les amateurs des petits côtés de l'histoire trouveront là beaucoup à glaner. — Nous lisons aux pages 120 et 433 une référence ainsi conçue : « H. Bouchot, *Les Lettres et les Arts,* » qui est tout à fait insuffisante : la grande revue illustrée est déjà d'une consultation assez difficile pour qu'on ne néglige pas d'orienter le lecteur parmi les volumes déjà nombreux de la collection. Au reste, cette observation reste isolée : la minutie ordinaire des références révèle, au contraire, bien vite que M. Bapst n'est pas moins bon historien que joaillier consommé.

9. — Le volume intitulé *l'Eau,* que nous donne la maison Rothschild, a un caractère original et un cachet artistique de premier ordre. Imaginez un album grand in-folio recouvert d'un cartonnage offrant au regard un verre de cristal. Ouvrez cet album ; dénouez la courroie qui renferme les planches : voici qu'apparaissent à vos yeux charmés de délicieuses compositions, au nombre de treize, signées du nom de A. Sezanne ; c'est l'eau sous tous ses aspects : *la pluie, la grêle, la neige, la glace, les lagunes, le ruisseau, la cascade, le fleuve, le marais, le canal, le lac, le mistral, le calme.* La préface est signée Alphonse Daudet : c'est la présentation de l'artiste, de « ce gentil compagnon venu vers nous de l'autre main des Alpes, » qui « offre aux Parisiens le merveilleux panorama de ciels, de plages, de jardins, de cascades, qu'une belle imagination d'Italien et de poète a fait tenir pour eux dans un tout petit verre d'eau. » — Le *Piccolo Poema sull' acqua,* qui suit, est dû à M. Paul Arène : c'est la vue d'ensemble de l'œuvre du peintre, le commentaire de ses exquises compositions. — M. Ch. Yriarte vient à son tour nous détailler le poème de *l'Eau,* d'une touche pleine de verve et d'éclat, s'inspirant de ses souvenirs de voyageur et de critique d'art, et nous transportant sous le ciel bleu de l'Italie. — Enfin, M. Henri de Parville apporte son contingent de détails scientifiques et raconte d'abord *D'où vient l'eau,* quelle est « l'œuvre de la goutte d'eau » sur la terre, comment elle imprime son empreinte sur notre planète tout entière; puis décrit *la Genèse de l'eau* jusqu'à la disparition de la terre. Pourquoi seulement nous parler des « habitants des autres mondes » qui, alors, « verront la Terre rayonner dans un dernier adieu sa lumière douce et argentée? » — Peut-on imaginer plus splendide album à mettre sur la table d'un salon?

10. — M. Duruy a mené à bonne fin la nouvelle édition de son *Histoire des Grecs,* qui forme, avec l'*Histoire des Romains,* un des recueils les plus considérables publiés durant ces dernières années pour vulgariser les études historiques. Le texte, mis au courant des connaissances historiques et archéologiques acquises au jour où le savant académicien a revu sa dernière épreuve ; la richesse d'illustrations, peut-être supérieure à celle de l'*Histoire des Romains ;* la sûreté de

jugement de l'auteur qui, en quelques pages, parfois en quelques lignes, sait exposer les problèmes et les épisodes les plus compliqués ; tout semble combiné pour faire de cet ouvrage un livre indispensable dans la bibliothèque d'un savant comme dans celle de l'homme curieux d'apprendre en se distrayant. On y trouve à la fois le charme de la narration et un ensemble de monuments de sculpture et d'architecture, de monnaies, de peintures, de bustes historiques qui forment un véritable musée portatif à la portée de chacun et à toute heure.

Le premier volume était surtout consacré à la partie légendaire ; la mythologie y tenait la place principale, et M. Duruy cherchait à y démêler ce qui pouvait servir à l'histoire proprement dite. Dans les deux derniers volumes, l'auteur n'a plus à s'occuper exclusivement des dieux et des demi-dieux. Le tome II débute avec les guerres médiques, c'est-à-dire avec la lutte de l'Orient contre l'Occident. Délivrée de l'invasion étrangère, la Grèce fut ensuite troublée par des guerres de rivalités entre les peuples qui occupaient son territoire ; Athènes d'abord, Sparte, Thèbes conquirent successivement la suprématie ; à la faveur de ces dissensions l'étranger put revenir à la charge et exercer une influence désastreuse sur les affaires de la Grèce ; aussi, à dater du traité dit d'Antalcidas, la décadence de ce pays commença. Les rois de Macédoine asservirent la Grèce ; les Romains vinrent ensuite ; la Grèce cessa, par le fait, d'être une puissance politique, mais elle continua à régner sur le monde antique par l'art, la science et la philosophie. Tel fut le résultat des jalousies de peuples qui auraient pu rester longtemps les maîtres du monde, si les jalousies de chacun n'avaient brisé le lien de la fédération ; tel est aussi le résultat qui menace toute démocratie qui n'a pas la force de se défendre contre la démagogie.

Le résumé général qui termine l'ouvrage est une œuvre magistrale, digne d'être méditée. On y trouve un tableau des vicissitudes politiques et morales par lesquelles passe une race qui, après avoir atteint la civilisation la plus complète, finit par s'annihiler en renonçant à ses croyances, en se matérialisant et en s'affranchissant des règles de la moralité ainsi que de l'idée patriotique. Que la Providence garde les peuples de s'attacher à cette pensée d'un poète ancien, rappelée par M. Duruy : « La patrie est là où l'on vit bien ! » C'est avec ce sentiment (et les conséquences qui en sortent) que l'on sacrifie tout à un égoïsme aveugle, que l'on fait naître les guerres civiles, les dissensions sociales, et qu'on fait appel à l'étranger pour dominer ses propres concitoyens. Sans ses poètes et ses artistes, la Grèce aurait disparu de l'histoire.

11. — L'histoire de l'École navale est un très beau cadeau d'étrennes pour un jeune homme se préparant à entrer dans la marine. Il y ap-

prendra comment ce corps si distingué de nos officiers de vaisseaux s'est formé dans l'origine avec les éléments les plus disparates et les plus indisciplinés, et comment, peu à peu, des ministres de génie sont parvenus à l'organisation actuelle, si voisine de la perfection. On trouvera peut-être que l'auteur s'étend un peu longuement sur les premières périodes de la marine française et sur les règlements successifs qui en ont déterminé la formation ; il en résulte que la première partie du volume offre une certaine monotonie ; mais ces pages laborieuses offrent un certain intérêt historique et font honneur au chercheur consciencieux qui les a exhumées de nos archives. Par contre, la seconde moitié du livre, consacrée à la description de l'École navale actuelle, est fort amusante ; les anecdotes humoristiques y abondent. L'auteur ne s'est jamais écarté des règles du bon goût, même lorsqu'il fait allusion aux débordements regrettables des anciens gardes de la marine. Les idées sont libérales en religion comme en politique, mais on a évité toute appréciation choquante qui pourrait rendre le livre inadmissible dans une famille catholique. Les gravures sont des compositions de M. Paul Jazet ; elles sont fort belles et d'une grande exactitude.

12. — Mme Jane Dieulafoy fut faite chevalier de la Légion d'honneur pour l'énergie qu'elle déploya dans trois campagnes à Suse, l'ancienne capitale d'Artaxerxès. Elle accompagnait son mari, chargé par le ministère de l'instruction publique de fouiller les *tumuli* vainement explorés par lord Loftus, et de rapporter en France les spécimens de l'architecture perse que l'on pourrait découvrir. Deux jeunes gens récemment sortis, l'un de l'École des ponts et chaussées, l'autre de l'École normale, étaient adjoints au courageux ménage. Mme Dieulafoy s'est chargée de raconter en détail les fatigues endurées, les périls affrontés. Non seulement il fallait surmonter les difficultés naturelles : alternative de pluie torrentielle et de chaleur accablante et absence de voies de communication, mais encore on dut lutter contre la mauvaise volonté des autorités persanes et contre les tentatives des tribus pillardes du désert. La nourriture était des plus précaires et les nuits se passaient en alertes continuelles. Les Arabes fanatiques se figuraient que tous les maux les accableraient s'ils laissaient les voyageurs francs emporter les talismans déterrés aux abords du tombeau vénéré du prophète Daniel. Deux fois, aux approches de l'été, la mission dut se replier vers la France, et deux fois elle revint à la charge vers le commencement de l'hiver. Tant d'énergie et de persévérance méritaient le succès : des sculptures gigantesques, des briques émaillées formant des bas-reliefs admirables, chefs-d'œuvre de l'une des plus anciennes civilisations, furent mis au jour et rapportés en France : ces pièces uniques ornent aujourd'hui une des salles du musée du Louvre. Le vo-

lume que vient de publier avec un grand luxe la maison Hachette raconte les deux dernières campagnes; les descriptions archéologiques sont coupées d'épisodes tour à tour dramatiques et comiques, écrits d'une plume singulièrement alerte; l'auteur n'est pas dépourvue de sentiments religieux, bien qu'elle ne se montre pas très respectueuse pour ce qu'elle appelle le catholicisme des habitants du Choah. La morale est toujours respectée; mais il faut signaler une chanson arabe d'un caractère plus que romanesque. Les gravures sont de toute beauté.

13. — Encore un livre illustré sur l'Italie! On aurait tort de le trouver superflu. Examinons, en effet, comment le collaborateur de la maison Quantin a rajeuni ce vieux sujet. Il s'est occupé de l'Italie du Nord, depuis les Alpes, qu'il aborde parle mont Cenis, jusqu'à deux villes qui servent de point extrême à son voyage, Ancône d'une part et Sienne de l'autre. Dans ce cadre même, il n'est pas complet, puisqu'il n'a qu'une simplemention pour des villes comme Parme, Modène, Arezzo. En revanche, il n'hésite pas, quand l'occasion s'en présente, à sortir des voies ordinaires que la banalité de la tradition voyageuse a consacrées ; il s'arrête dans les petites villes, et un chapitre des plus curieux est le récit d'un voyage dans le nord de la Vénétie, le Frioul, province rarement visitée par les Français et que l'auteur a raison de leur signaler. La plupart des livres sur l'Italie décrivent les lieux, les monuments et les œuvres d'art, et se bornent à raconter l'histoire du passé. M. de Léris, qui ne néglige pas ce côté de son rôle (quoiqu'il y montre quelque inexpérience et soit forcé de l'écourter souvent) a élargi judicieusement ce cadre : il décrit aussi l'Italie moderne, la vie mondaine, économique, intellectuelle du moment présent : tout cela d'une façon aisée, agréable et empruntée aux documents les plus récents. Il ne s'est pas interdit, au moins dans son intéressante préface, le domaine de la politique ; la situation intérieure et extérieure de l'Italie y est exposée, à la date de novembre 1888, avec sympathie et impartialité. On aime à y lire des phrases comme celle-ci, qui montrent les sentiments de l'auteur à l'égard de la question romaine, bien qu'il n'ait pas eu à l'aborder directement : « [A ces réformes] M. Crispi vient malheureusement d'ajouter la réforme du Code pénal, réforme conçue dans un esprit de lutte contre l'Eglise, à laquelle les sectaires italiens n'épargnent aucune vexation » (p. vi). En résumé, le livre est clair, juste, intéressant, et mérite qu'on s'arrête à lui adresser des critiques. Voici d'abord quelques inexactitudes de détail à faire disparaître : page 301, il s'agit de Henri III et non de Henri II ; page 422, on ne peut reprocher à Dante d'avoir dit Francesca de Rimini (et non de Ravenne), puisque nulle part il ne désigne son héroïne de cette façon ; page 441, les tours de San-Gimignano ne sont pas rondes,

mais carrées, et on sent, à d'autres détails, que l'auteur n'est pas allé les voir. On trouve des lacunes singulières : comment s'arrêter à Brescia sans voir le musée archéologique et la fameuse *Victoire* de bronze? comment parler d'Urbin sans mentionner la maison de Raphaël, de Ferrare sans dire un mot du séjour de Tasse et de la prison apocryphe que tous les touristes ont visitée ? Le style aurait dû être plus soigneusement revu : à propos des Vénitiennes blondes, l'auteur dit : « On en voit, *et je dirai,* comme partout » (p. 231) ; ailleurs : « Ces monuments ne sont plus *ce que j'appellerai* dans la vie de chaque jour » (p. 433). L'éditeur a confié les légendes des gravures à une personne inexpérimentée en italien ; on devra corriger : page 317, *Castello dei Estensi ;* page 367, *Eglise Or-San-Michele* ; page 379, *Loggia del Bigallo ;* page 331, la gravure ne correspond à aucun texte. L'illustration est d'ailleurs admirable en son genre, ce genre exquis qu'on a loué déjà dans les autres volumes de la belle collection du *Monde pittoresque et monumental.* Aucune œuvre de musée ou de galerie n'est reproduite, puisqu'on les trouve partout ; il n'y a que des monuments et des paysages, mais exacts, variés et délicatement rendus par de vrais artistes de la gravure.

14. — La librairie Palmé continue avec succès sa belle publication : *Le Littoral de la France.* Le sixième volume, qui vient de paraître, clôt la série en conduisant le lecteur jusqu'à la frontière d'Italie ; cependant l'auteur nous promet de songer à décrire aussi les côtes si pittoresques de la Corse, de l'Algérie, et de la Tunisie ; il est bien désirable que ce projet soit réalisé. Déjà nous avons loué les cinq premiers volumes, et nous n'aurions qu'à déclarer le sixième digne des précédents ; peut-être même le trouvera-t-on supérieur au quatrième et au cinquième, qui avaient paru un peu plus négligés que les autres. Dans sa préface, l'auteur raconte qu'on lui a reproché de laisser de côté la partie historique de son œuvre ; assurément ce reproche ne lui sera pas adressé cette fois ; l'histoire et la légende tiennent une large place, notamment dans les chapitres consacrés à Marseille, à Toulon, à Aix, à Fréjus, à Nice, à Monaco. Rappelons que cet ouvrage, écrit dans un excellent esprit, animé de sentiments patriotiques et religieux, a été couronné par l'Académie française, et signalons seulement une très légère erreur : il n'est pas exact que les transatlantiques des Antilles aboutissent à Marseille ; leur port d'attache est Saint-Nazaire.

15. — Le volume sur *la Loire*, publié par la librairie Laurens, est le premier d'une série qui est intitulée : *Les fleuves de France,* et qui donnera peu à peu, dans ce classement par bassins, une description complète et pittoresque de notre pays. Le livre de M. Barron, fidèle à ce programme, s'ouvre sur les paysages abrupts du Velay et se ferme sur les rochers du Croisic, après avoir suivi le cours du grand fleuve na-

tional par excellence, et même le cours de ses principaux affluents. C'est ainsi que nous faisons des excursions rapides, à la suite de l'auteur, en Auvergne, en Poitou et en Limousin, toujours ramenés à la Loire, qui est véritablement le fil conducteur du voyage. M. Barron écrit une langue parfois douteuse, mais alerte et courante; il sent qu'il est nécessaire de ne pas s'arrêter en chemin : il a tant de kilomètres à parcourir en moins de 400 petites pages! Il fait aussi les plus louables efforts pour être respectueux des choses religieuses et y parvient. D'autre part, son amour de la vieille France n'est pas discutable, et chacun conviendra que ce sentiment était indispensable pour un travail de ce genre. On signalerait facilement quelques à peu près historiques; en tous cas, il faut écrire, p. 57, *N.-D. du Port* et non de *Bon-Port,*, et p. 359, citer plus exactement le sonnet du « Loyr gaulois » de Du Bellay. L'illustration est excellente, et aussi la typographie.

16. — La maison Hachette contribue largement cette année à la production des livres d'étrennes se rapportant à la géographie; jamais peut-être elle n'avait offert au public autant d'ouvrages luxueusement édités. Un des plus beaux est sans contredit le volume de M. Meissas, qui donne un aperçu aussi complet que possible des principaux voyages d'exploration du XIXe siècle; il va de François Levaillant à Savorgnan de Brazza, comprend 35 articles et se développe en 793 pages d'une impression fine et serrée. Le texte est extrait des relations les plus authentiques; les gravures sont empruntées à la magnifique collection du *Tour du Monde*. L'ensemble est réellement satisfaisant de tous points. L'esprit général de l'ouvrage est satisfaisant : l'auteur cite volontiers les passages où les explorateurs, dans les circonstances critiques, font appel à la Providence. Le résumé du voyage des Pères Huc et Gabet est spécialement bon au point de vue catholique; il est vrai qu'à l'occasion M. Meissas fait un égal éloge des missionnaires protestants; lorsqu'il s'agit d'un Livingstone, il est difficile de le lui reprocher. Enfin la morale est scrupuleusement respectée, et le livre peut être mis sans crainte entre les mains des jeunes gens.

17. — Nous voudrions disposer de plus de place pour parler comme il convient du grand voyage effectué à travers l'Asie centrale par trois Français : MM. G. Bonvalot, Capus et Pépin; il a été jugé digne de la plus haute récompense de la Société de géographie et, de fait, c'est de beaucoup le plus remarquable de l'année, tant au point de vue des résultats géographiques qu'à celui des fatigues et des périls affrontés. Nos compatriotes, après avoir traversé la Perse et le Turkestan russe, ont tenté d'abord d'atteindre l'Inde anglaise par l'Afghanistan; mais, dans ce dernier pays, les autorités, rendues ombrageuses par la marche lente mais incessante des Russes, leur ont barré la route. Ils sont alors revenus en arrière, puis ont abordé le taureau par les cornes, c'est-à-

dire qu'ils ont audacieusement et en plein hiver escaladé le haut plateau du Pamir, le « toit du monde, » comme l'appellent pittoresquement les Asiatiques; cette colossale barrière sépare le Turkestan oriental de l'Indoustan. Là, nos voyageurs se sont trouvés aux prises avec des difficultés de toutes sortes : climats rigoureux, avalanches de neige, hostilité des habitants et des représentants du gouvernement chinois qui voulaient les retenir prisonniers. Ils ont enfin forcé le passage, et sont arrivés, à bout de force et de ressources, dans la vallée de Kachmir, où les autorités anglaises leur ont sauvé la vie. Le récit de cet aventureux voyage est parfaitement écrit, d'un style alerte et facile; la librairie Plon l'a magnifiquement édité, avec de très belles gravures et une excellente carte. Ce serait un livre d'étrennes parfait, si certaines allusions aux mœurs plus que relachées des Asiatiques ne commandaient quelques réservess en ce qui concerne la jeunesse.

18. — L'expédition de Greely au pôle Nord est certainement une des plus dramatiques. On se rappelle que les diverses puissances avaient résolu en 1881 d'envoyer des missions sur plusieurs points des régions arctiques et antarctiques pour y observer simultanément les phénomènes météorologiques, astronomiques et physiques qui acquièrent dans ces parages inhospitaliers une singulière puissance. Le gouvernement des États-Unis, pour son compte, envoya une mission composée de vingt-cinq personnes à l'extrémité nord du détroit de Davis; sous les ordres du lieutenant Greely, elle s'établit dans une maison élevée sur la rive de la baie de Lady Franklin. Elle devait être ravitaillée l'été suivant; mais les années 1882 et 1883 s'écoulèrent sans qu'elle reçût aucun secours; des navires envoyés à sa recherche, l'un avait coulé sous l'étreinte des glaces, les autres étaient revenus en arrière sans avoir tenté peut-être ce qu'il était possible de faire. A court de vivres, Greely se résolut à la retraite avec ses propres ressources, et se mit en marche, à la fin de 1883, tantôt avec ses canots, tantôt avec des traîneaux. L'hiver le surprit en route; les vivres manquèrent; ses compagnons périrent l'un après l'autre; et lorsqu'en 1884 un navire américain atteignit enfin son poste d'hivernage, sur vingt-cinq, il ne restait que sept hommes, Greely compris. La relation de ce qu'ont enduré ces hommes est fort émouvante; l'auteur avoue bien certains actes de faiblesse qui motivèrent même de sa part une répression énergique; mais il ne fait aucune allusion à des faits plus graves qui ont été articulés par la presse américaine. Il en résulte une certaine contradiction entre son récit et ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour; il faut espérer, pour l'honneur de l'humanité, que le commandant de l'expédition dit toute la vérité; elle est d'ailleurs bien assez dramatique telle qu'il la dépeint. La traduction est correcte et d'une lecture facile; mais pourquoi s'acharner à traduire en français

les noms de navires et à franciser des expressions qui ont acquis chez nous droit de cité? Pourquoi, par exemple, écrire *isbergue* au lieu de *iceberg*, ce qui veut dire montagne de glace, comme chacun sait. Les gravures sont fort belles et les cartes très claires. M. Greely n'a cessé, pendant cette longue campagne, d'entretenir parmi ses hommes le sentiment religieux qui pouvait seul les soutenir dans leurs horribles souffrances.

19. — M. G. Le Bon, qui nous donne cette année les *Premières civilisations*, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Tous ont lu l'article qui a été consacré aux *Civilisations de l'Inde* par notre collaborateur M. le baron d'Avril (*Polybiblion*, t. XLIX, p. 63). Les mêmes qualités et les mêmes défauts se retrouvent dans le présent ouvrage. « Prenant l'humanité à son aurore, il montre les lois générales de son développement, sa soumission à ces lois d'évolution qui, souveraines mais aveugles, ont remplacé les dieux qui gouvernaient le monde dans son enfance. L'homme ignore leur essence, comme il ignorera toujours la raison première des choses, mais il sait qu'il serait inutile de tenter de les fléchir et que c'est en lui seul qu'il doit chercher les éléments de ses futurs progrès. De telles vérités paraîtront bien banales un jour. Nous ne pouvions cependant arriver à les comprendre qu'après avoir pendant des milliers d'années peuplé le ciel des panthéons les plus divers » (p. 805, cfr. p. 83). Ce passage indique suffisamment la pensée et les opinions de l'auteur pour que nous n'ayons pas besoin d'insister. Les deux premiers livres sont consacrés à cette théorie de l'évolution dans l'espèce humaine (p. 1-190). Dans les cinq autres, tour à tour les Égyptiens, les Chaldéens et les Assyriens, les Juifs, les Perses et les Mèdes, enfin les Phéniciens nous apparaissent. De chacun d'eux, mais des Égyptiens plus particulièrement, M. Le Bon fait un tableau très vivant et très intéressant. On sent qu'il connaît à fond ces peuples anciens. Les gravures, bois ou glyptographies, sont toutes bien choisies; par un heureux rapprochement, il a souvent mis en regard des monuments anciens les vues actuelles de leur état ou des contrées dont il parle. Les reconstitutions de scènes sont moins satisfaisantes.

20. — *La Clef de la science* est la refonte d'une œuvre de l'abbé Moigno. Exécutée sur le plan de l'ouvrage primitif, cette refonte lui est bien supérieure, d'abord parce que tous les progrès de la science y ont été consignés, ensuite et surtout parce qu'elle est ornée de deux cent cinquante jolies gravures, complément obligé d'un ouvrage de ce genre. La mécanique, l'astronomie, l'acoustique, la météorologie, la chimie, sont tour à tour passés en revue, avec une méthode d'exposition à la fois si simple et si heureuse, et avec un style si clair et si précis que, malgré leur aridité apparente, ces sciences ainsi dégagées

de toutes superfluités et ramenées à un petit nombre de principes fondamentaux, sont rendues accessibles aux intelligences les plus ordinaires. Avec cette clef-là, le plus profane des lecteurs pénètre facilement dans le sanctuaire de la science, jusqu'alors fermé pour lui, et il peut à son aise en admirer les richesses et les beautés. Ce livre a sa place marqué sur toutes les tables, où chaque membre de la famille pourra le consulter avec fruit.

21. — Paris n'est pas aux Parisiens (il n'y en a plus), mais aux provinciaux, comme le dit M. Charles Delon, mais au monde entier, comme l'affirmait Victor Hugo. Ce mot Paris est magique. Il fait acheter tout livre où il est inscrit; et chaque année un éditeur nous donne quelque fragment de l'histoire de Paris. Cette année c'est le tour de M. Maurice, qui nous a offert un élégant volume où les gravures abondent, et, chose précieuse, où il n'y en a pas une seule inconvenante ou même de fantaisie. On pourrait faire le même éloge de l'auteur, qui a écrit dans un style vif et animé une série de portraits de Paris, où, au point de vue des mœurs, il n'y a pas une ligne à reprendre. Malheureusement, quand il parle de prêtres, de nobles et de rois, et Dieu sait s'il en a l'occasion, alors il ferme les yeux pour ne pas voir leurs services; il ne veut connaître que leurs erreurs ou leurs fautes, et il crie, mais à tue-tête, au voleur et à l'assassin. Franchement, c'est dommage de voir tant d'esprit, tant de science, tant de goût dépensés en pure perte; car à force de haine, emporté par la passion, l'auteur ne voit plus les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devraient être pour justifier ses attaques. Quand donc aurons-nous pour nos enfants un beau livre comme celui-ci, mais un livre où l'auteur saura user de discernement et d'impartialité et respecter ce qui est respectable?

22. — Sacher Masoch, en écrivant ses *Contes juifs,* a voulu élever une sorte de monument en l'honneur d'Israël. Les scènes par lui décrites se passent sous tous les cieux : en Russie et en Italie, en Turquie et en France, en Hongrie comme à Jérusalem, en Pologne, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, etc. Remarquez que les juifs sont ici pourvus de toutes les qualités, de toutes les vertus : héroïques et vertueux, probes et laborieux, ils monopolisent vraiment tout ce qui fait l'homme noble, bon, grand. Quant aux juives, elles ne savent point ce que c'est que faillir : pour elles, la foi conjugale est toujours sacrée, et si quelques-unes se permettent une plaisanterie à la façon de certaines héroïnes rusées de Boccace et de Brantôme, les conséquences n'en sont vraiment point drôles pour le galant déçu, battu et point content. Vous le voyez, nous autres chrétiens nous sommes de grands pécheurs vis-à-vis de ces justes. On trouve parfois dans ce livre magnifique, composé d'ailleurs avec un talent remarquable, des détails qui obligeront les pères de famille à le tenir sous clef; rien de cru toutefois. Il se dégage de

l'ensemble un parfum de poésie le plus souvent exotique qui monte au cerveau et nous fait voir les rejetons du peuple élu sous un jour absolument contraire à celui sous lequel ils ont été dépeints par M. Drumont; il est vrai que Sacher Masoch a écrit en poète. Les vignettes et les héliogravures dont ce volume est orné sont étonnantes par la variété et l'exactitude des types reproduits : la composition de M. Alph. Lévy placée entre les pages 42 et 43 est saisissante entre toutes.

23. — Une illustration très sobre, mais distinguée et empruntée aux seuls monuments authentiques (portraits, médailles, autographes), fait du *César Borgia* de M. Ch. Yriarte un ouvrage de luxe, en même temps que sa documentation nouvelle le recommande aux érudits. On a reproché à l'auteur d'être un peu superficiel dans ses brillants travaux historiques et de travailler trop vite ; ici même on pourrait relever plus d'un lapsus (par exemple, t. II, p. 52, il fait une comédie de l'*Hermaphrodite,* simple recueil de vers de Beccadelli ; p. 45, il invoque pour l'état moral de Rome, vers l'an 1500, un ouvrage de Nicolas de Clémanges relatif à la France, et écrit à Paris vers 1400). Autant que nous en pouvons juger dans un examen rapide, ce dernier livre comptera cependant parmi les plus mûris de M. Yriarte. Il groupe une série considérable de faits curieux sur les origines de la famille Borja ou Borgia, sur Alexandre VI et Lucrèce, sur la vie brillante et criminelle de ce César qui fut fait cardinal à quinze ans, scandalisa, par ses vices, cette Italie de la Renaissance, pourtant peu scrupuleuse, et finit par jeter aux orties la pourpre romaine, y préférant la cuirasse souillée du condottiere. Mais la partie la plus neuve de l'ouvrage, celle dont les historiens seront reconnaissants à M. Yriarte, c'est le récit des dernières années du trop célèbre duc de Valentinois. Les biographes s'arrêtent d'ordinaire à son embarquement dans le port de Naples, en 1504, au moment où le perfide aventurier, trahi à son tour par Gonzalve de Cordoue, est jeté sur une galère qui l'emporte prisonnier dans le royaume de Valence ; on mentionne ensuite sa mort obscure, en 1507, sous les murs de Viana, en Navarre. Ces trois années, intéressantes pour l'étude psychologique du triste héros de Machiavel, ont été reconstituées par l'auteur à l'aide des archives de Simancas et des Navarres ; il a même poussé plus loin, et retrouvé le sépulcre perdu de César Borgia. Son livre est une contribution importante à l'histoire d'une des plus tragiques familles de la Renaissance. Il a cherché à être véridique et impartial, en une question que l'esprit d'agression contre l'Église a longtemps embrouillée et embrouille encore, et où, d'autre part, la solution n'est pas aussi simple que le croient certaines âmes naïves. Mais il n'a pu éviter de remuer une grande quantité de boue... En résumé, étrennes instructives pour les gens sérieux, — oh ! très sérieux.

24. — En fermant le livre sur *l'École des beaux-arts,* de M. Lemaistre, il semble qu'on ait vécu dans le milieu qu'il a dépeint ; on se croit élève de l'atelier Gérôme, on a appris à brimer les pauvres « nouveaux, » on a suivi les cours de littérature et d'anatomie, on a lavé des quantités énormes de brosses et démoli à coups de tabourets les chevalets des camarades, on a pris part au monôme annuel, on est entré en loges, on a banqueté en l'honneur des prix de Rome, que sais-je encore? Toutes ces scènes, et mille autres de la vie de nos aspirants artistes, sont décrites avec beaucoup de verve par un auteur qui manie à la fois le crayon et la plume, et qui, j'en jurerais, n'est pas sorti de l'école depuis longtemps, à supposer même qu'il n'y soit plus. Son recueil, grossi de tous les règlements officiels, sera instructif pour les jeunes gens qui se destinent aux arts, et aussi à leurs parents. Rien de choquant, ni dans le fond ni dans la forme, n'existe dans ce livre, qui peut être mis sous tous les yeux. Mais là-même est l'inexactitude de la peinture qui nous est offerte, comme aussi dans l'atténuation trop évidente du récit des « charges » d'atelier : nous en savons de cruelles, de sauvages, et qui ont forcé les infortunées victimes à quitter l'école, à renoncer à l'art qui les attirait, pour retourner vendre du drap dans la boutique de leur père. Mais quoi? dira-t-on : avec l'encombrement croissant de la carrière, et la misère qui attend le grand nombre de nos jeunes artistes, ces prétendues victimes dont vous parlez n'ont-elles pas reçu un grand bienfait?

25. — La guerre de Crimée est certainement une des expéditions où l'armée française a mis le mieux au grand jour les qualités de résistance, de solidité, d'abnégation qui font de notre soldat un incomparable troupier. C'est là une expédition dont on ne saurait trop parler à notre jeunesse, car elle y trouvera, avec de glorieux souvenirs, de grands et profitables exemples. Sous ce rapport nous n'avons que des éloges à donner au livre de M. Marchal, dans lequel, au milieu d'un récit intéressant et serré, on rencontre les réflexions judicieuses qui rendent profitables les leçons de l'histoire. Écrit dans un bon esprit, d'une lecture facile, rédigé dans une note où le ton grave se mêle de temps en temps à une humour de bon aloi, le nouvel ouvrage édité par la maison Firmin-Didot, est un ouvrage à recommander particulièrement comme livre d'étrennes. — De bonnes illustrations, dues à M. Quesnay de Beaurepaire, ajoutent un nouvel attrait au mérite du texte.

26. — Le titre du volume de M. Deschaumes est peut-être un peu emphatique. Passe pour l'emphase, mais c'est qu'il n'est point exact. Pourquoi n'avoir pas intitulé tout simplement ce travail : « Récits de l'armée de la Loire, » c'est-à-dire pourquoi n'avoir pas donné au livre un titre résumant exactement ce dont il parle? C'est bien en effet la campagne entière de l'armée de la Loire en 1870-71, que nous donne

l'auteur de *la Retraite infernale*, dans le beau volume que publie sous ce titre la maison Firmin-Didot. Organisation, marches, combats des troupes de d'Aurelles de Paladines et de Chanzy, tout est traité dans cet ouvrage, non point avec un coup d'œil militaire bien exercé sans doute, mais avec une couleur et une vérité qui font de ce travail un bon livre. Les 26 dessins de M. Quesnay de Beaurepaire ajoutent un mérite artistique très réel à cette publication.

27. — La nécessité de communiquer rapidement entre eux, soit pour les besoins de la guerre, soit pour ceux des transactions commerciales, a poussé les hommes, dès la plus haute antiquité, à trouver un moyen d'échanger avec célérité les nouvelles qui pouvaient les intéresser. Les feux allumés au sommet des montagnes, les cris répétés de hauteur en hauteur, les pigeons voyageurs, enfin, de nos jours, l'électricité ont été tour à tour les procédés usités pour ces communications accélérées. M. Belloc a eu en vue, dans le livre qu'il publie aujourd'hui, non point de faire un traité de télégraphie, mais de donner l'historique d'une institution qui, suivant ce que nous venons de le dire, est vieille comme le monde. Le travail que nous avons sous les yeux est à la fois instructif et fort intéressant : il sera lu avec profit non seulement par des jeunes gens, mais aussi par nombre de grandes personnes. De très belles gravures, répandues avec profusion dans ce volume, facilitent l'intelligence du texte et permettent de bien saisir le sens des explications.

28. — M. Jules de Marthold est-il républicain? Nenni, du moins à ce qu'il nous paraît. Est-il bonapartiste? Peut-être bien. A coup sûr, la royauté, qu'il tourne en ridicule en la personne de Louis-Philippe avec son « parapluie », établit suffisamment à nos yeux que la monarchie n'a point ses sympathies. M. de Marthold narre en style comique l'histoire d'un gars normand digne par sa faconde d'être né aux environs de la Garonne. Ce héros particulier a notamment assisté au lever du soleil d'Austerlitz et de ce qui suivit, mais dans la réserve, l'arme au pied ou au bras; il est vrai que, plus tard, il prit sa revanche du mieux qu'il put, ce qui ne l'empêcha point de rentrer au pays avec le grade de simple « bonnet à poil. » A part l'esprit pétillant de l'auteur, cet ouvrage ne nous plaît pas. Seules, les gravures dont il est orné à profusion défient la critique.

29. — La *Brave fille* dont M. F. Calmettes raconte l'histoire est fille d'un marin englouti par le flot perfide. Elle-même ne vit que par la mer : c'est un matelot fini. Élise doit épouser son voisin Silvère; mais elle retarde le jour de l'union désirée, parce qu'elle veut d'abord retrouver le cadavre de son père qui doit dormir non point sous la vague, mais au cimetière, près de la mère défunte. Puis elle entend être fixée sur le sort de son jeune frère Firmin, auquel elle se doit, et

qui a voulu naviguer au long cours. Ces deux causes d'ajournement une fois disparues, elle se marie. Voilà le thème tout simple que l'auteur a développé d'une façon étrange, pittoresque. Œuvre qui s'impose forcément à l'attention, surtout en raison de la demi-sauvagerie, de la quasi barbarie des personnages mis en scène, dont l'un des plus extraordinaires et des plus sympathiques est un chien.

30. — *La Mission de Philbert* n'est que le point de départ d'un travail d'ensemble qui aura pour titre générique : *Les Bardeur-Carbansane, histoire d'une famille pendant cent ans,* et qui comptera plusieurs volumes. Sous la forme du roman (et celui-ci ne manque pas d'intérêt), M. J. Naurouze se propose de retracer les mœurs de toutes les classes de la société française, non seulement pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, mais encore pendant la première moitié du siècle présent. Que les gens sérieux et instruits qui, sans parti pris, cherchent la vérité, lisent cet ouvrage, rien de mieux ; mais qu'ils le passent à une jeunesse inexpérimentée, c'est autre chose. Çà et là, M. Naurouze montre un peu plus que le bout de l'oreille. Ainsi, en plusieurs endroits de son roman historique, il admire hautement cette œuvre sectaire et cacophonique des « philosophes » qui s'est appelée l'*Encyclopédie;* ailleurs (voir la note au bas de la page 245), il parle des lettres de cachet comme « servant à des vengeances personnelles; » plus loin (page 261) l'un des personnages du récit fait le panégyrique du triste Diderot. Et nous ne disons pas tout. Livre bien édité, remarquablement illustré, mais entaché d'idées révolutionnaires. Nous conseillons à M. Naurouze de mettre de l'eau dans son vin quand il écrira ses prochains volumes : son œuvre n'y perdra rien, au contraire.

31. — Mme de Witt a bien raison de penser que les femmes n'ont pas besoin de jouir des droits politiques, qu'on leur a jusqu'ici refusés, pour exercer une large influence autour d'elles, soit sur les particuliers, soit même sur les affaires publiques. Et elle le prouve par de nombreux exemples groupés sous le titre significatif de : *Les femmes dans l'histoire.* Passant en revue les diverses périodes de l'histoire : l'*Antiquité,* le *Moyen Age*, la *Renaissance*, les *XVIIe et XVIIIe siècles*, qu'elle appelle *Temps troublés*, enfin *Notre Temps,* elle fait défiler devant nous un long cortège de femmes vertueuses, d'héroïnes, de martyres et de saintes, et même de quelques autres qui ne rentrent dans aucune de ces catégories. A vrai dire, le cortège nous semble bien un peu mêlé, et à côté de quelques rayonnantes figures qui sont l'honneur et la parure de la religion et de la France, on trouve qu'il y a bien des protestantes, bien des Anglaises surtout, dont personne, je crois, n'eût déploré l'absence ; n'est-il pas vrai aussi que la mère Angélique fait une singulière figure entre sainte Chantal et la fondatrice des Filles de la charité ? Aussi l'impression qui se dégage de ce

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

5, rue Saint-Simon, 5

PARIS

Supplément au Numéro de Décembre.

AVIS

Pour éviter tout retard dans l'envoi de la Revue, MM. les Abonnés doivent avoir renouvelé leurs abonnements avant le 31 décembre.

Mais il est arrivé que d'anciens Abonnés, ayant omis de nous adresser leur renouvellement en temps utile, se sont plaints que l'envoi de la Revue eût été suspendu pour eux.

Afin de prévenir toute réclamation de ce genre à l'avenir, et pour ne pas interrompre le service des Abonnés qui pourraient avoir omis d'adresser leur renouvellement à la fin de l'année, l'Administration a décidé que le *Polybiblion* continuera désormais à être envoyé à tout Abonné qui n'aura pas prévenu de son intention de ne plus recevoir la Revue.

En conséquence, et à moins d'avis contraire, chaque abonnement sera considéré, au 31 décembre, comme renouvelé pour l'année suivante aux mêmes conditions que précédemment, et l'Administration disposera sur l'Abonné pour le prix de l'abonnement.

L'Administrateur délégué,

LE COMTE AMÉDÉE DE BOURMONT.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, Rennes.

livre me paraît-elle un peu confuse en raison de son éclectisme trop large, et peut-être ne faudrait-il le laisser lire aux enfants qu'avec certaines précautions préalables de nature à en atténuer l'effet. Le livre est d'ailleurs très attachant et très bien fait, et j'ajoute très moral. L'illustration en est agréable et soignée. C'est un beau livre.

32. — *Le Chef-d'œuvre de papa Schmeltz*, c'est un opéra qui a pour titre : *Aldononyme ou le roi pasteur*. Le voir représenter, c'est pour lui le rêve longtemps poursuivi, parce que c'est la gloire. Pensez donc ! Un pauvre organiste d'un pays perdu sur les bords du lac de Genève, se voir acclamé sur la scène où Lulli, Rameau, Gluck, triomphèrent tour à tour, et peut-être monter plus haut qu'eux dans la gloire ! Et pourtant, c'est à cela qu'il va aboutir, après toute une vie de lutte, de déception, de misère, et sa nièce, sa fille d'adoption, principale interprête de son œuvre, va triompher avec lui ! Voilà le rêve ; triste est le réveil, qui nous montre sa partition déchirée et sa fille morte. Le *papa Schmeltz* ne survit pas à ce double malheur : le prêtre venu pour l'enfant ensevelit aussi le père. Ainsi, cette histoire qui commence en comédie, finit en drame; la comédie est spirituelle et amusante, le drame est très émouvant.

33. — C'est plus qu'un livre de géographie que nous donne M. Levasseur, plus qu'une classification définitive et approfondie du monde prodigieux des Alpes : c'est encore l'histoire complète de chaque grand sommet, écrite par les Alpinistes eux-mêmes. Dans tous ces récits variés, vivants, passe comme un souffle de Victor de Laprade, qui avait pour les Alpes la passion que l'on sait :

Montons ! le vent se meurt aux pieds du roc immense,
Le doute ne saurait flotter sur ce haut lieu.
Montons ! enveloppé de calme et de silence,
Sur ces larges trépieds, j'entendrai parler Dieu.

Ces beaux vers du poète nous reviennent en mémoire presque à chaque page de l'ouvrage. Une seule critique : pourquoi le pic d'Olan, ce fleuron des Hautes-Alpes, et les Aiguilles d'Arves, ce joyau incomparable assis sur le Dauphiné et la Savoie, ne figurent-ils pas dans ce travail ?

34. — L'an dernier (voyez t. L, p. 499), nous avons fait de l'*Histoire de don Quichotte,* publiée par la maison Garnier, à l'usage de la jeunesse, un éloge mérité. Nous recommanderons de même aujourd'hui l'édition pareille des *Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag.* Tout ce que nous pouvons ajouter, c'est que Swift nous plaît un peu plus que Cervantes ; mais les avis sont partagés.

35. — Il y a un an, le crayon spirituel de M. Boutet de Monvel avait illustré la *Farce de Pathelin.* Le succès complet de cette publication si fine et si réussie a engagé la maison Delagrave à faire paraitre cette année

la *Farce du cuvier*. L'éditeur, ou plutôt l'arrangeur en vers français, est toujours M. Gassies des Brulies, mais les illustrations ne sont plus de M. Boutet de Monvel. Le genre de M. Geoffroy, qui l'a remplacé, nous plaît moins. Les têtes des deux femmes sont bonnes, mais celle du mari n'est pas celle du lourdaud qui eût convenu. Les attitudes sont trop théâtrales et du théâtre actuel. Il est vrai que la traduction ou l'adaptation de M. G. des Brulies a le même défaut, d'autant plus qu'elle a été jouée au Théâtre d'application. Avec tout cela, nous oublions d'exposer le sujet, ce qui est nécessaire pour quelques lecteurs. Un pauvre homme, le patiras de sa femme et de sa belle-mère, en arrive au plus haut degré d'abrutissement. Ses deux tyrans lui font écrire et signer un long engagement par lequel il devra faire tout dans le ménage, et sa femme rien. Un jour celle-ci tombe dans un cuvier, d'où il ne la retire que sur la promesse de voir l'ordre rétabli dans la maison. La femme et la belle-mère font amende honorable et le mari est content. Il y a, et en grand nombre, des farces plus amusantes au moyen âge qu'à l'époque actuelle. M. G. des Brulies, qui les connaît bien, nous en donnera une meilleure l'année prochaine.

36. — *Entre cousines* raconte la vie, les petites querelles, les incidents, dont quelques-uns assez graves, de la vie commune de Gypsy et de Joy Lovell, filles des deux frères dont l'un, qui a récemment perdu sa femme, est obligé de s'absenter pour huit mois et confie son enfant à sa belle-mère. Nous avons eu l'occasion de parler de la Gypsy de M. J. Lermont (t. LII, p. 11), dont le présent livre forme la suite, et tout en félicitant l'auteur sur la façon dont il écrit, nous lui avons reproché de ne s'occuper point de Dieu. M. J. Lermont est resté dans sa voie : il intéresse, il moralise, il touche; mais combien ses petites héroïnes seraient meilleures, si une éducation vraiment chrétienne leur était donnée.

37. — Si les quinze *Contes de la mer et des grèves*, que vient de publier M. Charles Canivet, l'écrivain si connu sous le pseudonyme de Jean de Nivelle, avaient tous la valeur — à notre avis du moins — de *Frère de Porphyre, la Pension de Jeannot* et *la Pêche miraculeuse*, et que nous fussions membre de l'Académie française, à coup sûr nous dépenserions toute notre éloquence au sein de la docte compagnie pour obtenir qu'elle couronnât cet ouvrage. Le sentiment religieux et un patriotisme ardent sont unis dans *Frère Porphyre; la Pêche miraculeuse* a su allier à dose égale la religion et la morale. Quant à *la Pension de Jeannot*, c'est un petit bijou que seul un cœur bien placé a pu concevoir. Que M. Charles Canivet agrée nos bien sincères compliments.

38. — Trois récits touchants et bien enlevés, le premier surtout, sont de nature à inspirer l'héroïsme à notre chère jeunesse quand elle lira

Nos petites braves. Le premier récit, que nous signalons particulièrement, se rattache à « l'année terrible, » l'autre à la vie de famille en Bretagne; le troisième rappelle l'un des traits de courage accomplis lors de l'inondation de la Garonne en 1875. C'est rigoureusement honnête. Toutefois nous ferons remarquer à l'auteur qu'en faisant à Dieu une juste part, si nécessaire dans les grandes épreuves, il eût donné à son œuvre une valeur de premier ordre. Nous ne pouvons donc dire : livre excellent; mais nous n'hésitons pas à dire : bon livre.

39. — Nous tenons pour certain que *Nos petits amis* plairont à tout le monde. Sans avoir le mérite des *Contes de la mer et des grèves, Nos petits amis* nous paraissent préférables à *Nos petites braves,* non point parce que M. Albert Girard a plus de talent que M. Matthis, mais parce que, principalement dans l'une de ses nouvelles : *Un premier et un dernier voyage,* l'esprit religieux, si faible soit-il, n'a point perdu son droit.

40. — M. Jules Gros, ex-futur président de la république de Counani, est un voyageur intrépide, un géographe de savoir et un conteur émouvant. Si vous en doutez, lisez *les Robinsons de la grève.* C'est l'histoire de Jean-Pierre le Gall qui, orphelin de par la mer, qui lui a pris d'un seul coup son père et sa mère, a juré de se venger de sa grande ennemie en vivant d'elle et même en s'enrichissant par elle, et en luttant sans trêve ni merci contre elle. En même temps il se promet à lui-même de vivre seul et de n'aimer jamais personne. Voilà pourquoi il vend sa maisonnette et se retire dans une grotte du rivage, où le vieux marin Jérôme le Guyon vient partager ses travaux et sa vie de *Robinson de la Grève.* De ses deux serments Jean-Pierre tient religieusement le premier : il vit de la mer, il s'enrichit à ses dépens, et arrache plus d'une victime à sa colère. Pour le second, il est délié par la reconnaissance : Jeanne Yvonne lui a sauvé la vie; il l'en récompense en l'aimant et en devenant son époux. A cette simple et émouvante histoire se mêle un drame un peu sombre de fortune volée, d'état civil perdu, qui se termine naturellement par le triomphe de Jean-Pierre, c'est-à-dire de la justice, de l'intelligence et de la vertu.

41. — Tout le monde sait l'intérêt particulier que présente le règne de François Ier. En faisant l'histoire de ce règne, déjà plus d'une fois raconté, M. Eugène de la Gournerie ne se borne pas à en énumérer simplement et longuement les œuvres, mais il les apprécie en même temps qu'il étudie le changement de direction qu'elles contribuèrent à imprimer à l'esprit humain. La lutte solennelle des fortes croyances du passé et de l'éclectisme de l'avenir qui se rencontrent sur le terrain des lettres, de la politique et de la religion, est décrite avec autant de science que de talent, et l'époque tout entière revit dans des pages brillantes qui portent l'empreinte du patriotisme et de la foi. Avec cela

on n'écrit pas seulement un beau livre, mais, ce qui vaut mieux, un bon livre.

42. — Dans un petit pays de la Suisse, deux auberges se faisant face sont rivales : l'auberge de l'Ange, l'auberge de l'Ours. « L'Ours » déteste « l'Ange » ; mais « l'Ange » ne nourrit pas de haine contre « l'Ours. » L'un des aubergistes a une fille, l'autre un fils. Vous devinez par anticipation : après plus d'une sourde querelle, l'entente se fait : « l'Ours » ayant été dévoré par un incendie, « l'Ange » accueille son ennemi ; un mariage, longtemps réputé impossible, se consomme, et tout le monde est satisfait. Nous aussi, et nos enfants le seront plus encore.

43. — M. Napoléon Ney était de la caravane des Français invités par le général Annenkov à l'inauguration de l'étonnant chemin de fer transcaspien. Il est donc entré à Samarkand avec la première locomotive. Chemin faisant, il a visité la Crimée, la Transcaucasie, Merv et Bokara. C'est une promenade que tous les touristes peuvent faire aujourd'hui sans aucun risque et presque sans fatigue. L'auteur la décrit avec beaucoup d'entrain, mais son style léger ne l'empêche nullement d'aborder les questions les plus sérieuses, telles que les puits de Bakar, la construction du chemin de fer transcaspien, l'organisation de l'armée russe, et surtout la redoutable rivalité entre la Russie et l'Angleterre. Naturellement toutes les sympathies de l'auteur sont pour les Russes ; mais il souhaite une solution pacifique et invite les deux grandes nations à se défier des excitations de l'Allemagne, qui s'efforce de les jeter l'une sur l'autre. Au point de vue politique, comme au point de vue religieux, M. Napoléon Ney affiche un aimable scepticisme ; mais son livre est à la fois amusant et instructif.

44. — Que va nous apprendre ou rappeler à notre mémoire M. J. Pizzetta dans *les Loisirs d'un campagnard*? Beaucoup de choses : horticulture, arboriculture, histoire naturelle, météorologie, etc. Voilà pour l'utile. Si nous passons à l'agréable, l'auteur nous entretiendra surtout de chasse et de pêche. Cet intéressant volume est partagé en quatre grandes divisions, correspondant aux quatre saisons, réparties elles-mêmes en trois sections détaillant par le menu les occupations mensuelles du savant « campagnard. » Nous conseillons à la maison Hennuyer de donner l'an prochain une édition de luxe de cet ouvrage, d'une valeur égale à *Plantes et Bêtes,* du même auteur, dont le *Polybiblion* a parlé si élogieusement (t. XLVII, p. 490).

45. — Les petits volumes de la collection Guillaume, chez Marpon et Flammarion, sont vraiment charmants. Le texte est intéressant et les gravures l'égayent. Cette année, c'est encore M. Alphonse Daudet qui fournit les *Souvenirs d'un homme de lettres,* suite de *Trente ans de Paris,* paru l'an dernier. Ses *Souvenirs* nous plaisent moins que le pré-

cédent volume, parce qu'il y a moins d'émotion vraie, parce qu'on y trouve à chaque page l'homme arrivé et l'auteur sûr de lui. A part cela, il y a, comme toujours, des tableaux reproduits avec une vie intense. Parmi ceux-ci, consacrés aux hommes de politique ou de théâtre, aux livres, aux souvenirs, aux excursions dans Paris ou en province, il y en a trois que nous signalons tout particulièrement aux lecteurs : *les Rois en exil,* (notamment, page 127) ; *les Nounous;* et le trait final d'*un Membre du Jockey-Club.*

46. — Écrit dans un style tout de bonne humeur, le volume de M. Gaston Bonnefont ne peut manquer d'être bien accueilli partout comme cadeau d'étrennes. Combien, en effet, il est agréable, alors qu'il fait froid et que la neige ou la pluie fait rage, d'accomplir au coin du feu, par la pensée, une excursion dans des pays aimés du soleil où les émotions ne nous sont point ménagées ! Dans les *Deux petits touristes en Algérie,* on voit un oncle, ingénieur de valeur, guider son neveu et sa nièce à travers notre grande colonie. Les aventures se succèdent, terribles ou comiques. La partie sérieuse d'un tel voyage n'a point été négligée : l'histoire, la géographie, la science même, celle-ci à dose infinitésimale. comme il convient, loin de détourner nos enfants d'une telle lecture, les exciteront, au contraire, à n'en pas perdre une ligne. L'illustration est parfaite.

47. — Que doit forcément enseigner un livre qui s'intitule *la Journée du bon et du mauvais écolier* ? que celui-ci, préférant la dissipation à l'assiduité, arrivera, en fin d'année, à coiffer le bonnet d'âne en pleurnichant, alors que celui-là, avec la croix d'honneur, remportera tous les prix ; vive Jojo, honte à Totor ! ce n'est que juste. Très joliment illustré, ce charmant petit volume sera bien accueilli de tous les écoliers, même des mauvais, dont il piquera certainement l'amour-propre.

48. — Les *Petits cahiers de Mme Brunet* comprennent : 1° Quatre lettres sur le gouvernement de la famille ; 2° des conseils d'hygiène et de médecine usuelle ; 3° des recettes de cuisine ; 4° un chapitre consacré à l'économie domestique ; 5° le calendrier de la bonne ménagère, indiquant ce qu'il faut faire chaque mois ; 6° enfin dix-huit dialogues familiers destinés à enseigner l'ordre, l'économie, la probité et autres petites vertus qui sont le fondement de la paix domestique. Ce livre s'adresse tout spécialement aux familles d'ouvriers, d'artisans, de petits employés, petits commerçants, petits industriels, petits propriétaires, qui forment une portion considérable de la population française. C'est un guide et un aide-mémoire pour les ménagères, qui les aidera à résoudre les difficultés de leur tâche journalière, et à rendre leur intérieur plus sain, mieux ordonné, plus agréable. Orné d'une couverture élégante et doré sur tranches, cela peut faire un utile livre d'étrennes.

49. — Vingt-neuf récits en 282 pages, rien que cela ! Bien certainement leur longueur ne fatiguera pas la prime jeunesse, pour laquelle ils ont été composés. On voit bien que c'est une mère qui parle dans les *Journées de deux petits Parisiens :* elle a le don d'amuser en enseignant à devenir meilleur. Que l'an prochain, Mme Malassez, conservant le ton qu'elle a adopté, veuille bien ne point oublier que Dieu aime les bonnes mères et leurs chers enfants, et, qu'en conséquence, elle lui réserve une place dans ses aimables causeries.

50. — Nous n'avons pas grand'chose à dire de *la Sculpture*, de Charles Blanc, après la présentation que nous avons faite au lecteur l'année dernière, à pareille époque, de la collection intéressante entreprise par l'éditeur successeur de la maison Renouard. Nous n'avons là qu'une réimpression d'une nouvelle partie de la *Grammaire des arts du dessin*, enrichie de 108 dessins de Libonis, très heureusement appropriés au texte ; ajoutons que, pour nous, cette partie du célèbre ouvrage d'esthétique a toujours été la meilleure.

II. — 1. — Le goût des voyages s'est tellement répandu qu'il est devenu une habitude, grâce à la facilité des communications qui se répand chaque jour davantage. Mais tout le monde ne peut s'accorder pareille distraction : le temps et les ressources manquent à plus d'un. Tous au moins peuvent faire le *tour du monde* en compagnie des voyageurs si hardis et si riches en souvenirs qui défilent dans les colonnes du célèbre recueil qui porte ce titre et dont la vieille réputation n'est plus à faire. Nous pouvons aller à Suze, en compagnie de Mme Jeanne Dieulafoy ; à la Plata, avec M. Émile Daireaux ; aux lacs de l'Afrique équatoriale, avec M. Victor Giraud ; sur les frontières du Tonkin, à la suite du Dr Neis ; dans l'ouest africain, sous l'habile et courageuse impulsion de M. Savorgnan de Brazza ; en Tunisie, en accompagnant dans leur mission archéologique MM. Cagnat et Saladin ; chez les cannibales de l'Australie, sans craindre le moindre danger, avec M. Carl Lumholtz, aux sources de l'Orénoque avec M. Chaffanjon ; chez les Benadirs, les Çomalis et les Bayouns, avec M. G. Révoil. Nous pouvons passer huit jours aux Indes en compagnie de M. Émile Guimet. Sans aller si loin, nous pouvons parcourir l'Alsace sous l'intelligente direction de M. Ch. Grad. Tous ces voyages, chacun voudra les entreprendre, et grâce aux belles et si nombreuses illustrations qui accompagnent les récits des voyageurs, on pourra se consoler de n'avoir pas contemplé de ses yeux tant de merveilles qui apparaissent au regard charmé et satisfont une curiosité toujours éveillée.

2. — D'année en année nous avons signalé et recommandé à nos lecteurs le *Journal de la Jeunesse*, dont la belle illustration, la variété, l'intérêt soutenu font une publication si attrayante. Dans les deux volumes que nous avons sous les yeux, nous rencontrons d'abord le con-

tingent habituel de nouvelles dues à des plumes aimées : une d'elles, hélas! vient de se briser dans une main glacée prématurément, et ce n'est pas sans une douloureuse émotion que nous nommons ici le professeur J. Girardin, trop tôt enlevé aux lettres qu'il honorait et à la bonne cause dont il était un des meilleurs défenseurs. Voici la dernière de ses compositions si délicates et si charmantes : *le fils Valansé;* puis, à côté, *le général du Maine*, par Mme de Nanteuil; *la filleule de saint Louis*, par M. Fred. Dillaye; *les Premières pages*, par Mlle Zénaïde Fleuriot; *les Révoltes de Sylvie,* par Mme Colomb, œuvres d'une lecture agréable, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, car la plupart ont été publiées séparément. Nous retrouvons les noms bien connus de M. Fréd. Dillaye, qui nous donne des études scientifiques; de M. Louis Rousselet, qui parle des écoles forestières, de droit, de médecine, normale supérieure; de M. E. Duhousset, qui traite de questions de science vulgarisée; de M. Anthyme Saint-Paul, qui décrit les villes de France; de Mme Cazin, qui s'occupe, entre autres choses, de l'ornithologie. — M. Maurice Évain nous fait assister au colossal travail de la tour Eiffel; M. Maurice Daubin parle de l'invasion des sauterelles en Algérie, et de l'étain; M. Louis Sevin, de questions d'arts et de voyages; M. le Dr Fr. David, des puits artésiens et de la téléphonie à longue distance; M. Ch. Diguet, de la chasse et de la réapparition du gibier en France. — Signalons enfin de courts mais charmants récits de M. Aimé Giron : *le Grillon du moulin;* de M. Th. de Caer : *Histoire de brigands;* enfin de M. J. Girardin : *Histoire de quatre petits pains et d'un petit monstre* et *Un brave petit homme.* — Nous regrettons toujours que notre histoire nationale n'ait pas dans ces pages une plus large place.

3. — *Le Musée des familles,* en cette fin d'année, accomplit la cinquante-cinquième année de son existence : âge déjà respectable. Toujours intéressant et instructif, il semble, au point de vue de l'illustration, gagner à chaque semestre. Généralement animé d'un bon esprit, il donne cependant asile dans ses colonnes, de loin en loin, à des nouvelles écrites avec une passion, inconsciente peut-être, mais irritantes pour plus d'un lecteur, telles par exemple : *L'aïeul,* de F. Dillaye, et *Malgré l'édit royal*, par S. Blandy. Que *le Musée des familles,* qui tenait naguère la tête des meilleurs périodiques de son genre, n'oublie jamais son passé si recommandable : c'est ce que nous lui souhaitons.

4. — *Le Saint-Nicolas,* dont le tome neuvième vient de paraître, peut marcher de pair avec *le Musée des familles.* Plus spécialement destiné aux tout jeunes enfants, il contient, avec une variété infinie de récits, de contes, de nouvelles, de poésies même et d'articles sur les premiers éléments de la science, quantité de jolies gravures, figures, vignettes, etc. *Le Saint-Nicolas* est naturellement l'une des convoitises littéraires de l'enfance, mais quoique supérieur à d'autres égards, il n'égale point, au point de vue religieux, *le Musée des Enfants.*

5. — Dans notre précédente livraison (p. 422), nous avons signalé à nos lecteurs *le Musée des Enfants*, qui vient d'accomplir sa deuxième année. Cet excellent recueil est toujours aussi parfaitement recommandable. Littéraire et artistique à la fois, il peut être placé sur la table de la famille avec une sécurité absolue.

6. — Contes, petites nouvelles, poésies, bribes d'histoire et d'histoire naturelle, on trouve de tout cela, sans compter le reste, dans *Mon journal*. Cette publication, d'une invraisemblable modicité de prix, en est déjà à sa septième année. Les gravures tiennent ici, ainsi qu'il convient pour les bébés, à peu près autant de place que le texte.

7. — M. Boutet de Mouvel, qui nous avait donné l'an dernier de si jolis dessins sur *la Farce de Pathelin,* s'est attaqué cette année à un autre moraliste, La Fontaine. Il a choisi parmi les fables : *la Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, le Lièvre et la Tortue, la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, les deux Pigeons, le Renard et les Raisins, le Meunier, son Fils et l'Ane ; le Rat de ville et le Rat des champs, le Renard qui a la queue coupée, le Loup et le Chien,* etc. Il a rendu tout cela d'une façon très vivante, et sans trop de charge. Regardez le « corbeau honteux et confus. » Qui de nous, campagnards, n'a vu le pareil ? Et le Bœuf, dans la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que lui. Le renard (p. 12), le Renard et le Bouc (p. 24 et 25), Perrette (p. 28), le Renard et la Cigogne (p. 30), le Pot de terre et le Pot de fer (p. 36), le Loup et l'Agneau (p. 40 et 41), sont très bien réussis. Les costumes humains donnés aux animaux ne nous séduisent pas autant. Nul doute que bon nombre de papas ne donnent cette année ce petit volume à leurs enfants. Rien ne les en empêche. Et eux-mêmes en seront charmés.

8. — Rien n'est plus triste au fond que *les Exploits d'un arlequin, autobiographie d'un mime.* Ce François Fredon, le dernier des mimes, dit M. de Najac, est de notre siècle. Il vit encore. Parti de Versailles, de la boutique où son père était libraire, il est revenu, fortune faite, mariage consommé, y cultiver les fleurs et y former des arlequins amateurs. Le chapitre le plus intéressant du volume est celui qui traite du *Faux masque.* C'est un document curieux qui restera pour l'histoire de la comédie. L'enlèvement d'Arlequin et son tour destiné à guérir le spleen sont drôles. Mais, nous le répétons, il se dégage du reste un sentiment de tristesse. En lisant cette vie tourmentée du funambule, on croit parcourir l'autobiographie d'un comédien du dix-septième siècle. Cependant alors l'enthousiasme populaire ne forçait pas les pères à donner leurs filles en justes noces à ceux qui savaient parler, rire et sauter avec grâce pour le plaisir des autres. C'est un fait de notre temps, qui ressort de ce livre et qui le rend curieux à titre documentaire.

9-13. — Les albums sont toujours fort à la mode et chacun s'évertue à leur donner l'aspect le plus gracieux, l'attrait le plus piquant. On va trop loin parfois en cherchant à plaire au plus grand nombre, car on ne satisfait point l'élite. C'est ce que nous avons pu constater en ouvrant *les Courses dans l'antiquité,* de Caran d'Ache, et *Aux Rives d'or,* de Mars, deux albums d'une charmante exécution, d'ailleurs, édités par la maison Plon et Nourrit. Le premier est dans le ton de la *Belle Hélène,* le second fera le bonheur des habitués des stations hivernales de la Méditerranée. Avec plus de réserve dans leur crayon, les artistes si distingués que nous avons nommés ne se seraient pas privés d'une portion de la clientèle d'élite qui veut, à bon droit, ne placer sur la table d'un salon que ce qui peut être feuilleté indifféremment par tout le monde. Nous regrettons d'autant plus d'avoir à présenter cette critique que nous rendons hommage au talent et à la verve de Caran d'Ache et de Mars, et que nous voudrions n'avoir à leur adresser que des éloges pour les charmantes fantaisies de leur crayon. — Crafty nous initie d'une manière piquante à tous les incidents de *la Chasse à courre* et ses jolies aquarelles sont accompagnées d'un instructif et agréable commentaire. — *L'Homme à la flûte,* de Robert Browning, interprété par J. Girardin et illustré par Kate Greenaway, fera le bonheur des enfants de six à douze ans ; les illustrations sont de vrais bijoux. — Signalons enfin à tous ceux qui veulent faire apprendre de bonne heure à la jeunesse ce que tout Français doit savoir, puisque tout le monde est soldat, l'album intitulé *l'Armée française,* publié par la maison Jouvet. Le texte est dû à un officier, qui a résumé toutes les notions techniques en regard des dessins de G. Gaulard. Cela pourrait être plus satisfaisant sous le rapport de l'illustration, mais aussi ce serait plus cher.

III. — 1. — M. Paul Bory résume les principaux voyages en Afrique. C'est un travail de compilation très complet et où l'on ne relève que des erreurs de peu d'importance, telle que celle-ci : il fait massacrer par les Touareg dans le Sahara la comtesse Tinné (et non *Tinnée*) et sa fille ; celle-ci a été seule victime des pillards du désert, sa mère étant morte quelques années avant, dans un voyage sur le Nil. Les explorateurs qui tiennent la plus grande place dans cet ouvrage sont : Nachtigal, le colonel Flatters, le docteur Lewz, le colonel Gallieni, Compiègne et Marche, Cameron, Stanley, le docteur Livingstone, Serpa Pinto, Samuel Baker, Schweinfurt, Revoil. M. Bory n'a pu échapper complètement au défaut de ces livres de vulgarisation où l'on s'applique à résumer aussi brièvement que possible les récits de voyage : l'aridité de certains récits et l'enchevêtrement des noms géographiques peu familiers aux lecteurs ; les cartes sont trop peu nombreuses pour guider dans ce labyrinthe et il faut des con-

naissances géographiques assez développées ou l'aide d'un bon atlas pour s'y reconnaître. Les gravures sont nombreuses et bonnes. Les récits, très expurgés, ne contiennent ni un détail de mœurs, ni un mot qui puisse choquer et empêcher de mettre ce livre entre les mains de la jeunesse.

2. — Dans une série de récits mouvementés et d'un intérêt réel qu'il publie sous le titre : *Les Grandes Entreprises modernes,* le même M. Paul Bory fait assister son lecteur à toutes les grandes entreprises qui sont la gloire de notre époque : le Canal de Suez, la Traversée des Alpes par les divers tunnels, les Aqueducs de Paris, les Câbles transatlantiques, les Grands Chemins de fer de l'Amérique, les Ponts métalliques, etc. En un mot, tous les gigantesques travaux modernes sont passés en revue avec cet art, cette clarté et cette précision qui ont fait le succès des précédentes publications de l'auteur.

IV. — 1. — Mme de Nanteuil est l'auteur de *Capitaine,* le charmant livre d'étrennes que nous recommandions l'année dernière et qui a été couronné par l'Académie française. Son nouvel ouvrage, *le Général du Maine,* se distingue par les mêmes qualités : morale excellente, sentiment religieux très développé, intrigue intéressante tout en restant parfaitement à la hauteur des lecteurs de huit à douze ans. Il s'agit cette fois d'un petit garçon enlevé à sa mère veuve par un « barnum » sans scrupules qui l'emmène en Amérique ; là il est exhibé comme nain dans un cirque, sous le nom de Général du Maine, fils du célèbre général Tom Pouce. Sa mère, aidée par des amis, traverse les mers et les continents à sa poursuite, et, après des péripéties sans nombre, elle parvient à le retrouver. C'est très mouvementé, très émouvant, très instructif, peut-être un peu touffu. Les illustrations de Myrbach sont, comme toujours, très bonnes. En somme, excellent livre d'étrennes.

2. — *Le Fils Valansé* est un excellent garçon qui refuse de s'expatrier, malgré des propositions avantageuses, afin de rester auprès de ses parents dont il est le soutien et le rayon de soleil. Ce petit commis de magasin plaît à un Yankee original, qui, ne pouvant le décider à émigrer aux États-Unis, lui lègue en mourant, à quelques années de là, la simple bagatelle d'un million. Devenu richissime, Cyrille Valansé fait de sa fortune le plus noble emploi en secourant les souffrants et les deshérités de ce monde. Son million le fait naturellement rechercher dans sa petite ville par les mères qui ont des filles à caser. Mais lui, Cyrille, a le bon sens de voir clair en toutes choses, et il épouse tout simplement une gracieuse personne qui n'a que ses belles qualités pour dot — quantité point négligeable, certes, et avec laquelle (la gracieuse personne) il est heureux. Ouvrage délicat et charmant, qui réjouira tous les âges.

3. — *Les Premières Pages* sont le début du journal d'une gentille jeune fille, Mlle Bénédicte. La pauvre orpheline y raconte son enfance et sa jeunesse, ses premières années passées à Rozdour, près de son bien-aimé grand-père, puis la mort de ce dernier, qui la rend pour la deuxième fois orpheline. Les années suivantes, nous la trouvons à Paris, auprès de la bonne tante Sophie : mais elle soupire après Rozdour, passé aux mains d'une tante qu'elle n'aime guère. Elle y retourne enfin : mais que de changements déjà opérés, que d'autres qui s'apprêtent encore ! Heureusement les événements qui se produisent amènent la tante Sophie à acheter Rozdour, et désormais Bénédicte est assurée d'y pouvoir revenir passer de longs mois chaque année, seule, tranquille, aimée comme autrefois. Nous souhaitons vivement que ce livre ait une suite. Il nous tarde de voir Bénédicte tout à fait heureuse.

4. — *Les Révoltes de Sylvie* résument l'histoire d'une jeune fille, Sylvie de Préjoue, que tout offusque, que tout agace, que tout révolte, aussi bien le peu de distinction des Michons (anciens meuniers, mais d'ailleurs fort honnêtes gens), que la balafre et la jambe de bois d'Édouard d'Hervieux, témoignages d'héroïsme qui devraient pourtant suffire à faire pardonner sa laideur. Mais il faudra en rabattre plus tard de ces susceptibilités excessives et de cette sotte vanité. Réduite par les événements à travailler pour vivre, elle se fait institutrice ; elle a de dures exigences à satisfaire dans cette situation nouvelle pour elle, et, malgré ses efforts, s'attire plus d'un affront. Aussi quel bonheur, après cette dure expérience, de voir la maison des Michons, anciens meuniers, se rouvrir toujours hospitalière pour elle, et le cœur d'Édouard d'Hervieux toujours prêt à se donner. Il est inutile de souligner les excellents et très pratiques enseignements qui ressortent de cette intéressante histoire.

5. — C'est presque une épopée que *la Filleule de saint Louis*. M. Frédéric Dillaye possède l'incontestable talent de faire revivre d'une façon intense et pittoresque l'époque dont il parle : le treizième siècle à son milieu. Pour bien comprendre l'auteur, il faut avoir poussé assez loin déjà ses études historiques. Fille d'un simple marchand, la « filleule de saint Louis » est digne de l'honneur que lui a fait l'un de nos plus grands rois en la tenant sur les fonds baptismaux. Nature d'élite, elle sait utilement secourir le faible et préparer le châtiment du méchant. Nous ne pouvons analyser ici, par le détail, le drame puissant de M. F. Dillaye. Bornons-nous à dire que ce soleil a une tache : l'auteur, assurément, respecte hautement la religion, mais il ne nous paraît guère respectueux pour le chapitre de Notre-Dame qu'il met en cause. A côté de cette critique, plaçons un éloge capital : M. Dillaye évoque l'autorité royale sous un jour populaire, sympathique : il est vrai que Louis IX, c'est saint Louis.

V. — 1. — M. Ch. Bock décrit très sérieusement ce qu'il a observé dans un séjour assez long à Bangkok et dans une excursion pénible jusqu'à la frontière du Laos Siamois, sur la rive droite du Mé-Kong. Ses attaches avec le monde officiel et sa qualité de naturaliste l'ont mis à même de bien voir et de pénétrer dans les intérieurs les plus modestes comme dans les palais des princes. Par ses possessions de l'Indo-Chine, la France confine au royaume de Siam sur une longue étendue de frontières mal définies; il est donc du plus grand intérêt pour nous de connaître cet État de l'Extrême Orient qui se distingue des autres par une civilisation relative. La prudence de son gouvernement a réussi jusqu'à ce jour à neutraliser les compétitions européennes en accueillant avec courtoisie les représentants des puissances rivales sans laisser prendre à aucun une situation prépondérante. Malgré certains détails répugnants sur l'usage d'abandonner les cadavres en putréfaction à la voracité des vautours, ce volume se recommande par un bon esprit moral et religieux ; mais le style de l'auteur est lourd, et la traduction assez correcte de M. André Tissot n'a pas réussi à lui donner de l'entrain et de l'élégance. Les gravures sont bonnes; le manque de carte se fait vivement regretter.

2. — Quand Adrienne Blair arrive à Castel Blair, le château de famille, elle y trouve d'une part une bande d'enfants, ses cousins et cousines, passablement indisciplinée, et d'autre part un homme d'affaires, M. Plunkett, dont les manières hargneuses et irritantes ne sont pas faites pour rétablir la paix, pas plus au château que dans les fermes. Aussi la guerre s'avive, les fermiers, ou plutôt leurs enfants, y prennent parti, et l'incendie et presque l'assassinat font leur apparition dans ce qui n'était au début qu'une révolte d'enfants. Heureusement Adrienne est là qui veille : grâce à sa bonne influence et les leçons de l'expérience aidant, Plunkett devient plus doux et les enfants plus dociles, et par conséquent tout le monde plus heureux. C'est bien là une histoire irlandaise, dramatique, émouvante, comme toutes les histoires de ce pays, mais qui a sur beaucoup d'entre elles l'avantage de bien finir. Qui sait si dans ce roman d'enfants, il n'y a pas l'explication des troubles et aussi le secret de la pacification de l'Irlande !

3. — Nul de nos lecteurs ne nous demandera de lui apprendre ce qu'est *le Cratère*, de Fenimore Cooper. Donc, nous dirons simplement que ce volume du célèbre romancier américain, convenablement illustré et expurgé avec le soin qu'exige une lecture permise à tout le monde, peut aussi bien être adopté comme récompense scolaire que comme livre d'étrennes.

4. — Le livre de M. J. Gourdault, *A travers le Tyrol*, est bien écrit; il dépeint avec un réel talent des régions qui peuvent être considérées comme les plus pittoresques de l'Europe; mais il n'est pas nouveau :

nous en avons déjà rendu compte (t. XLI, p. 210). Il suffit de rappeler ici qu'il est recommandable à tous égards.

VI. — 1. — Sous une forme composite et un peu étrange, qui tient de l'exposé d'histoire, de la fiction romanesque et du récit de voyage, ou plutôt qui emprunte tour à tour ces divers modes d'expression, et rappelle le système adopté par Barthélemy dans le fameux *Voyage du jeune Anacharsis,* M. Augé de Lassus a voulu donner à ses lecteurs l'idée et l'impression des spectacles antiques en huit chapitres intitulés : I. Le Théâtre. II. Athènes. III. Le Stade. IV. Isthmia. V. L'Amphithéâtre. VI. Rome. VII. Le Cirque. VIII. Constantinople. Les figures qui illustrent le volume sont empruntées aux monuments antiques ou restitués d'après eux. Cette illustration nous a paru un peu maigre eu égard au caractère plastique du sujet traité. L'auteur aurait pu se dispenser de commencer son exposé par cette phrase d'un scepticisme banal et prétentieux : « Tout ce qui vit aspire au bonheur ; et l'homme en a tant besoin qu'au jour où il renonce à le trouver dans cette vie, il nie la mort et recule, au-delà du tombeau, les bornes de son espérance obstinée. Il demande à ses rêves ou à ses croyances la promesse d'une autre vie... »

2. — M. Wilfrid de Fonvielle entreprend, dans son livre du *Pôle sud,* de démontrer l'intérêt que présentent, au point de vue de l'étude des phénomènes physiques et météorologiques, les explorations dans les régions antarctiques. Les besoins de cette thèse l'entraînent dans de longues dissertations sur le magnétisme terrestre et sur les systèmes cosmogoniques des anciens, lesquelles sont fort intéressantes, sans doute, mais ne peuvent être comprises que des personnes versées dans l'étude de ces sciences. A l'occasion, l'auteur traite même certaines questions philosophiques et, à ce propos, il convient de le louer de l'âpreté avec laquelle il condamne les théories matérialistes ; à maintes reprises, il proclame hautement l'intervention de la Providence divine dans la direction des phénomènes terrestres. En politique, il manifeste des opinions républicaines très accentuées. Au point de vue scientifique, nous relevons une erreur qui nous étonne de sa part : il fait rentrer Magellan à Cadix après sa campagne autour du monde. Du reste, sauf ces réserves, son livre est très instructif, très bien écrit, et accompagné de bonnes gravures.

3. — A côté du travail de M. E. André sur *les Fourmis,* on peut placer *les Abeilles,* de M. J. Pérez. L'auteur, après nous avoir dit ce qu'est une abeille et procédé à la classification des diverses espèces, nous entretient assez longuement de l'abeille domestique pour passer ensuite aux nombreux genres d'abeilles sauvages. M. J. Pérez le déclare avec modestie dans sa préface : il n'a pas eu la prétention de donner un tableau complet de la vie des insectes ailés dont il a entrepris la des-

cription et l'histoire, chose impossible, assure-t-il, dans l'état actuel de la science. Ce qui n'empêchera pas l'apiculteur de profession et même le simple amateur de consulter avec fruit la consciencieuse étude de M. J. Pérez.

VII. — 1. — Les *Contes pour endormir ma petite fille,* par la princesse Cantacuzène Altieri, sont au nombre de trois : *Christel, Cerises et Cerisiers* et *Un tout petit ange.* Le premier est un vrai conte de fées, mais d'une tournure toute moderne et d'une inspiration toute chrétienne. Dans un récit merveilleux et charmant, entremêlé de traits d'une satire spirituelle, que les enfants auront peut-être quelque peine à saisir, on y enseigne que, pour arriver au ciel, il faut avoir la foi, se nourrir de la charité et se laisser conduire par l'espérance. L'histoire finit au moment où Christel y entre et prend place parmi les chérubins qui chantent l'hosanna auprès du trône de Dieu. Les deux autres contes sont moins longs, mais ne sont pas moins intéressants. Comme le premier, ils portent avec eux leur enseignement, et la lecture ne peut qu'en être intéressante et profitable.

2. — *Qui est-elle?* cette petite fille qui erre toujours sur la grève de Pontaillac, sans vouloir parler jamais à personne, ni partager les jeux des enfants de son âge? Nul n'en sait rien. Mais Régis est là qui découvrira le mystère. Régis se sent attiré vers elle par cet instinct secret auquel le cœur ne résiste pas. Aussi quel bonheur quand le hasard ou plutôt la Providence lui fait découvrir qu'Yvette est sa sœur de mère, qu'un second mariage, contracté malgré la famille, a fait naître et grandir loin de lui. Son plan est bientôt fait : il enlève Yvette et l'emmène à son grand-père, qui n'a pas de peine à pardonner à sa fille morte en embrassant la charmante enfant qu'elle lui a laissée.

3. — Ni le capitaine Jérôme Peyronnet, ni sa sœur Sylvie, ni leur bonne Marie-Jeanne, ne sont contents quand ils apprennent que quatre enfants, *les Quatre fils Aymon,* restés sans appui par la mort de leur mère et l'éloignement de leur père, vont leur tomber sur les bras. Mais, pour dissiper la mauvaise humeur de ces obstinés célibataires, il suffit que les quatre enfants soient arrivés. Intelligents, charmants et bons, ils éclairent de leurs sourires la triste maison de Val-Joli, et le vieil oncle, et la vieille tante et la vieille bonne se sentent pousser au cœur des instincts de paternité et de maternité qu'ils ne se connaissaient pas. Aussi quel chagrin quand le retour du père leur fait craindre le départ de ces enfants. Mais Charles Peyronnet leur fait la douce surprise de se fixer auprès d'eux et le capitaine Jérôme aura la joie de voir ses neveux grandir et se dévouer comme lui au service de la France. L'histoire des *Quatre fils Aymon* est une délicieuse histoire, l'une des meilleures, à coup sûr, que nous aient cette année apportées les étrennes.

VIII. — 1. — Si vous voulez suivre *la Petite Chailloux,* il vous faudra,

avec son auteur, M. Élie Berthet, émigrer en Abyssinie et y rester un certain temps. Cette petite Parisienne est vraiment extraordinaire; car de tous les Européens et Européennes qui sont allés chercher fortune dans les États du farouche Théodoros, elle seule parvient à conquérir les bonnes grâces du Négus. Tant et si bien qu'aux derniers jours de l'existence du « roi des rois, » alors que les Anglais vont détruire son empire, elle sauve de sa fureur toute la colonie blanche.

2. — Avec une donnée d'une simplicité particulière, Mme de Stolz a réussi à écrire un volume fort amusant. *L'Embarras du choix* offre le spectacle comique des éternelles indécisions de braves gens qui, dans l'intention d'acheter une propriété de campagne, en louent successivement plusieurs et finissent, tous inconvénients et avantages soigneusement balancés, par devenir acquéreurs de l'habitation choisie en premier lieu. Cette extraordinaire détermination a été prise grâce à d'excellents voisins que tout le monde a pris en affection.

3. — La pauvre Marie, la mère du *Petit Chevrier*, est bien malheureuse : elle a perdu son mari, victime d'un affreux accident, et détestée de sa famille qui pourrait venir à son aide, elle est restée sans ressources avec un enfant sur les bras. Mais cet enfant, c'est Jacques, c'est-à-dire un enfant comme on en voit peu : il est intelligent autant que bon, et si gentil que tout le monde l'aime et s'étudie à lui faciliter les moyens de gagner sa vie et de nourrir sa mère. Chevrier, puis berger de la commune, puis chef d'une fromagerie, enfin marchand de bestiaux, Jacques arrive par son intelligence et son application, non seulement à l'aisance, mais presque à la fortune, non sans cesser d'ailleurs d'être généreux, charitable et bon. Mais la récompense qu'il apprécie le plus, ce n'est probablement pas l'aisance conquise, mais Suzette, la jolie Suzette, à laquelle il a sauvé autrefois la vie, et qui lui donne en retour son cœur et sa main. Telle est cette jolie histoire, qui a pour cadre les frais paysages des Alpes, et qui est fraîche et pure comme eux.

4. — *Thérèse à Saint-Domingue,* de Mme A. Fresneau, est un épisode de la révolution qui fit tomber au pouvoir des nègres esclaves l'île de Saint-Domingue. Mme de Vernoux, restée veuve avec une enfant, sa chère petite Thérèse, quitte la France et va se fixer auprès d'un oncle, M. de Monrémy, riche planteur à Saint-Domingue. Peu de temps après son arrivée, éclate la révolte des noirs, l'oncle est assassiné, mais elle, sa fille et les enfants de M. de Monrémy échappent à la mort, grâce au dévouement de quelques braves serviteurs auxquels Mme de Vernoux et surtout Thérèse ont témoigné naguère de l'intérêt et de l'affection.

5. — *Robin des bois* c'est Robert Moreau, qui a été bien gâté par ses parents et qui les en récompense en devenant un franc mauvais sujet.

L'histoire de *Robin des bois* lui a tourné la tête, et il rêve de faire comme lui. Voilà pourquoi il se met à l'école d'un braconnier audacieux, le père Sorel, et ne tarde pas à former autour de lui une troupe de braconniers qui ressemble fort à une troupe de bandits. Caractère aventureux, Robert a pourtant l'âme noble et fière : diverses aventures où il a été poussé jusqu'au bord du crime lui ouvrent les yeux, et désormais il emploiera toute sa vie à réparer le passé. Il le répare noblement en se dévouant jusqu'au péril de sa vie soit pour le salut du prochain, soit pour l'honneur de la France. Aussi finit-il, après avoir conquis la croix d'honneur dans une campagne lointaine, par épouser la fille du garde qui fut autrefois son ennemi, et par succéder à son beau-père dans ses fonctions de garde-chef. L'histoire de Robert dit *Robin des bois* est intéressante, dramatique, et il s'en dégage d'excellentes leçons.

IX. — 1 et 2. — *Au-dessus du lac* et *les Vacances à Trouville* font assez pressentir par leurs titres de quoi il s'agit. Le premier de ces ouvrages nous conduit en Suisse, sur les bords du lac de Lucerne, où va se reposer quelque temps une patriarcale famille parisienne composée du père, de la mère et de huit enfants. — Dans le second, on accompagne aux bains de mer d'aimables lutins auxquels leurs parents entendent faire prendre des vacances utiles à la santé. Ces deux jolis volumes, qui nous font faire la connaissance de gens différents de condition, mais qui attirent la sympathie à un égal degré, sont remplis d'aventures comiques ou émouvantes : l'ensemble fera assurément la joie des tout jeunes lecteurs.

3. — *La Vieille Maison du grand-père* d'Albert Demilot, M. Dambrun, est bien menacée par les projets d'un ingénieur qui veut la renverser pour faire passer une route sur ses ruines. Quel chagrin pour le bon vieillard qui va être forcé d'aller finir ses jours dans une maison étrangère ! Quel chagrin aussi pour son petit-fils Albert, pour qui la vieille maison évoque tant de bons et joyeux souvenirs. C'est là qu'il a reçu récemment encore son beau cheval mécanique, c'est là aussi qu'il a vu venir naguère un certain Mousquet, singulier personnage, mendiant, braconnier, un peu sorcier même, qui l'effraie bien un peu, mais qui exerce sur sa curiosité un attrait plein de mystère. Heureusement, le vieux grand-père triomphe du malveillant voisin (un concurrent évincé aux dernières élections probablement), qui avait inspiré à l'ingénieur son méchant projet ; les plans sont modifiés, la route passera ailleurs, respectant la vieille maison du grand-père. Si j'ajoute que M. Demilot fonde une usine qui va faire la prospérité du pays, on devine la joie de tous : Mousquet lui-même est touché et promet de finir honnêtement sa vie. Qui pourrait ne pas sentir la contagion de tant de bonheur et d'aussi bons exemples !

4. — M. Pierre Favre, au point de vue de l'éducation, fait traiter le défaut capital de son héros par l'homéopathie, ce qui réussit aux parents. Nous laissons à l'aimable auteur la responsabilité de sa théorie, qu'on ne peut s'empêcher d'approuver dans le cas particulier eu égard à l'heureux caractère du petit Georges, lequel, de paresseux, devient travailleur, appliqué, et réussit dans la vie comme les meilleurs de ses condisciples.

X. — 1. — Une famille suisse établie dans l'Inde française comble de ses bienfaits un compatriote sous les ordres duquel le chef de cette famille a servi autrefois dans la marine. C'est par la plus noire ingratitude que Georges Mouzey, justement appelé *Cœur Loyal* par les Indiens, se trouve récompensé. Le châtiment du méchant est long à venir, mais enfin il vient et il est exemplaire. Très bonne lecture pour les enfants.

2. — Voici un livre qui peint d'une façon assez humoristique les mœurs de province en Angleterre ; il est intitulé : *La Nièce du docteur*. Toute l'action roule sur un mariage et un héritage. Celui-ci facilite celui-là. On peut donner ce volume aux jeunes gens des deux sexes de quatorze à seize ans.

3. — La maison Mame réédite cette année un recueil de charmantes nouvelles publiées jadis par Mme Testas. Tant mieux ; car nos enfants ne s'en plaindront pas. La note la plus comique des *Bonnes Gens* se rencontre, à notre avis, dans le premier récit : *Nommé préfet.*

XI. — Aux petits, tout petits, on fera grand plaisir, croyons-nous, en offrant cette collection charmante, d'un bon marché particulier, qui se dénomme *Contes et Fables aux petits*. Peu de texte, mais en revanche nombre d'images soit en couleurs, soit en teinte bistre. Les quatre jolies plaquettes publiées cette année par la maison Bernardin-Béchet se recommandent autant par leur morale pratique que par la gaieté des sujets. — On peut assimiler à ces mignons volumes, en lui réservant toutefois une plus grande considération, le gracieux in-4 qui a pour titre : *Barbichon, le roi des Caniches.* Ce brave toutou, qui n'est point sans défauts (qui donc est parfait ?) possède pourtant des qualités de dévouement et de courage. Orné de huit chromos dont le sujet principal s'étale sur fond d'or, cette publication, éditée avec beaucoup de soin, pourra être donnée comme étrennes aux jeunes gens de cinq à huit ans.

Visenot.

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Prælectiones metaphysicæ specialis* quas in collegio maximo lovaniensi S. J. habebat Gust. Lahousse, E. S. ; Vol. I. *Cosmologia :* Vol. II. *Psychologia;* Vol. III. *Theologia naturalis.* Lovanii, Car. Peeters, 1887-1888, 3 vol. gr. in-8 de xvi-397, xvii-635, xii-416 p., 17 fr. 50. — 2. *Cours de philosophie*, par le P. Castelein, de la Compagnie de Jésus. Premier vol. *Logique.* Namur, Doux fils, 1887, gr. in-8 de vi-525 p., 6 fr. — 3. *Institutiones philosophiæ scholasticæ ad mentem Divi Thomæ ac Suarezii,* auct. P. Jos. Mendive, S. J. sacerdote. *Ethica et jus naturæ.* Vallisoleti, Cuesta, 1888, in-8 de 432 p., 5 fr.

Psychologie. — 4. *La Vie et l'Ame,* par Émile Ferrière. Paris, Félix Alcan, 1888, gr. in-18 de 580 p., 4 fr. 50. — 5. *L'Education morale dès le berceau*, essai de psychologie appliquée, par Bern. Perez. 2e éd. entièrement refondue. Paris, F. Alcan, 1888 (*Biblioth. de phil. contempor.*), 1 vol. gr. in-8 de xxiv-320 p., 5 fr. — 6. *L'Art et la Poésie dans l'enfant*, par le même. Paris, F. Alcan, 1888 (*Bibl. de phil. contemp.*), gr. in-8 de xii-318 p., 5 fr. — 7. *Le Livre de la vieillesse*, par Antonin Rondelet. Paris, Perrin, 1888, gr. in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 8. *La Conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire*, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne. Paris, Perrin, 1887, gr. in-18 de viii-292 p., 3 fr. 50. — 9. *La Liberté de la Volonté*, par O.-K. Notovitch. Paris, F. Alcan, 1888, gr. in-18 de 256 p., 3 fr. 50.

Logique. — 10. *Des définitions géométriques et des définitions empiriques,* par Louis Liard. Nouv. édition. Paris, F. Alcan, 1888, gr. in-18 de 180 p. (*Bibl. de phil. contemp.*), 2 fr. 50. — 11. *De l'esprit philosophique et de la liberté d'esprit*, par Cl.-Ch. Charaux, prof. à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, Pedone-Lauriel, 1888, gr. in-18 de 192 p., 2 fr.

1. — Le cours approfondi de philosophie scolastique professé pendant plusieurs années dans les scolasticats de la Compagnie de Jésus des provinces de Belgique et de Champagne, par le R. P. Lahousse, aujourd'hui professeur de théologie au collège de Louvain, est livré au public pour répondre à de nombreuses demandes. L'importance et le mérite de ce grand travail lui assurent le même succès qu'avait obtenu l'enseignement oral du savant jésuite. Trois volumes ont déjà paru, renfermant la cosmologie, la psychologie et la théologie naturelle. Un quatrième, qui complétera le cours, embrassera la logique et la métaphysique générale. Il est clair que ces deux traités précèdent logiquement les autres, et on peut s'étonner que les volumes ne soient pas numérotés d'après cette idée ; mais c'est là un détail assez indifférent.

Ce qui a paru du grand cours du P. Lahousse me paraît lui assigner un rang très élevé parmi les sommes scolastiques de notre temps. Voici, au surplus, quelques caractères qui semblent le distinguer plus particulièrement. — D'abord, un souci extrême de la précision, de la clarté, de la méthode scolastique. L'aspect seul des pages en prévient dès le premier coup d'œil, et la lecture le montre partout : l'auteur définit et divise avec une extrême rigueur logique ; il construit ses traités avec la plus sûre prévoyance ; il établit des thèses relativement peu nombreuses, et dont l'énoncé est parfois assez complexe ; mais il les démontre partie par partie, et toujours en forme ; les objections et

les réponses affectent le même mode de rédaction. Rien de plus scolastique, c'est-à-dire rien de plus net et de plus loyal. Si ce genre agrée moins à certains lecteurs, il ira d'autant mieux à d'autres ; il recommande tout particulièrement ce livre aux écoles qui ont gardé et qui pratiquent l'habitude si avantageuse des argumentations. — Quant au fond, le P. Lahousse unit une véritable originalité, une sage indépendance à son orthodoxie scolastique, qui semble, d'ailleurs, inattaquable. Sa façon d'expliquer la distinction de la matière et de la forme dans les corps a étonné, dès son premier volume. L'auteur la défend habilement en tête du second, tout en avouant qu'elle s'éloigne de l'ancienne scolastique. Il n'est pas sûr qu'il gagne sa cause, mais il instruira ceux mêmes qu'il ne convaincra pas. Dans les questions librement discutées de la philosophie traditionnelle, il suit d'habitude les préférences de sa Compagnie ; mais il réfute au besoin telle ou telle opinion, telle ou telle preuve de ses maîtres les plus estimables. On en trouvera des exemples un peu partout, mais spécialement dans les longues pages du troisième volume, consacrées, soit à la science moyenne, soit au concours divin. — Un dernier caractère que je tiens à signaler dans ce grand ouvrage, c'est le soin de ramener à des termes aussi précis et aussi clairs que possible les erreurs et les doctrines diverses, et particulièrement celles qui préoccupent le plus la pensée contemporaine. L'exactitude historique y gagne, et du même coup la réfutation devient plus nette et plus décisive que dans beaucoup de livres du même ordre moins attentifs sur ce point, et par là moins appropriés aux besoins actuels.

Les beaux et doctes volumes du P. Lahousse mériteraient certes de nous arrêter davantage ; mais il me semble que ces notes rapides, arrêtées en toute conscience, suffisent pour édifier le public spécial auquel ils s'adressent et qui leur doit vraiment un accueil distingué.

2. — Le *Cours français de philosophie* du P. Castelein est conçu dans le même esprit, mais il vise un autre public que le cours latin de son confrère de Louvain. Quelques mots de l'Avant-propos marquent bien le but spécial du professeur de Namur. « En faisant ce cours pour mes élèves, dit-il, j'ai voulu former en eux l'esprit philosophique, esprit qui, dans les études de droit, est le principe et la mesure de l'esprit juridique. — L'esprit philosophique est l'habitude d'observer, d'analyser et de raisonner en s'attachant toujours aux faits précis, aux idées claires, aux preuves concluantes... » C'est bien l'effet que doit produire, en particulier, l'étude de ce premier volume, seul paru jusqu'à ce jour, et qui ne renferme que la *Logique*. Il est long, si on le compare à la plupart des manuels classiques ; et cependant la place y est très sévèrement mesurée à l'érudition et aux recherches curieuses. Mais les questions qui constituent le fond solide, le fond éternel de la

logique, y sont exposées avec une méthode parfaite. La forme, également éloignée de la recherche littéraire et de la rudesse technique, y est partout claire et limpide, non sans une certaine élégance. Quant à la doctrine, elle est vraiment scolastique, et elle le sera dans toute la suite de ce cours, parce que les convictions de l'auteur, même avant les conseils adressés aux maîtres catholiques par le pape Léon XIII, étaient acquises à la cause de la philosophie de saint Thomas.

Ce qui distingue jusqu'ici le cours du P. Castelein des livres analogues, c'est surtout le souci d'éclaircir les théories par des exemples de tout ordre et de préparer à toutes sortes d'applications les jeunes étudiants de logique. Ainsi les sciences physiques interviennent fréquemment pour donner à la fois vie, lumière et crédit aux règles abstraites de l'induction. De vrais exercices de réfutation, à l'encontre d'erreurs et de préjugés religieux et politiques, éclairent les lois du raisonnement et les détours de la sophistique. Il faut avouer que le nombre et l'étendue de ces développements, d'ailleurs si intéressants et si utiles, ont grossi le volume au point de le rendre difficilement acceptable comme texte classique dans la plupart des établissements. Mais il ne rendra pas de moindres services comme livre de lecture pour les élèves ou comme texte à consulter pour les jeunes professeurs, et il est parfaitement approprié à ce double emploi. Puisse-t-il se compléter bientôt par l'apparition des volumes qui doivent le suivre et que nous attendons depuis plus d'un an !

3. — A l'heure même où je formais ce vœu, m'arrivait le volume qui couronne un autre cours de philosophie, publié aussi par un jésuite. C'est le traité de *Morale et Droit naturel,* terminant la philosophie latine du R. P. Mendive, professeur à Uklès. Les lecteurs du *Polybiblion* savent déjà que le savant auteur n'a fait que remanier en langue latine, pour l'enseignement des écoles ecclésiastiques, le cours qu'il avait d'abord publié en espagnol, avec un succès très marqué. Le mérite de l'œuvre explique ce favorable accueil du public sérieux de la Péninsule ; j'ai tâché de le montrer à l'occasion, et je crois même avoir insisté particulièrement sur les doctrines et les réfutations de ce dernier traité. Retouché, amélioré sous forme latine, il assurera et agrandira l'influence, déjà notable, de ce cours dans l'enseignement ecclésiastique de l'Espagne surtout. Sans doute la scolastique assez indépendante du P. Mendive ne convient pas aux thomistes rigides qui lui reprochent, comme l'a fait en particulier mon savant collègue le R. P. Coconnier, d'avoir abandonné sur quatre ou cinq points notables les solutions de l'école de saint Thomas. Mais, malgré l'importance des questions, il ne s'agit là que d'opinions libres, et le P. Mendive n'en reste pas moins, aux yeux de tous, un des meilleurs représentants de la philosophie chrétienne et traditionnelle chez nos voisins du Midi. Je ne sache pas que

l'Espagne possède un cours de philosophie dans cet esprit comparable au sien par la science et par l'étendue, et je n'ai pas été surpris d'apprendre que plusieurs grands séminaires espagnols n'attendaient que la publication de ce dernier volume pour adopter le cours entier comme texte officiel d'enseignement; il l'était déjà dans ceux de Salamanque, de Burgos et d'Avila.

4. — M. Émile Ferrière est connu des lecteurs du *Polybiblion;* la philosophie qu'il professe est déjà jugée et, d'ailleurs, son livre sur *la Vie et l'Ame* n'est guère que le résumé d'un ouvrage plus étendu (*L'Ame est la fonction du cerveau*), qui a été analysé ici et dont le titre était par lui-même assez significatif. Dans cette sorte de *rifacimento,* ni la doctrine, ni l'argumentation n'ont subi aucun changement substantiel; mais l'œuvre a été mise en proportion avec un plan complexe, qui embrassera l'ensemble de la philosophie scientifique dans une trilogie, dont le premier volume a déjà paru l'année dernière, sous ce titre : *La Matière et l'Énergie.* C'est une prétendue démonstration de l'identité de la matière et de l'énergie, de leur éternité et de l'unité de leurs lois dans tout l'univers.

Le livre actuel est le second terme de la trilogie. Il se divise lui-même en trois parties : 1° *la Vie,* ses caractères généraux, ses conditions, ses fonctions et son développement entier à partir du protoplasma; 2° *l'Ame,* au sens de l'auteur, c'est-à-dire (après une étude de l'anatomie, de la physiologie, du fonctionnement et de la pathologie du cerveau), théorie de la mémoire comme fonction cérébrale, et démonstration de ces théorèmes : l'unité du moi est une résultante; l'âme de l'homme est de la même nature que celle des bêtes, etc.; 3° rapports de la vie et de l'âme avec la matière et l'énergie, ce qui rattache ce livre au premier de la trilogie. Dans son chapitre final, l'auteur, en établissant à sa manière les conditions du problème métaphysique, prépare le terrain pour un troisième et dernier ouvrage, qui aura ce titre : *La Cause première et la Connaissance humaine.*

En repoussant la psychologie et la métaphysique de M. Émile Ferrière, il faut lui reconnaître une vraie compétence et un remarquable talent d'exposition dans les matières purement scientifiques. Bien des pages de ce livre pourraient être, de ce chef, consultées utilement. Cette possession de la vérité expérimentale a, du reste, préservé l'auteur de l'erreur totale en métaphysique. Il enseigne, il démontre, contre les purs matérialistes, que la vie est un principe, quant à son origine; qu'elle ne peut émerger d'un état inorganique de la matière; qu'elle exige une cause première. S'ensuit-il qu'on le calomnie en le traitant lui-même de matérialiste? Non, assurément, vu la psychologie résumée plus haut. Mais, si l'on veut fixer et dénommer bien exactement le groupe des monistes contemporains auquel il entend se rattacher, il

faut le distinguer des stricts *matérialistes,* qui regardent la force comme une dépendance de la matière, et des *dynamistes*, pour qui la matière est, au contraire, un état déformé de la force. Pour lui, force et matière sont les deux aspects expérimentaux d'une chose unique, que l'esprit seul atteint, et que la philosophie appelle substance. C'est, au fond, de l'aveu de l'auteur, une réédition du spinozisme.

5. — M. B. Pérez vient de terminer sa *Psychologie de l'enfant.* Ce travail considérable comprend deux ouvrages de pure observation : *Les Trois premières Années de l'enfant* et *l'Enfant de trois à sept ans;* et deux autres où la pratique se mêle à la théorie : *L'Éducation morale dès le berceau* et *l'Art et la Poésie chez l'enfant.* C'est de ces derniers qu'il s'agit aujourd'hui.

Les lecteurs qui auront gardé quelque souvenir de l'analyse donnée ici même de *l'Enfant de trois à sept ans* comprendront d'avance le bien qu'on peut dire de la pédagogie morale de M. B. Pérez et les graves réserves qu'il faut y joindre. Son point de départ est dans la définition de l'éducation donnée par M. Ribot : « l'éducation est une somme d'habitudes. » Il faudrait dire : « de principes et d'habitudes. » Ou, si l'on ne veut rien ajouter à la formule, qu'il soit bien entendu que les habitudes qui priment toutes les autres sont celles de l'intelligence et de la volonté, et que les premières sont nulles ou funestes sans la ferme possession des principes, comme les secondes sans la foi absolue à la liberté et au devoir. M. Pérez semble appartenir à l'école qui fait abstraction de ces éléments d'éducation morale. Il se flatte même, en se plaçant sur un terrain neutre, de faire besogne utile à tous, parce qu'il faut former aux mêmes habitudes et par les mêmes procédés « les fils des idéalistes et les fils des empiriques, les fils des croyants et ceux des sceptiques de tout nom et de toute nuance (p. XXII). » Je voudrais bien savoir comment on inspirera le respect du devoir à l'enfant élevé, par exemple, dans l'idée qu'il n'y a pas de devoir. Sans doute il peut exister, il existe de fait des habitudes acquises qui parfois maintiennent dans la règle même celui qui n'y croit plus. Mais c'est là ce qu'on appelle une heureuse contradiction; et une contradiction, heureuse ou non, est un vice absolument rédhibitoire dans une théorie quelconque, y compris une théorie d'éducation. Quand on n'a d'autre appui que la doctrine de l'évolutionnisme absolu, on a beau protester avec M. Espinas d'un constant souci « de la noblesse et des destinées de notre race, » on a supprimé scientifiquement les idées mêmes de noblesse, de dignité, de moralité, qui sont absolument en dehors des éléments matériels et biologiques de l'évolution animale.

Sans doute l'éducation morale commençant dès le berceau, comme M. Pérez le montre très bien, est, à ses débuts, affaire d'action sensible et pour ainsi dire mécanique; et ce rôle de prévoyance et d'assistance

continuelle reste assez longtemps le rôle principal de l'éducateur. L'auteur de la *Psychologie de l'enfant* ayant porté sur cette matière un esprit vraiment observateur et un grand sens pratique, le grave défaut de sa pédagogie ne va pas beaucoup au delà de son introduction (qui en est tout imprégnée) et de sa première partie : « Premiers développements et formation morale de la volonté. » Encore la plupart des chapitres de cette première partie sont-ils presque irréprochables de fond comme de forme : par exemple, celui qui concerne l'obéissance et que l'auteur résume lui-même en ces termes : « Dans nos rapports avec l'enfant..., soyons constants pour contrebalancer l'impulsivité de son caractère, qui le porte à changer d'habitudes en changeant de milieu; soyons fermes pour le tenir dans cette dépendance salutaire, condition de tout progrès et de tout bonheur; soyons patients parce qu'il n'a pas conscience du bien et du mal qu'il fait...; formons peu à peu ses habitudes machinales et sa volonté inconsciente par notre douce persistance à vouloir ce que nous avons voulu, et à faire accorder avec nos prescriptions la conduite et les ordres des personnes que nous admettons auprès de lui; raisonnons rarement avant l'acte; mais, l'acte fait, rappelons-en quelquefois les conséquences, pour les associer dans l'esprit de l'enfant à l'idée de l'acte, et préparer ainsi des motifs propres à le diriger sans notre intervention (p. 46-47). » A merveille, sauf cette énorme lacune du vrai motif moral, sans lequel il peut y avoir des habitudes pratiques plus ou moins persistantes, mais pas de moralité.

La deuxième partie, *Éducation affective et morale des sens* offre de bonnes observations sur les faits relatifs au goût, à l'odorat, à la vue, à l'ouïe, au tact, au sens musculaire, au sens de la température, chez les enfants ; et en même temps d'utiles conseils pratiques sur chacun de ces points, à l'usage des parents et des maîtres. L'hygiène domine ici, mais avec une préoccupation éclairée des tendances affectives et morales qui se coordonnent avec les habitudes physiques. — Mêmes mérites, sauf l'absence irrémédiable des motifs supérieurs, dans les trois dernières parties du livre : *Culture des tendances émotionnelles ou affectives,* la colère, la peur, le sentiment de la propriété, la jalousie, la curiosité ; — *La Sympathie humaine,* affection pour ses semblables, sympathie pour les animaux, bienfaisance, politesse, imitation ; — *Culture des sentiments complexes ou dérivés,* timidité, honte et pudeur, crédulité, véracité et mensonge, amour-propre dans ses diverses manifestations. Il n'est que juste de reconnaître, dans ces longues et méritoires recherches, un esprit de modération et d'honnêteté, une finesse d'aperçus, un amour de l'enfance, un charme d'exposition, qui en feraient un manuel irréprochable sans le défaut que l'on sait. En citant quelque part Fénelon,

l'auteur trouve ses conseils excellents, quoique un peu généraux. Les siens ont surtout le mérite d'être particuliers, presque minutieux, toujours précieux pourtant, car rien n'est à dédaigner dans l'éducation de l'homme. — Il a fait un tableau séduisant, quoique incomplet, de l'enfance bien gouvernée ; ce serait une œuvre parfaite, s'il n'y manquait pas les deux plus belles, les deux plus nécessaires parties de l'éducation : la conscience morale, dans le sujet, et au-dessus, Dieu et la sanction éternelle.

6. — Le volume intitulé : *L'Art et la Poésie dans l'enfant* n'a pas été inspiré par une autre philosophie, et néanmoins on peut le recommander sans réserve sérieuse comme un livre très agréable, d'abord, mais aussi comme un livre instructif et utile. M. Pérez se bornant, cette fois, à un groupe de faits, essaie d'étudier les phénomènes esthétiques de l'âme enfantine depuis le berceau jusqu'à l'âge de douze ans. Il parcourt successivement, chez les petits garçons comme chez les petites filles, l'instinct de la parure, le sentiment de la nature, l'envie de plaire (politesse, babil, coquetterie), le goût de la musique et du dessin, la tendance dramatique, l'amour de la lecture, enfin les caractères particuliers de leurs compositions littéraires. Dans chacun de ces chapitres, les observations psychologiques amènent des conseils d'éducation, et même, dans les dernières pages surtout, de bonnes indications d'enseignement proprement dit.

L'agrément est le caractère le plus saillant de ce livre : l'auteur aime son sujet, il le traite avec une évidente complaisance, qui se communique au lecteur. Il emprunte des faits et des citations un peu partout, et particulièrement aux confidences des auteurs de mémoires sur leur vie d'enfance ; mais il se cite aussi lui-même, et produit, par surcroît, des témoins enfantins dont j'avoue que le babil m'a paru, ou peu s'en faut, supérieur à tout le reste. Les souvenirs d'Hélène (p. 47-58) sont déjà d'un écrivain exercé ; mais les lettres de trois petits Parisiens (p. 105-113) sont des documents très purs de littérature enfantine. Au reste, chacun des chapitres abonde en anecdotes, fragments et propos caractéristiques, qui charmeront les amis de l'enfance, et donneront à penser aux psychologues et aux éducateurs. Il ne résulte peut-être pas de cet ensemble séduisant de grands théorèmes scientifiques ; mais, grâce au bon sens pratique de l'écrivain, les conseils utiles n'y manquent pas. Par exemple, ce qu'il admet en fait de représentations dramatiques scolaires, quoiqu'il fasse peut-être la mesure un peu étroite, est fondé à la fois sur les instincts les plus vifs du jeune âge et sur l'observation exacte des avantages et des dangers de l'imitation théâtrale dans l'enfant. Il faut louer encore davantage les avis relatifs à la lecture. « Heureux les enfants dont les lectures sont surveillées, partagées, contrôlées !... Les bons livres, interprétés et expliqués dans

le premier milieu social de l'enfant, dans la famille, pourront quelquefois arriver à produire autant de bien que les livres mauvais font de mal. » Je tiens surtout à recommander aux professeurs élémentaires, et encore plus aux parents, les excellents modèles d'exercices vraiment appropriés à l'enfance, vraiment propres à développer naturellement ses facultés intellectuelles, qui remplissent le dernier chapitre, intitulé *la Composition littéraire.*

7. — *Le Livre de la vieillesse,* de M. Antonin Rondelet, appartient-il à la psychologie ou à la morale ? A l'une et à l'autre, ce me semble : l'observation psychologique y marche la première et presque partout occupe le premier plan ; mais elle tourne sans cesse et très ouvertement au profit d'une morale à la fois très sublime et très pratique. L'esprit du livre est celui du spiritualisme chrétien ; sauf les toutes dernières pages, où la part est faite au dogme révélé, la doctrine est purement philosophique, et peut être acceptée par toute raison droite; mais ni la hauteur sereine de la pensée, ni la chaleur continue du sentiment qui anime ces pages ne sauraient s'expliquer autrement que par la foi la plus ferme et la plus vivante. Un philosophe profane, un moraliste honnête, comme Cicéron ou Franklin, peuvent écrire des pages qui donnent, pendant qu'on les lit, appétit de vieillir. Mais leur enseignement n'arrive pas à repousser les grosses objections que la réalité fournit à qui ne regarde pas plus haut que l'expérience ou même que les obscurs horizons de la pauvre raison humaine. M. Rondelet, lui, va tout de suite au cœur de la question, et se charge de couper court aux tristesses et au découragement des dernières années. Fondé sur une foi absolue et absolument certaine aux lois de la vie morale, il entend démontrer (je cite ses propres termes) : « que la vieillesse est le plus beau temps de la vie ; — que sa prétendue impuissance n'est, en dernière analyse, que la délivrance et l'exaltation de notre vraie activité ; — que l'âme, rendue par ce loisir des sens et cette élimination de la force à la possession d'elle-même, à la réflexion, à la méditation, à l'amour, atteint ainsi son véritable but, et répond à sa véritable raison d'être, tout le reste de notre vie n'étant, jusqu'à ce moment-là, que la préparation et la préface de cet état supérieur (p. IV, V). »

Voilà bien toute la doctrine du livre et, peu s'en faut, son plan complet. Trois parties : la première démontrant les infériorités de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge viril et de la maturité, par ces qualités mêmes qui paraissent des avantages à l'observateur superficiel et qui sont des obstacles à la plus noble activité de l'âme humaine ; — la deuxième, établissant que le vieillard acquiert, par l'affaiblissement des sens, des passions et de l'activité extérieure, la pleine possession de lui-même, et réglant la vraie organisation de la vie orientée, comme elle doit

l'être, vers la mort ; — la troisième développant le magnifique tableau de la vie morale et religieuse du vieillard digne de ce nom.

La première partie a été lue dans les séances particulières de l'Académie des sciences morales et politiques ; l'ensemble a été professé, je crois, dans un cours de l'Institut catholique de Paris. Mais le livre portera plus loin ces excellentes leçons. Il mérite, il obtiendra sans doute, le plus beau succès. Je ne crois pas que M. Rondelet, malgré le haut mérite de ses nombreux ouvrages de philosophie et de morale, ait rien produit de si attachant et de si exquis. Jamais surtout il n'avait su condenser en des pages aussi brèves et aussi vivantes à la fois tant de solidité et tant d'agrément.

8. — *La Conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire,* c'est un titre un peu compliqué qui annonce une œuvre dont l'unité n'est pas le caractère le plus frappant. En effet, M. Lud. Carrau a réuni sous cette étiquette laborieuse plusieurs études différentes, mais qui pourtant ont entre elles des rapports assez sensibles et qui poursuivent le même but, la réfutation de la psychologie purement évolutionniste, représentée en Angleterre par Lewes et Herbert Spencer ; en France, par M. Th. Ribot, pour ne citer que des noms bien en vue.

Voici comment l'auteur lui-même indique l'objet des six essais qui composent ce volume. « Nous avons essayé de montrer dans le premier que la conscience qu'a le *moi* de lui-même n'est pas un agrégat d'éléments psychiques, la résultante infiniment complexe des activités cellulaires qui forment l'ensemble de la vie organique. Dans le second, nous avons tenté de retrouver cette même conscience, d'en démêler le jeu et les fonctions sous cette grave perturbation mentale qu'on appelle la folie. Dans le troisième, on maintient l'existence de la responsabilité, plus ou moins affaiblie sans doute, jusque chez ceux qu'une analogie trompeuse avec l'aliéné semble retrancher du nombre des personnes libres. Voilà pour la conscience psychologique et morale dans l'individu. Le quatrième chapitre discute l'hypothèse évolutionniste sur l'état intellectuel et moral de l'homme primitif. Le cinquième établit, ou s'efforce d'établir que le progrès humain ne saurait s'expliquer que par des causes ou des lois nécessaires, qu'il y faut l'idée, l'instinct, si l'on veut, de la perfection guidant sans la contraindre une activité maîtresse de soi. Le sixième enfin fait voir au sein des sociétés sauvages tout épanouies déjà, et comme une caractéristique primordiale de la nature humaine, les sentiments, les vertus, les principes mêmes qui constituent essentiellement la moralité. — Voilà pour la conscience psychologique et morale dans l'histoire. »

Cet exposé montre assez l'intérêt profond et actuel de ces études. Au moment où l'empirisme prétendu scientifique réduit la moralité, la re-

ligion, la civilisation tout entière à l'évolution de la vie animale, il est bon de voir les défenseurs du spiritualisme défendre toutes ces positions jadis réputées imprenables, aujourd'hui livrées pour ainsi dire officiellement à l'ennemi. M. Carrau n'apporte pas dans cette lutte toute la décision qu'on pourrait désirer; il semble demander modestement au parti qui se croit vainqueur la permission de ne pas se rendre sans s'expliquer. Mais enfin, il oppose à ses adversaires d'assez bons arguments pour déconcerter leur dogmatisme et réduire à néant leurs fausses démonstrations. Aussi faut-il signaler aux travailleurs préoccupés des audaces et des succès alarmants de la psychologie physiologique, la première étude, dirigée contre M. Lewes, sur les origines de la conscience, de la pensée et de la volonté. On veut nous prendre notre moi ; M. Carrau est de ceux qui le défendent de manière à nous rassurer. D'autre part, l'étude dirigée contre Herbert Spencer, sur l'humanité primitive et l'évolution, fera voir que le savant anglais n'a pas atteint du tout les racines de l'homme moral dans le chaos de l'animalité originelle. Les nouveaux criminalistes, émules ou disciples de M. Lombroso, reçoivent des leçons de prudence non moins décisives dans les chapitres sur le crime et la folie. Ce sont les erreurs les plus envahissantes de ce temps, on le voit, que M. Lud. Carrau s'attache à combattre. Je suis d'autant plus empressé de recommander l'auteur et ses études qu'une « Revue littéraire » catholique, ordinairement mieux inspirée, a cru devoir traiter l'un de « jobard » et les autres de « cuistreries douloureuses. »

9. — M. O.-K. Notovitch s'était fait connaître naguère par un opuscule intitulé : *Un peu de philosophie* (Ghio, 1886), où je n'ai su voir (et je l'ai dit ici même) qu'une vive hostilité contre le mysticisme de Tolstoï et une sorte de positivisme aussi indécis que peu consolant. Le livre que le même auteur vient de publier sous ce titre : *La Liberté de la volonté,* révèle pourtant un esprit alerte, fort attentif au mouvement des idées philosophiques en Russie. Il lui paraît que la civilisation russe, initiée depuis un demi-siècle à tous les progrès européens, manque, jusqu'à ce jour, d'une philosophie réelle, positive, pratique, et que cette philosophie est son grand besoin du moment. Malheureusement, les doctrines qu'il inculque à ses compatriotes n'ont pas du tout le caractère qu'il leur attribue. Elles se rapprochent de celles de Schopenhauer, que M. Notovitch expose laborieusement; elles s'en distinguent aussi par quelques points. Qu'importe, puisque sur le point le plus essentiel de toute philosophie pratique, sur la question de la liberté, le réformateur est absolument négatif, pur déterministe? Toute sa préoccupation est de trouver les moyens que la législation doit prendre pour s'adapter à la loi universelle de nécessité. Comme si dans l'universelle nécessité n'était pas comprise la législation elle-

même, avec tous ses changements successifs! Comme si tout ce qu'on appelle responsabilité, réglementation scientifique, délits résultant des règles sociales en opposition avec les lois normales de la vie, — autant de chapitres du livre de M. Notovitch, — comme si tout cela pouvait avoir une portée et un sens sérieux avec la négation absolue de toute liberté!

10. — La thèse de M. Liard : *Des Définitions géométriques et des Définitions empiriques,* remonte à quinze années. Elle fut appréciée comme un travail très solide et très correct, et il n'est pas étonnant qu'il ait fallu la réimprimer tout dernièrement, et que l'auteur n'ait eu aucun changement à y faire; c'est au moins ce qui me paraît résulter de l'examen comparé que je viens de faire entre l'in-8 de 1873 et l'in-12 de cette année. L'idée mère de ce petit traité n'est pas neuve : elle est déjà dans un opuscule célèbre de Pascal, mais elle demandait à être serrée de plus près et mise en un plus grand jour. M. Liard n'a pas laissé beaucoup à faire après lui sur ce chapitre important de logique. Les différences profondes qu'il a marquées, mieux que personne, entre les définitions géométriques (les définitions *de nom* de Pascal), et les définitions empiriques (celles que Pascal appelait définitions *de choses*), sont aujourd'hui à peu près passées dans l'enseignement ordinaire. Les premières sont *formelles,* les secondes *matérielles;* celles-là *a priori,* celles-ci *a posteriori;* les unes *synthéthiques,* les autres *analytiques;* les unes fixes et immuables, les autres progressives et changeantes. Surtout les définitions géométriques sont des principes de connaissance, tandis que les définitions empiriques sont des résumés; de sorte que ces dernières résultent du développement de la science, tandis que les autres le précèdent et le produisent. Tout cela, je le répète, sans être neuf, a été déduit avec une méthode et une rigueur nouvelles par M. Liard, et a pris place dans l'enseignement classique. On peut voir en particulier, dans la logique de M. Rabier, les emprunts essentiels faits à M. Liard, en ce qui concerne les définitions géométriques (ou plutôt mathématiques). La théorie de ces deux sortes de définitions offre, du reste, dans M. Rabier, des détails nouveaux et un degré encore supérieur d'analyse et de vigueur scientifiques. Il y aurait, je crois, des critiques à opposer à quelques assertions de M. Liard, surtout dans ses deux chapitres très importants, et métaphysiques encore plus que logiques, sur l'*Origine des notions géométriques;* mais ce sont là des points délicats toujours controversés, et qui n'empêcheront pas ce petit livre de garder son rang parmi les travaux de notre temps qui ont réellement perfectionné l'étude de la logique.

11. — Comme je n'aurai que des éloges pour le récent petit livre de M. Ch. Charaux, sur *l'Esprit philosophique et la Liberté d'esprit,* je serais tenté de lui adresser un reproche préliminaire au nom de la biblio-

graphie, toujours chère au *Polybiblion*. Dès mon premier coup d'œil sur ce livre, je me suis souvenu, avec une certitude parfaite, d'en avoir déjà même lu et présenté au public la partie principale. Et pourtant rien n'avertit l'acquéreur de ce gracieux volume qu'il a affaire à une nouvelle édition. Il y a plus : la préface, datée de Grenoble, le 6 juin 1888, plaide spirituellement pour l'opportunité actuelle de l'ouvrage tout entier. Le plaidoyer a raison ; mais pourquoi refuser à la curiosité, philosophique ou non, de beaucoup de lecteurs, des renseignements précis sur l'âge du livre, ou, au besoin, de chacune des parties du livre?

Quelle que soit leur date d'origine, toutes ces parties ont pour elles l'intérêt du moment, parce qu'elles ont l'utilité permanente des belles leçons qu'elles fournissent. On parle couramment de l'esprit philosophique sans le définir, voire en y attachant des idées fausses ou suspectes. On ne parle pas moins, ni avec moins d'étourderie, de la culture de l'esprit, de la liberté d'esprit, du règne de l'esprit. Ces trois sujets sont traités avec autant de sens que d'agrément dans trois discours, qui forment la seconde partie du volume. Je signale surtout le second, où figurent comme ennemis de la liberté d'esprit, non l'Église ou le cléricalisme, mais l'admiration insensée de telle ou telle école, de tel ou tel nom, surtout étranger, le culte de la science (un fantôme), l'idolâtrie des mots. — Quant à la première partie, je rappellerai pour ceux qui l'auraient oublié, que l'esprit philosophique a pour éléments : « la recherche curieuse de la vérité, la liberté, la mesure, l'amour de l'ordre et de son principe ; » que ces éléments sont dégagés dans le premier livre, et que le deuxième livre rapproche successivement l'esprit philosophique de la raison, du bon sens, de l'esprit proprement dit, de l'esprit religieux, etc. — La troisième partie renferme, outre un charmant discours sur l'esprit socratique, des « pensées sur l'esprit, » toujours justes, saines, aimables, souvent piquantes, parfois profondes. Elles se recommandent d'elles-mêmes aux philosophes chrétiens. Pourquoi ne peuvent-elles atteindre aussi les autres, et surtout ces esprits forts, que M. Charaux connaît et juge aussi bien que La Bruyère, « beaux esprits forts qui n'ont pas su résister à un mensonge, à un sophisme, à une plaisanterie, et qui s'en iront, à leur tour, semer à travers le monde le mensonge, le sophisme et la plaisanterie, pour grossir de tous les faibles et de tous les ignorants qui s'y trouvent le nombre des esprits forts ? »

Léonce Couture.

(*A suivre*).

THÉOLOGIE

Le Pape et l'Église, par le R. P. MARIN DE BOYLESVE, S. J. Paris, Haton, 1888, in-8 de 724 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le vénérable auteur de ce livre s'est proposé un triple objet : résumer et mettre à la portée du commun des lecteurs la doctrine catholique sur le Pape et sur l'Église, éclairer et confirmer cette doctrine par un abrégé rapide de l'histoire des souverains pontifes ; enfin donner un épilogue et une conclusion générale au présent ouvrage et à deux autres qui l'ont précédé et qu'il complète : *Dieu et ses Œuvres; Jésus-Christ et son Règne.*

La partie dogmatique du volume me paraît vraiment remarquable. Je n'ai pas besoin de dire que la doctrine du R. P. Marin de Boylesve est très sûre ; son nom est une garantie suffisante de science et d'orthodoxie. Mais il convient d'insister sur les rares qualités d'exposition et de style qui rendent ces pages fort attrayantes et éminemment utiles. La disposition des matières est très bien entendue, la discussion parfaitement conduite, les arguments sont présentés fort clairement et déduits avec une vigueur capable de faire impression sur toute âme de bonne foi. Les laïques y apprendront beaucoup ; les catéchistes et les prédicateurs y trouveront des éléments d'enseignement immédiat, aisément assimilables ; avec un résumé très suffisant des hérésies qui, pendant dix-huit siècles, ont tenté de se substituer à la vérité intégrale confiée aux successeurs de saint Pierre et de la doctrine des Pères et des Docteurs de l'Église, que Dieu a constamment suscités pour combattre l'erreur.

La partie proprement historique est définie par l'auteur « l'Histoire de l'Église par les Papes. » Cette histoire est naturellement assez sommaire, sans pourtant qu'on y puisse relever d'omissions essentielles. Le récit est vivement mené, avec cette verve qui est une des qualités distinctives du R. P. de Boylesve. Il m'a paru dicté, un peu trop exclusivement, par une préoccupation apologétique. A mon avis, un peu plus de sévérité n'aurait pas nui quelquefois. Les erreurs d'appréciation et de conduite de quelques papes ne peuvent guère se justifier, et loin d'être obligé de les dissimuler entièrement, l'historien catholique en peut tirer un très solide argument de la divinité de l'Église et du Pontificat romain.

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. Telle est l'épigraphe adoptée par l'auteur pour la conclusion générale, qui n'est pas autre chose qu'une course rapide à travers l'histoire universelle tout entière ramenée à Celui qui en est le centre. Le R. P. de Boylesve a repris, non sans succès, l'idée de saint Paul et le procédé de Bossuet.

E. A.

HISTOIRE

Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge, par le Dr Louis Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück. Traduit de l'allemand par Furcy Raynaud. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8 de xliii-376 et 476 p. — Prix : 15 fr.

L'*Histoire des Papes,* par M. le docteur Louis Pastor, a été accueillie dans le monde savant avec la plus grande faveur. Les immenses recherches auxquelles l'auteur s'est livré dans les archives d'Europe, principalement dans celles encore peu explorées du Vatican, promettaient une ample moisson de documents inédits qui pouvaient mettre en lumière plus d'un fait intéressant. L'attente n'a pas été trompée; mais la richesse même de l'auteur a nui un peu à l'ordonnance du plan. La proportion dans le récit n'est pas toujours gardée, car si les documents lui fournissent des détails, l'auteur les met tout au long, consacrant ainsi vingt pages par exemple au voyage de l'empereur Frédéric III à Rome en 1451, tandis que sur un fait d'égale importance, peut-être plus important, il a seulement quelques lignes, parce qu'il n'a rien de nouveau à dire. Ce sont donc souvent des digressions qui coupent le récit, ce sont des mémoires sur l'histoire des Papes plus qu'une histoire avec son ordonnance sévère et ses proportions artistiques. J'ai parlé de digressions; oui, il y en a, et beaucoup, mais lorsqu'on les lit, on ne s'en plaint pas, tant les détails donnés ont de l'intérêt. Dans une longue introduction, M. le docteur Pastor marque fortement l'opposition entre la vraie Renaissance, la Renaissance chrétienne et la fausse Renaissance, la Renaissance païenne. La vraie Renaissance, c'est-à-dire l'étude des anciens faite dans un esprit chrétien, était, dit-il, un mouvement intellectuel, justifié en soi et fécond en résultats pour la science profane autant que pour la science religieuse. L'auteur examine comment cette réaction en faveur de l'antiquité classique que l'on nomme la Renaissance prit un caractère particulier par le fait des circonstances où elle se produisit, dans une époque de relâchement, d'affaissement à peu près général de la vie religieuse, période lamentable, dit-il, dont à partir du commencement du quatorzième siècle les caractères sont l'affaiblissement de l'autorité des Papes, l'invasion de l'esprit mondain dans le clergé, la décadence de la philosophie et de la théologie scolastique, un effroyable désordre dans la vie politique et civile, toutes choses sur lesquelles M. Pastor donne les détails les plus curieux, les plus saisissants.

Après l'introduction, l'auteur jette un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire des Papes depuis l'exil d'Avignon en 1305 jusqu'à la fin du grand schisme en 1418. Puis il consacre la fin de ce premier volume aux pontificats de Martin V et d'Eugène IV, caractérisés par la lutte

du Saint-Siège contre l'opposition des partisans des conciles. Dans le second volume, l'auteur écrit trois cents pages sur le pontificat de Nicolas V et cent pages sur celui de Callixte III. On voit ainsi avec quelle ampleur est traitée cette *Histoire des Papes*, vraiment nouvelle grâce à la richesse des informations. On doit souhaiter vivement sa continuation et féliciter le traducteur, M. Furcy Raynaud, de rendre ainsi aux lecteurs français le service de leur permettre de lire et d'étudier facilement l'œuvre du savant professeur autrichien.

H. DE L'É.

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville : *la Révolution, le Consulat, l'Empire.* Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de XII-538 p. — Prix : 8 fr.

La vie d'un royaliste pendant la Révolution et l'Empire, tel pourrait être le titre de ce volume. M. le baron Hyde de Neuville était bien jeune, au commencement de la Révolution française ; né en 1776, il n'avait que treize ans en 1789, dix-sept en 1793. Mais il avait l'âme ardente et le cœur chaud ; il était profondément dévoué aux Bourbons, et il était de ceux qui, quand leur fidélité est en jeu, ne calculent jamais. Pendant tout le procès de Louis XVI, il est à la Convention, perdu dans la foule qui se presse dans les tribunes, ne manquant pas une séance et fournissant des notes à Malesherbes, qui lui fit un jour l'honneur de s'appuyer sur son bras. Il est ensuite des audacieux qui veulent arracher le Roi à la guillotine pendant le trajet du Temple à la place de la Révolution, puis qui s'efforcent d'enlever la Reine du Temple ou de la Conciergerie ; il est là avec le baron de Batz, Cortey et Michonis. Plus tard, il fait partie, malgré sa jeunesse, du comité royaliste qui entretient des relations suivies avec les princes à Londres, et après thermidor, il demande énergiquement, mais malheureusement sans succès, d'abord qu'un prince français vienne se mettre à la tête de l'héroïque Vendée, ensuite qu'on cherche à profiter du mouvement de réaction conservateur-monarchique, qui se manifeste avec tant de vivacité dans les esprits sous le Directoire et qui s'accentue à chaque élection nouvelle. Si M. Hyde de Neuville eût été écouté, ni fructidor, ni brumaire n'auraient eu lieu. La réaction qui était dans tous les esprits eût passé dans le gouvernement, mais elle se fût faite au profit de la royauté. Qui peut calculer aujourd'hui les conséquences immenses d'une restauration bourbonnienne, sans retour des Jacobins et sans Empire ? Ce ne fut pas, hélas, le pays qui manqua à la royauté, ce furent les chefs qui lui manquèrent, et tous ces espoirs sombrèrent dans le 18 fructidor et le 18 brumaire. M. Hyde de Neuville eut un moment l'illusion de croire que Bonaparte pourrait être un Monk et le courage de le lui dire en face. Une heure d'entrevue avec le tout-puissant

consul suffit à le désabuser, et il reprit ses correspondances avec Londres et la famille royale. Bonaparte, qui avait su l'estimer à sa valeur dans la courte audience qu'il lui avait donnée, en conçut contre lui une irritation profonde. M. Hyde de Neuville fut impliqué dans des conspirations auxquelles il était absolument étranger, comme celle de Georges Cadoudal, condamné, traqué par la police ; sa famille poursuivie et incarcérée. Que ceux qui croient à la sécurité personnelle sous le premier Empire lisent ces chapitres des souvenirs de M. Hyde de Neuville ; ils verront quels étaient les procédés de la police et à quelles persécutions étaient en butte ceux qui avaient le malheur de déplaire au maître ; ils y verront aussi pour leur consolation, quels dévouements germent sur la terre de France à ces heures de crise. Enfin, après une courageuse démarche de l'admirable compagne de M. Hyde de Neuville, qui eut la vaillance d'aller jusqu'à Vienne, au milieu des hasards de la guerre, implorer la clémence de l'Empereur, le premier obtint la cessation des poursuites et la levée des séquestres mis sur ses biens, mais à la condition de s'exiler en Amérique. Il y resta jusqu'à la fin de l'Empire et il s'y lia avec le général Moreau sur lequel il donne d'intéressants et inédits détails.

Là s'arrêtent ces souvenirs singulièrement attachants et instructifs ; connus de quelques intimes, ils étaient vivement désirés, et nous nous associerons ici à tous les amis de la vérité historique pour remercier les nièces de M. Hyde de Neuville de les avoir livrés à la publicité : ils feront mieux apprécier et mieux aimer encore leur oncle, si dévoué, si sage et si modéré à la fois. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Général de la Motte-Rouge. *Souvenirs et Campagnes (1804-1885)*, Tome I. Nantes, E. Grimaud, 1888, in-8 de IV-620 p. et portrait.

Né le 3 février 1804, à Pléneuf, dans le département des Côtes-du-Nord, le général de division de la Motte-Rouge, dont la mâle figure est représentée en tête de ce volume par un portrait très ressemblant, occupa les postes militaires les plus élevés, et ne mourut qu'en 1883, à soixante-dix-neuf ans, ayant même pris part aux événements de la guerre de 1870. Ses souvenirs embrassent donc le siècle presque tout entier : et les impressions qu'il a recueillies dans le cours de sa longue carrière constituent, pour l'histoire militaire de notre temps, une source précieuse de documents sincères qui aidera singulièrement la tâche de ses futurs narrateurs. Nous devons donc vivement remercier sa veuve d'avoir résolu d'élever elle-même ce monument à la mémoire de son mari et à la gloire de l'armée française. Je dis monument, car l'ouvrage ne comprendra pas moins de trois importants volumes in-8, et sera nourri de faits et de récits d'un intérêt capital, si

nous en jugeons par ce premier volume dont la rédaction nous conduit depuis l'enfance du général jusqu'à la Révolution de 1848.

Un premier chapitre est consacré à la famille du futur héros de Malakoff, famille qui ne compte pas moins aujourd'hui de quinze représentants dans l'armée, dans la marine et dans l'administration. Les de la Motte de la Motte-Rouge remontent jusqu'à la maison de Dinan-Montafilant, l'une des plus illustres de Bretagne, dont ils sortent par juveignerie. Les seigneurs de Dinan-Montafilant étaient seigneurs supérieurs et fondateurs de l'église de Hénansal : leurs armes se trouvaient jadis dans le chanceau au haut de la grande maîtresse vitre de l'église, et celles des seigneurs de la Motte-Rouge, « de sable fretté d'or de six pièces, » dans la vitre située au-dessus de l'autel de Saint-André. La famille de la Motte-Rouge a toujours habité la terre de son nom et l'habite encore. Du côté de sa mère, Mlle Agathe de la Motte de la Guyomarais, le général appartenait à une famille non moins ancienne, ramage de la Motte de Broons, d'où sortait par sa mère le grand Bertrand du Guesclin. La devise de celui-ci : « Faire sans dire, » a souvent été appliquée au général.

Dès le début, le narrateur nous introduit en pleine période révolutionnaire, son père ayant émigré et échappé au désastre de Quiberon, et la famille de sa mère ayant pris part à la conspiration de la Rouërie, conspiration dont le détail est rapporté minutieusement à l'aide de traditions et de documents nouveaux et authentiques, qui enrichissent un important appendice. Puis nous assistons à de curieuses scènes d'intérieur, sous le premier Empire, après le retour de l'émigration : il y a là de petits tableaux pleins de relief et de vie. Sous la seconde Restauration, lors de la réorganisation de l'armée et des écoles, l'enfant est admis à Saint-Cyr, où il passe six ans sans vacances, achevant ses études classiques en même temps qu'il apprend le métier militaire : ce chapitre, fort original, pourrait prendre place dans une histoire de l'école de Saint-Cyr, tant il est riche en détails précis et en anecdotes typiques sur le règlement, sur les faits et sur les personnes. Le tatouage du bras de l'adjudant Favier-Rôti en forme un épisode tout à fait réjouissant ; et l'adjudant Gérard racontant la bataille de Waterloo, les élèves l'écoutant bouche béante, oreilles tendues, n'est pas moins à retenir... « Ces hommes, éprouvés par tant de rudes combats, étaient pour nous, dit le futur général, la tradition vivante des armées de la République, de l'Empire, je dirai même de l'ancienne Monarchie, et par les récits des grands faits auxquels ils avaient pris part, ils nous initiaient à mesure que nous avancions en âge, à l'histoire militaire de notre pays, et développaient en nous le désir de pouvoir les imiter un jour. » Ils furent imités. Mais je n'ai pas le loisir d'exposer ici par le menu tous les événements auxquels fut

mêlé le jeune sous-lieutenant au 22e de ligne qui partit presque aussi tôt sa promotion pour la guerre d'Espagne et nous fait assister aux sièges de Saint-Sébastien et de la Corogne, à la prise de Cadix, puis aux exercices du camp d'Helfaut. Lieutenant en 1830, il était en garnison à Lille lors de la Révolution de Juillet et décrit la désorganisation des régiments, la position difficile des officiers, le rétablissement de la discipline. Capitaine après le siège d'Anvers, chef de bataillon en 1842, lieutenant-colonel en 1846, il réside successivement à Courbevoie, à Béziers, à Metz, à Lyon, à Grenoble, à Marseille, à Toulouse, à Pau, et est nommé en 1849, commandant de l'école de tir de Saint-Omer.

Là s'arrête ce premier volume, dont toutes les lignes ont été dictées par un sentiment de vérité et de patriotisme sincère, sentiment qui fut la règle constante de la conduite et de la vie du général pendant sa longue carrière. L'émotion patriotique déborde à chaque page : le récit est vif ; les descriptions sont chaudes ; les anecdotes originales et bien choisies ; les appréciations sur les hommes, impartiales et justes. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'un livre qui a sa place marquée, non pas seulement dans toutes les bibliothèques de régiment, mais dans celle de tous ceux qui recherchent dans les récits historiques les qualités maîtresses du caractère breton, la franchise, l'humour et la générosité.

René Kerviler.

Monumenta Germaniæ Pædagogica. — Ratio studiorum et Institutiones scholasticæ Societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes collectæ, concinnatæ, dilucidatæ, a G.-M. Pachtler, S. J. T. II, *Ratio studiorum ann. 1586-1599-1832.* Berlin, A. Hofmann, 1887, gr. in-8 de vii-524 p.

L'Éducation carolingienne. Le Manuel de Dhuoda (843), publié par M. Bondurand, archiviste du Gard. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 271 p. — Prix : 5 fr.

Chronologie des docteurs en droit civil de l'Université d'Avignon (1303-1791), par Ernest de Teule. Paris, Émile Lechevalier, 1887, in-8 de iii-171 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'Instruction publique à Fleurance, par Parfouru, archiviste du Gers. (Extrait de l'*Annuaire du Gers, 1887.*) Auch, Cocharaux. in-8 de 16 p.

Notice sur le collège d'Agen. depuis sa fondation jusqu'à nos jours (1581-1888), par Ph. Lauzun. Agen, Michel et Médan, 1888, in-8 de ix-132 p.

Les Grandes Écoles et le Collège d'Abbeville (1384-1888), par Ernest Prarond. Paris, Alph. Picard, 1888, in-18 de xv-574 p. — Prix : 5 fr.

Histoire de l'abbaye et du collège de Juilly, depuis leurs origines jusqu'à nos jours (3e éd.), par Charles Hamel. Paris, Jules Gervais, 1888, in-8 de xxiii-677 p. — Prix : 7 fr.

Essai sur l'éducation dans l'ancien Oratoire de France, par le P. LALLEMAND. Paris, Thorin, 1887, gr. in-8 de XII-474 p. — Prix : 10 fr.

L'Enseignement secondaire à Troyes, du moyen âge à la Révolution, par GUSTAVE CARRÉ. Paris, Hachette, 1888, in-8 de IV-387 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume de la série des *Monumenta* consacrée à la pédagogie des Jésuites contient toute la partie règlementaire de cette pédagogie, le *Ratio* de 1586, le grand *Ratio* de 1599 qui régit, depuis trois siècles, les études de la Compagnie, et les modifications apportées, en 1832, à ce Règlement célèbre. Le savant éditeur, le P. Pachtler a fait précéder chacun des deux *Ratio* de tous les documents préparatoires, et réservé pour un prochain volume les documents analogues relatifs au travail de 1832. Nous pourrions, ce semble, arrêter là le compte rendu de ce deuxième volume, ayant déjà parlé ici-même du plan général de la publication, mais nous croyons devoir, vu l'importance et la nouveauté des conclusions prises par l'éditeur dans ses introductions et ses notes, ajouter quelques mots sur le *Ratio* de 1586 et sur la question de l'origine du système des classes. Le *Ratio* de 1586 était une rareté bibliographique de premier ordre. On en parlait toujours en termes mystérieux, et Debure (*Bibliographie instructive,* nº 1008) regardait comme unique l'exemplaire que possédaient les Dominicains. Cette rareté était d'autant plus regrettable que des polémiques graves avaient été dirigées, dès le principe, contre le chapitre *De Opinionum delectu,* de ce *Ratio ;* et que l'écho de ces polémiques revenait assez souvent. La publication du texte, les excellentes notes qui l'expliquent ont pour toujours éclairci le mystère. On verra que le P. Pachtler n'a pas eu grand'peine à innocenter pleinement la Compagnie à cet égard. Dans la question de l'origine du régime classique, ce n'est pas à ses propres confrères, mais à d'anciens adversaires de la Compagnie que le P. Pachtler rend service. Le mérite du système des classes graduées est attribué par les uns aux protestants, par les autres aux Hiéronymites, tandis que quelques-uns veulent le rapporter à l'Université de Louvain. Le P. Pachtler, et sa discussion à ce sujet nous semble décisive, l'attribue à l'Université de Paris ; il soutient que Jean Sturm et Ignace de Loyola, qui l'ont adopté à la même époque, en avaient pris l'idée à Paris, où ils avaient étudié tous deux. « Leurs idées pédagogiques, dit-il, sont jetées dans le moule parisien ; » et, d'après lui, c'est dans ce même moule, que s'étaient formés les règlements des Hiéronymites et ceux de l'Université de Louvain. Merveilleux résultat d'une impartialité vraiment scientifique ! C'est un Allemand qui conclut ainsi pour la France, et c'est un jésuite qui glorifie la vieille Université de Paris ! Voilà qui est d'un bon exemple.

— Bien peu de documents pédagogiques présenteront l'intérêt du *Manuel de Dhuoda,* que M. Bondurand, archiviste du Gard, a eu l'heureuse pensée de publier. Ce *Manuel,* composé, en 843, par la femme du célèbre Bernard, duc de Septimanie, pour l'éducation de son fils, n'était connu jusqu'ici que par le manuscrit de Paris (Bibl. nat. f. latin. 12,293), qui n'est qu'une copie du XVII[e] siècle. On a trouvé, dans les papiers du regretté M. Germer-Durand, un manuscrit beaucoup plus ancien. M. Bondurand a rapproché les textes, et, à force de patience, est parvenu à donner tout ce qui reste, soixante-treize chapitres, de ce travail original, écrit par une femme d'une haute intelligence, avec une admirable tendresse maternelle. L'éditeur s'est borné à faire précéder le texte de chaque chapitre d'un résumé. Pourquoi n'a-t-il pas essayé d'une traduction? Il est vrai que son résumé s'en rapproche beaucoup. Ce livre sera pour l'éducation, à l'époque carolingienne, ce que le livre du chevalier de la Tour-Landry est pour l'éducation au moyen âge.

— L'une des plus anciennes et des plus respectables universités de l'ancienne France, l'Université d'Avignon, a reçu de M. de Teule un signalé service, par la publication de la *Chronologie de ses docteurs en droit civil de 1303 à 1791.* M. de Teule est remonté jusqu'aux juristes qui professaient à Avignon avant la bulle de 1303, car l'enseignement du droit est antérieur, dans cette ville, de plusieurs siècles à l'établissement de l'Université, et l'on trouve des noms de maîtres en 1146, ce qui constitue, non seulement pour Avignon, mais pour la France, un titre d'honneur bien peu estimé, il est vrai, aujourd'hui, et même fort peu connu. La Révolution a détruit à Avignon un centre illustre d'enseignement théologique, juridique et médical ; elle s'en vanterait volontiers, mais elle court à Bologne le 12 juin dernier, jour anniversaire du départ des Autrichiens en 1859, célébrer le centenaire de l'Université italienne avec MM. Crispi et ses collègues, retour de Vienne et de Berlin. Il est à souhaiter que chacune de nos anciennes universités ait son livre d'or établi comme a fait M. de Teule pour la Faculté de droit d'Avignon ; l'histoire des villes et celle des familles en profiteraient largement.

— Il suffit de jeter les yeux sur les sommaires des *Recueils périodiques,* reproduits dans la partie technique du *Polybiblion*, pour se convaincre du très grand nombre de documents relatifs à l'histoire de l'enseignement, que publient en ce moment, soit les revues spéciales, comme *la Revue internationale,* soit les revues diocésaines, les *Bulletins* des facultés, et les *Mémoires* d'académies. On trouve là, chaque mois, des inventaires d'archives, des extraits d'anciens almanachs, des analyses d'enquêtes officielles, et aussi des travaux partiels souvent fort intéressants. Il n'est pas possible de signaler ici toutes ces études

de détail. Nous voudrions pourtant faire une exception en faveur d'une substantielle notice de seize pages, due à M. Parfouru, archiviste du Gers, sur *l'Instruction publique à Fleurance.* En un temps où l'on parle volontiers d'enseignement intégral, d'enseignement accessible à tous, il n'est pas sans intérêt de voir comment on parvenait en France, même dans de petites localités, à résoudre le grand problème qui paraît aujourd'hui insoluble. M. Parfouru montre, pièces en main, que l'instruction donnée de temps immémorial à Fleurance était complète, à la fois secondaire et primaire ; que, au dix-septième siècle, l'enseignement, d'abord confié à un seul maître, fut divisé entre deux régents, et qu'on plaça à côté du maître de latin, un instituteur primaire ; il montre enfin, que ce n'est que peu d'années avant 89, en 1776, que ces deux maitres furent établis dans des bâtiments distincts. Jusque-là, ils avaient enseigné dans le même local.

— Avec les études de MM. Lauzun et Prarond, nous arrivons aux monographies détaillées, sinon complètes. Celle de M. Lauzun, sur le collège d'Agen, ne donne pas tout ce qu'on aurait pu désirer : la période du moyen âge est presque nulle ; au seizième siècle, peu de détails, le grand nom de Scaliger n'est pas même prononcé ; au dix-huitième siècle, pas de trace des enquêtes si nombreuses alors sur les collèges. Ces omissions, hâtons-nous de le dire, il ne faut pas les imputer à l'auteur ; ce sont les documents qui manquent. M. Lauzun a soigneusement dépouillé toutes les pièces conservées ; aussi peut-il parler assez longuement de la direction des jésuites. Pour la fin du dix-huitième siècle, il publie une curieuse correspondance de l'évêque d'Agen avec le cardinal de la Roche-Aymon et de piquants extraits de lettres du supérieur de l'Oratoire à sa famille. On verra dans les lettres échangées entre l'évêque et le cardinal, les difficultés créées à l'épiscopat par l'édit de février 1763, et l'hostilité bien déclarée des parlements contre l'enseignement des congrégations. M. Lauzun accompagne tous ses récits de notes précises et exactes. Le succès de cette notice fait bien augurer du travail plus étendu que M. Lauzun prépare avec zèle et avec méthode sur les anciens couvents d'Agen.

— Que ne peut-on faire le même éloge de M. Prarond pour *les Grandes Écoles et le Collège d'Abbeville*, un gros volume de six cents pages, où les partis-pris dominent, et où abondent, dans un style parfois singulier, les détails inutiles ? Certes, M. Prarond connaissait bien toutes les sources, il aurait pu ainsi, avec plus d'impartialité et un peu de soin de la forme, nous donner un travail définitif. Il cite beaucoup deux anciens mémoires composés, l'un pour le Chapitre, l'autre pour la Ville. Mais comment sont choisies ces citations ? Dans tous les litiges, M. Prarond donne tort au Chapitre. Or, quand on sait les difficultés d'interprétation des ordonnances d'Orléans et de Blois, on doit

craindre qu'un tel parti-pris n'induise l'auteur en erreur. Pourtant, les citations de M. Prarond valent souvent mieux que ses opinions personnelles. Voici, par exemple, l'hypothèse qu'il fait sur l'origine du collège d'Abbeville, que les uns attribuaient aux Comtes, d'autres au Chapitre, d'autres à la Ville. M. Prarond croit, lui, que le collège est né de lui-même ; c'est la théorie de la génération spontanée appliquée à l'histoire des institutions. Les citations des deux anciens mémoires ont encore un autre avantage ; elles reposent du style de M. Prarond. Nous donnerons une idée suffisante de ce style en rapportant cette définition des palmarès de collèges : « Nécropoles volantes que défend mal une ombre imaginaire de petits lauriers desséchés, moins que des cimetières, des noms disparus de la ville, ou morts, ou qui ne nous disent plus rien, n'ayant jamais beaucoup dit quand ils vivaient, mais aussi, de temps en temps, une vue de jeunes cheveux blonds bondissant vers l'estrade aux couronnes... » La disposition générale du livre laisse aussi beaucoup à désirer. D'abord un petit chapitre sur les grandes écoles, puis trois cents pages sur le collège jusqu'en 1793. Là, une halte, et toute une série de notes qui force à rebrousser chemin, et après lesquelles le récit recommence jusqu'à nos jours. Mais peut-on appeler récit des listes de noms de maîtres et d'élèves ? Enfin, voici la *Table analytique;* elle est très ample, et pourtant ce n'est pas fini ! De nouvelles notes apparaissent sous le nom d'*Addenda,* et même après ces *Addenda,* une bibliographie de M. Prarond sous ce titre : *Une part du Ponthieu.*

— Nous n'aurons plus à nous occuper maintenant que de l'Oratoire, des deux thèses de doctorat, récemment soutenues à Paris, par le P. Lallemand et par M. G. Carré, et de la troisième édition de l'*Histoire du collège de Juilly,* de M. Ch. Hamel. Un mot d'abord de ce dernier et excellent livre, qui s'est amélioré d'édition en édition. Il y a vingt ans, il ouvrait la marche des monographies sur les collèges oratoriens; aujourd'hui il est devenu classique, et il nous suffit d'en signaler les parties neuves, qui sont : 1° une note sur la franc-maçonnerie et son rôle dans les questions d'enseignement; 2° un chapitre sur le nouvel Oratoire (p. 502-512) ; 3° une notice sur Malouet (p. 552-675) : 4° enfin une notice sur Montesquieu (p. 585-606). Notons une erreur typographique à corriger dans la 4° édition. Ce n'est pas en 1440, mais en 1530 qu'a paru le principal livre de classe de Math. Cordier.

— Des erreurs dans les dates, dans les noms, on pourrait en relever bon nombre dans l'*Essai* du P. Lallemand, *sur la pédagogie de l'ancien Oratoire.* Évidement, l'auteur, vivement préoccupé du fond des choses, a négligé les détails ; on le lui a reproché et ce n'est pas de ce côté que je voudrais faire porter une critique utile. Le livre est bien divisé, en deux grandes parties, histoire générale des collèges, histoire

des études, d'abord les établissements, puis la pédagogie. Dans la première partie, le récit des fondations de collèges, des péripéties souvent douloureuses amenées pendant un siècle, par les querelles du cartésianisme et du jansénisme, enfin pendant la dernière moitié du XVIIIe siècle, l'histoire de la décadence accidentée, mais non point arrêtée, par la création des écoles militaires. Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur passe en revue les diverses branches du programme et recherche avec le plus grand soin la part que l'Oratoire a prise pendant deux siècles dans les amendements apportés aux anciens règlements d'études ; c'est avec raison que le P. Lallemand ne se contente pas d'analyser à cet effet les instructions des supérieurs et les écrits des pédagogues oratoriens Thomassin, Lamy, Duguet, Houbigant ; il veut placer toujours à côté de la théorie la pratique, à côté des systèmes la réalité, la *Vie scolaire,* selon le titre d'un de ses meilleurs chapitres. Inutile de dire qu'il connaît fort bien toutes les sources, imprimées ou manuscrites, et qu'il a dû travailler longtemps aux Archives nationales. Que manque-t-il à son livre pour devenir, dès le premier jour, le résumé définitif d'une pédagogie ? Pour le bien dire, il faudrait longtemps ; je vais essayer de l'indiquer en quelques mots.

Il aurait fallu, ce semble, à l'auteur, entre autres conditions de plein succès, un contrôle plus rigoureux du récit, un jugement plus froid, plus impartial, des conclusions plus fermes ; en un mot, il aurait fallu bannir tout parti-pris et poursuivre uniquement la recherche du fait, selon l'exemple donné par le P. Pachtler dans son travail sur les jésuites. Sans doute, et il est inutile d'y insister, le parti-pris ne va jamais chez le P. Lallemand jusqu'à l'approbation de ce qui est blâmable, comme l'hérésie janséniste ou les écarts révolutionnaires de certains oratoriens, mais il s'applique à restreindre le mal le plus possible, il veut tout calmer, adoucir les angles, mettre en meilleur relief ce qui est favorable, et croit répondre à tout par un renvoi à un carton des archives. L'un des points que l'auteur aime à mettre en lumière, c'est la bienveillance traditionnelle de l'Oratoire pour les jésuites, et à l'appui de cette thèse, il mentionne, entre autres faits, l'obligation où l'Oratoire se trouva de prendre le collège d'Agen par suite de l'expulsion de 1763. Ce zèle est cette fois excessif, car ce n'est pas aux jésuites mais aux dominicains que les oratoriens ont succédé dans cette ville. Et si le système apologétique dérange un peu les faits, il ne rend pas les appréciations plus justes. A lire le récit des difficultés de l'Oratoire avec Mgr de Belzunce, on croirait que ce long débat s'explique surtout par le caractère un peu vif de l'illustre évêque et par sa prédilection avouée pour les jésuites, auxquels il finit, en effet, en 1727, par donner un collège à Marseille même. Un arrêt du Parlement de Provence, publié parmi les pièces justificatives, suffirait à montrer pourtant que le prélat

avait de plus sérieux motifs d'être mal satisfait des oratoriens. C'est, en effet, sur la requête de ceux-ci que le Parlement prononce, dès 1719, la saisie du temporel de l'évêque. Quand les faits sont ainsi racontés, le mieux est sans doute de ne pas se montrer trop rigoureux dans les conclusions; il faudrait cependant conclure. Or, lorsque dans l'ouvrage tout révèle le trouble profond que le jansénisme a jeté dans les maisons d'études, c'est, à mon sens, conclure en termes trop vagues que de résumer l'histoire des collèges oratoriens, en rappelant les bienfaits de la direction chrétienne, la large part prise alors par la famille dans l'éducation, le bon accord avec les villes, le patriotisme de tous. Cela est vrai, très vrai, mais cela est trop général et la conclusion à tirer du récit des querelles cartésiennes, jansénistes, gallicanes, devrait avoir plus de précision. On dira peut-être que ces questions ne pouvaient être posées plus hardiment dans une thèse soutenue en Sorbonne; qu'on n'a pas là toute facilité pour parler des jésuites et du *Formulaire,* parce que, depuis le temps où la Sorbonne rédigeait cette profession de foi, la majorité a pu changer dans la maison. Je persiste à croire qu'un récit bien rigoureusement exact eût été parfaitement accueilli, et je reconnais, d'ailleurs, tous les mérites d'une œuvre qui a ouvert une voie nouvelle, qui a exigé un long travail, qui a posé les questions dans toute leur hauteur doctrinale, et qui a formé le cadre où l'on pourra, désormais, à côté des rectifications que l'auteur est plus que personne capable de faire, ranger en bon ordre toutes les découvertes que produiront les futures recherches. Encore une ou deux monographies de collèges oratoriens comme celle que M. G. Carré vient de consacrer au collège de Troyes, et l'œuvre entreprise par le P. Lallemand sera complète.

— L'ouvrage de M. G. Carré forme, avec celui du P. Lallemand, une assez vive antithèse, non précisément pour le fond, mais pour tout ce qui concerne la composition. La précision des détails, la sûreté des informations, l'absence de parti-pris, la fermeté et la réserve des conclusions sont les principaux caractères de ce travail, dont les *Mémoires de la Société académique de l'Aube* avaient déjà donné quelques bons chapitres. Aujourd'hui que l'ouvrage est complet, on peut dire qu'il dépasse les espérances, qu'avaient fait concevoir ces fragments dont nous avions parlé ici-même. Décidément, M. Carré a bien fait de choisir l'ancien collège de Troyes comme sujet de sa thèse, d'abord parce que cette maison a vu se produire, à peu près, tous les incidents graves qui ont marqué, pendant le moyen âge et jusqu'à la Révolution, l'histoire générale de l'enseignement en France, et ensuite et surtout, parce que les documents, si rares ailleurs, se trouvaient ici en une merveilleuse abondance.

Le règlement épiscopal de 1436 est certainement l'un des plus com-

plets que nous ait laissés cette époque; c'est à Troyes et au collège que le long combat entre l'orthodoxie d'une part et le gallicanisme parlementaire, le cartésianisme et le jansénisme de l'autre, a été peut-être plus acharné que partout ailleurs, avec les Pithou, les Duguet, avec l'évêque Bossuet, le neveu de l'illustre écrivain. La pédagogie y a été aussi fort cultivée ; les innovations s'y reproduisent rapidement, quand elles n'y ont pas pris naissance; le chapitre sur la lutte du latin et du français, par exemple, tout en restant exclusivement troyen, est d'un grand intérêt pour l'histoire des programmes. C'est que M. Carré a trouvé sous sa main une mine presque unique de documents pédagogiques. Si nous pouvons, grâce à lui, nous rendre compte de tout dans cette vieille maison, de ce qui concerne les personnes, comme de ce qui touche aux choses, si nous visitons successivement les classes, la chapelle, les cours de récréation, le réfectoire, les dortoirs; si nous pouvons apprécier les mérites des élèves et des maîtres, c'est que M. Carré a pu juger, non seulement les travaux des professeurs, mais corriger à nouveau les compositions des élèves, qu'il nous donne des spécimens de tout cela, et fort bien choisis; c'est que, suivant fidèlement le *Catalogus,* journal de la maison, tenu pendant des siècles, il a les notes les plus exactes sur chaque enfant, sa moralité, sur son travail et ses résultats. *L'Enseignement secondaire à Troyes* n'est pas seulement la plus complète monographie de collège que nous ayons eue jusqu'ici, M. Carré a si bien laissé la parole aux documents, que c'est une sorte d'autobiographie qu'il a reconstitué, et qu'il nous donne.

A. SILVY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr François-Nicolas-Xavier-Louis BESSON, évêque de Nîmes, Uzès et Alais, est mort à Nîmes le 18 novembre. C'est une grande perte, non seulement pour le diocèse qu'il administrait, mais encore pour l'épiscopat dont il était une des gloires. Les lettres, elles aussi, portent le deuil de cet éminent et fécond écrivain. Né à Baume-les-Dames (Doubs) le 5 octobre 1821, Mgr Besson fut ordonné prêtre le 7 octobre 1845 et désigné aussitôt pour remplir une des chaires du collège de Gray. Cinq ans après, le cardinal Mathieu lui confiait la direction du collège Saint-François-Xavier, qu'il garda pendant plus de vingt ans. L'abbé Besson était chanoine titulaire de la métropole de Besançon quand il fut nommé évêque de Nîmes, le 3 août 1875 : il prit possession de son siège le 25 novembre suivant. Mgr Besson était membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et de la Société bibliographique; il a fondé, à Nîmes, en 1876, le Comité de l'Art chrétien. Voici la liste, aussi complete que possible, de ses nombreux ouvrages, par ordre chronologique : *Mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames* (1844, in-8); — *Mémoire historique sur l'abbaye et la ville de Lure, suivi d'une Notice sur le prieuré de Saint-Antoine et les seigneurs de Lure et de Passavant* (1846, in-8); — *Mémoire historique sur*

l'abbaye de Cherlieu, avec le plan de l'église (1846, in-8); — *Nouveau Souvenir de première communion* (in-18); — *Vie de Mgr Cart, évêque de Nîmes* (1856, in-12 de près de 500 p., orné d'un beau portrait du saint évêque.)—*Vie de M. l'abbé Busson, ancien secrétaire général des affaires ecclésiastiques* (1862, in-12). — Conférences prêchées à la métropole de Besançon pour les carêmes de 1864 à 1874 : *L'Homme-Dieu* (in-12 et in-8); *L'Église* (in-12 et in-8); *Le Décalogue* (2 in-12 et 2 in-8); *Les Sacrements* (2 in-12 et 2 in-8); *Les Mystères de la vie future* (in-12 et in-8); *Le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu* (in-12 et in-8); *L'Année d'expiation et de grâce* (1870-1871) *Sermons et Oraisons funèbres,* (in-12 et in-8); *L'Année des pèlerinages* (1872, in-12 et in-8); *M. de Montalembert en Franche-Comté* (1872, in-12); *Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques,* (4 in-12 et 4 in-8).— Divers travaux et des lettres dans des publications périodiques : *Mémoires de l'Académie de Besançon, Revue de l'enseignement chrétien, Union franc-comtoise, Revue du Midi,* etc. *Œuvres pastorales*, qui comprendront trois séries, chacune de 2 volumes in-8; lettres pastorales, lettres privées et discours de circonstance; panégyriques, oraisons funèbres. Les *Béatitudes de la vie chrétienne, ou la Dévotion envers le Sacré-Cœur* (in-12 et in-8); *Vie du cardinal Mathieu* (2 vol. in-12 et in-8); *Vie de Mgr Paulinier, archevêque de Besançon* (in-12 et in-8); *Vie de Mgr de Mérode* (in-12 et in-8); *Vie du cardinal de Bonnechose* (2 in-12 et 2 in-8). *Discours pour l'inauguration du tombeau de Mgr Dupanloup,* et enfin *Discours prononcé à l'ouverture des cours des Facultés catholiques de Lyon.* — En collaboration avec les professeurs de son collège : *La Vie des saints de Franche-Comté* (4 gros vol. in-4).

— Mgr Émile BOUGAUD, quatrième évêque de Laval, est mort le 7 novembre dernier. Né à Dijon le 26 février 1824, il fut appelé en 1861 par Mgr Dupanloup à remplir les fonctions de vicaire général du diocèse d'Orléans. Mgr Bougaud s'était distingué à la fois comme prédicateur et comme écrivain, quand il fut nommé évêque de Laval le 8 novembre de l'année dernière. Parmi ses nombreuses publications, religieuses ou historiques, nous citerons les suivantes : *Étude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, et sur l'Origine des églises de Dijon, d'Autun et de Langres* (1859, in-8 avec pl.); — *Histoire de sainte Chantal et des Origines de la Visitation, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans sur la manière d'écrire la vie des saints* (2e éd., 1863, 2 vol. in-8); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1865* (1865, in-8); — *Le Christianisme et les Temps présents.* Tome I : *La Religion et l'Irréligion.* Tome II : *Jésus-Christ.* Tome III : *Les Dogmes du Credo.* Tome IV : *L'Église.* Tome V : *La Vie chrétienne* (1872-1884, 5 vol. in-8); — *Histoire de sainte Monique* (6e éd., 1873, in-8); — *Les Expiations de la France. Paroles prononcées à Orléans au service solennel pour les victimes de la guerre et au moment du départ des pèlerins pour Paray-le-Monial* (1874, in-8); — *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie et des Origines de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, pour faire suite à « l'Histoire de sainte Chantal »* (1874, in-8); — *Chronique de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, suivie de la Chronique de Saint-Pierre-de-Bèze* (1876, in-8); — *Le Grand Péril de l'Église de France au* XIXe *siècle,* avec une carte teintée, indiquant la géographie et la statistique de la diminution des vocations sacerdotales (1878, in-8); — *De la douleur* (1884, in-16); — *Jésus-Christ* (1885, in-16).

— M. Arsène DARMESTETER est mort le 16 novembre dernier. Né à Château-Salins en 1846, M. A. Darmesteter se forma à la connaissance du vieux français à l'École des hautes études, sous la savante direction de M. Gaston Paris, dont il devint bientôt le répétiteur. Dès qu'il eut obtenu le grade de

docteur (1877), il fut appelé à professer un cours de littérature et de langue françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, tandis que son frère, M. James Darmesteter, se faisait un nom comme professeur de langue zend à l'École des hautes études. Sans compter de nombreux articles donnés aux diverses revues savantes, sans parler d'un ouvrage classique fait avec la collaboration de M. Ad. Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, M. Darmesteter a publié quelques travaux, parmi lesquels nous signalerons les suivants : *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française, et des lois qui la régissent.* Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris (1877, in-8); — *De Floorante, vetustiore Gallico poemate, et de Merovingo Cyclo scripsit et adjecit nunc primum edita olavianam Flovents sagæ versionem et excerpta e Parisiensi codice « il libro de Fioravante »* (1877, in-8) ; — *Le* XVIe *Siècle en France ; tableau de la littérature et de la langue, suivi de morceaux en prose et en vers choisis dans les principaux écrivains de cette époque* (2e éd., 1883, in-12); — *La Vie des mots étudiés dans leurs significations* (1887, in-12). Enfin, M. A. Darmesteter préparait, avec la collaboration de M. Ad. Hatzfeld, un grand Dictionnaire français destiné dans la pensée des auteurs à remplacer celui de M. Littré.

— M. Marie-Henri-Ernest de Tarteron, ancien député du Gard, est mort à Sumène (Gard), le 30 octobre. Il était né en 1821, et à peine avait-il atteint sa vingt-septième année qu'il était élu membre du conseil général du Gard ; ce mandat lui fut toujours renouvelé par ses concitoyens. Aux élections générales de 1871, M. de Tarteron fut élu député du Gard, le cinquième sur neuf, et en cette qualité il prit part à plusieurs discussions importantes : le pouvoir temporel, la liberté de l'enseignement supérieur, etc. En 1876, il ne fut pas réélu et il utilisa ses loisirs à écrire des articles politiques dans le *Monde*, la *Gazette de Nîmes* et le *Contemporain ;* il fut même pendant quelque temps directeur de cette Revue. M. de Tarteron était, depuis de longues années, membre de la Société bibliographique.

— On annonce encore la mort : de M. Émile Baras, directeur du journal du *Lundi*, ancien collaborateur de la *Semaine financière* et de l'*Avenir national ;* — de M. Paul Bellet, directeur du journal *le Cosmopolite*, collaborateur à la *Patrie* et à la *Revue du Monde catholique ;* — de M. Augustin Canron, archéologue, né à Avignon en 1829, collaborateur à plusieurs journaux, entre autres à l'*Union de Vaucluse* et à la *Gazette du Midi;* il fut aussi correspondant de l'*Union*, de la *Gazette de France* et du *Moniteur*, mort à Avignon, à l'âge de 59 ans ; — de M. le commandant Henri Entz, auteur de travaux remarquables pour la mobilisation et la formation des trains militaires, qui laisse un ouvrage sur *les Chemins de fer et les Transports militaires* (1881, in-8), mort à Vincennes à l'âge de 53 ans ; — de M. le comte d'Esgrigny, écrivain remarqué et ancien collaborateur au *Correspondant ;* — de M. l'abbé Gaduel, chanoine et vicaire général d'Orléans, qui avait écrit la *Vie du serviteur de Dieu Jean-Joseph Allemand, fondateur de l'œuvre de la Jeunesse de Marseille* (in-8, avec portrait), auquel il devait son éducation chrétienne, mort à la fin d'octobre ; — de M. Edmond Gondinet, auteur dramatique, né à Laurières (Haute-Vienne), en 1829, mort à l'âge de 59 ans ; — de Mme la princesse Kolzoff, qui, sous le pseudonyme de Dora d'Istria, a collaboré à la *Revue des Deux Mondes ;* — de M. le colonel Marseaux, qui a commandé les lanciers de la garde impériale, auteur de travaux sur la minéralogie ; — de M. Louis Nicolardot, homme de lettres, né à Dijon, en 1822, qui a publié entre autres un curieux ouvrage intitulé : *Ménage et Finances de Voltaire*, dont nous avons mentionné récemment (t. LII, p. 432) une nouvelle

édition, mort à l'âge de 66 ans; — de M. D. PÈRE, directeur du journal de l'*Oise*, mort le 29 octobre à l'âge de 80 ans ; — de M. Félix PLATEL, avocat et journaliste, rédacteur du *Figaro*, sous le pseudonyme d'Ignotus, né à Saint-Philbert (Loire-Inférieure) en 1833, qui laisse, entre autres ouvrages, *Savoie et Piémont. Causeries franco-italiennes* (1858, in-8), mort à Saint-Philbert le 9 novembre, à l'âge de 55 ans ; — de M. le comte Armand DE REVEL DU PERRON, ancien préfet, officier de la légion d'honneur et de l'Université, auteur de plusieurs travaux historiques : *Notice sur la terre de Vereux* (Haute-Saône) ; *Dictionnaire historique, topographique, archéologique de l'arrondissement d'Arles*, dont malheureusement le tome X a seul paru, etc., mort le 21 novembre, à l'âge de 68 ans, en son château de Vereux (Haute-Saône); — de M. Anatole DU TARTRE, rédacteur au *Moniteur Universel*; — de M. Julien-Ernest THIÉRY dit Larochelle, né à Paris en 1824, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, auteur d'ouvrages sur les sourds-muets, mort à l'âge de 64 ans.

— A l'étranger on signale la mort : du baron Jules d'ANETHAN, ancien ministre de la justice, puis des affaires étrangères de la Belgique, qui a publié beaucoup d'écrits politiques, et a pris une grande part à la revision des codes, mort le 8 octobre, à Bruxelles, à 87 ans; — du Dr H. VON BAMBERGER, professeur à l'Université de Vienne, et qui s'était fait connaître par ses travaux de pathologie, mort le 9 novembre à l'âge de 60 ans ; — du Dr M.-R. BUCK, plus connu par ses travaux historiques et linguistiques que par ses travaux médicaux, mort à l'âge de 56 ans, le 15 septembre; — de M. J.-R. CAPRON, astronome et météorologue anglais, mort le 12 novembre à l'âge de 59 ans ; — de M. David DIÉTRICH, botaniste allemand, mort le 23 octobre, à Iéna, à l'âge de 90 ans ; — de M. Gérard DODD, poète belge, mort à l'âge de 67 ans ; — du Dr Wilh. HÆCKERMANN, mort le 19 octobre, à l'âge de 72 ans, à Greifswald, où il professait la médecine ; — de M. B. HERDER, le libraire bien connu de Fribourg en Brisgau, mort le 10 novembre ; — du Dr Christ.-Peter JESSEN, mort à Kiel, le 6 octobre, à l'âge de 76 ans ; — du géologue suédois M. KJERULF, mort le 1er novembre, à Christiana, à 63 ans ; — du Dr Jean KRIESCH, professeur de zoologie au Josephs-Polytechnicum de Budapest, mort le 27 octobre, dans cette ville, à l'âge de 54 ans ; — de l'archéologue et journaliste écossais William MAC DOWALL, dont la principale publication est une *Histoire de Dumfries*, sa patrie, où il est mort au commencement de novembre, à l'âge de 73 ans ; — du célèbre explorateur le général DE PRZEVALSKI, dont les beaux voyages ont tant contribué à augmenter la somme de nos connaissances sur l'Asie centrale, mort le 1er novembre, à Karakol, en Sibérie, à l'âge de 50 ans ; — de M. J.-G. SUTTNER, chanoine d'Eichstett, auteur de divers travaux historiques, mort le 16 septembre, à l'âge de 61 ans ; — de M. James SHARPE, archéologue anglais, mort à la fin d'octobre ; — du Dr Sal. VŒGELIN, connu par des travaux sur l'histoire de l'art, mort le 17 octobre, à Zurich, à l'âge de 75 ans.

INSTITUT. — *Académie française*. — Le 22 novembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre en remplacement de M. Désiré Nisard, décédé. M. E. Melchior de Vogüé a été élu par 28 voix contre 3 données à M. l'amiral Pallu de la Barrière.

— L'Académie a tenu le 15 novembre sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Sully-Prudhomme, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a donné lecture du rapport sur les concours de l'année 1888. Voici la liste des prix décernés :

Prix d'éloquence. — M. Augustin Cabat.

Prix Gobert. — Grand prix : M. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française;* second prix : M. François Delaborde, *Expédition de Charles VIII en Italie.*

Prix Thérouanne. — Le prix est partagé : 1,500 fr. à M. de Lanzac de Laborie, *Jean-Joseph Mounier;* 1,500 fr. à M. Paul Robiquet, *Paris et la Ligue sous Henri III;* 1,000 fr. à M. Félix Faure, *Les Assemblées de Vizille et de Romans en 1788.*

Prix Bordin. — Le prix est partagé entre le prince Georges Bibesco, *Au Mexique, 1862, Combats et Retraite des Six Mille;* M. René Millet, *La France provinciale;* M. Stephen Liégeard, *La Côte d'azur.*

Prix Marcellin Guérin. — Le prix est partagé : 1,500 fr. à M. H. Lemonnier, *Étude sur la condition des affranchis dans l'Empire romain;* deux prix de 1,000 fr. à M. Jacquet, *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV,* et à M. Paul Lafitte, *Le Paradoxe de l'égalité;* un prix de 1,500 fr. attribué par moitié à M. l'abbé Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline ;* M. de Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* et *Histoire des œuvres de Balzac.*

Prix Langlois. — Il est partagé par moitié entre M. José-Maria de Hérédia, *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par Bernal Diaz del Castillo,* et M. Bonet-Maury, *L'Empereur Akbar, par le comte A. de Noer.*

Prix Archon-Despérouses. — Le prix est partagé : deux prix de 1,500 fr. à M. de Borrelli, *Rana,* et à M. Fréd. Plessis, *La Lampe d'argile;* 1,000 fr. à M. E. Peyrefort, *Vision.*

Prix Botta. — Médaille d'honneur : S. M. la Reine de Roumanie (Carmen Sylva), *Pensées d'une Reine.* Le prix est partagé également entre Mme Anaïs Ségalas, *Pensées pour tous,* et Mme Arvède Barine, *Portraits de femmes.*

Prix Lambert. — Partagé entre M. Jules Ferrand et M. Léon Ricquier.

Prix Maillé-Latour-Landry. — M. Léon Séché.

Prix Vitet. — Le prix est partagé : 1,500 fr. à M. Louis Gallet; 5,000 fr. à M. Ferdinand Fabre.

Concours Montyon. — Deux prix de 2,000 fr. à M. G. Lanson, *Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante;* et à M. le baron de Vatry, *Théorie de la grande guerre.* — Quatre prix de 1,500 fr. à M. Élie Berthet, *L'Expérience du grand papa;* Mme Pascalis de Nanteuil, *Capitaine;* M. Jacques Vincent, *Vaillante, Ce que femme veut;* Mme Ch. Bigot, *La Tâche du petit Pierre.* — Neuf prix de 1,000 fr. à M. Marcel Monnier, *Les Iles Hawaï;* M. Albert Davin, *Cinquante mille milles dans le Pacifique;* M. Ernest d'Hervilly, *Aventures d'un petit garçon préhistorique en France;* M. W. de Fonvielle, *La Mesure du mètre,* Mme Calmon, *Cœurs droits,* M. G. Derennes, *Les Cœurs héroïques ;* M. J. Barancy, *La Folle de Virmont ;* M. G. Marc, *Liaudette;* Mme J. Samson, *La Vie d'une femme du monde.*

— *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a tenu le 23 novembre sa séance publique annuelle sous la présidence de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, qui a lu le rapport sur les concours de l'année. M. Wallon, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Natalis de Wailly, et M. Léopold Delisle a communiqué une étude sur Fabri de Peiresc, intitulée : *Un grand amateur français du* XVIIe *siècle.* Voici la liste des prix décernés :

Concours des antiquités nationales. — Mention hors rang : M. le duc de la Trémoille, pour ses quatre ouvrages tirés du chartrier de Thouars. Les trois médailles ont été décernées à M. Cadier, *Les États de Béarn depuis leurs origines jusqu'au* XVIe *siècle ;* MM. Almer et Dissard, *Antiquités découvertes à*

Trion; M. Léon Le Grand, *Histoire des Quinze-Vingts*. Mentions honorables: M. F. Aubert, *Le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII*; M. Lebègue, *Recueil des inscriptions antiques du Languedoc*; M. Louis Guibert, *Chalucet*; MM. les abbés Dehaisnes et Bontemps, *Histoire d'Iwuy*; M. l'abbé Douais, *Cartulaire de Saint-Sernin de Toulouse*; M. l'abbé Guillotin de Corson, *Pouillé de l'archevêché de Rennes*.

Prix Gobert. — Grand prix : M. Élie Berger, *Les Registres d'Innocent IV*; second prix : M. Cosneau, *Le Connétable de Richemont*.

Prix Brunet. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques du moyen âge*.

Prix Duchalais. — MM. Engel et Lehr, *Numismatique de l'Alsace*.

Prix La Grange. — M. Demaison, *Aimeri de Narbonne*.

Prix Stanislas Julien. — M. G. Devéria, *La Frontière sino-annamite*.

Prix Delalande-Guérineau. — MM. Potier et S. Reinach, *La Nécropole de Myrina*.

Prix Bordin. — *Législation des Capitulaires*. Le prix n'est pas décerné; une récompense est accordée à M. L.-J. Clotet.

Fondation Garnier. — Les PP. Livinhac, Coulbois et Hauttecœur, missionnaires dans la région des lacs africains.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de gravure en remplacement de M. Français. Au premier tour de scrutin M. Blanchard a obtenu 14 voix, M. Waltner 9, M. Bellay 5, M. Ach. Jacquet 2, M. J. Jacquet 1, M. Laguillermie 2. Au second tour, M. Blanchard a eu 15 suffrages, M. Waltner 12, M. Bellay 3 et M. Ach. Jacquet 3. Enfin, au troisième tour de scrutin, M. Blanchard a été élu par 18 voix contre 14 à M. Waltner et 1 à M. Bellay.

— Le 24 novembre, la même Académie a procédé à l'élection d'un membre de la section de peinture en remplacement de M. Boulanger, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Gust. Moreau a obtenu 14 suffrages, M. J. Lefebvre 9, M. Henner 7, M. Em. Lévy 4, M. Laurens 3. M. Moreau a été élu au second tour de scrutin par 19 voix contre 10 à M. J. Lefebvre, 5 à M. Henner et 1 à M. Lévy.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 2 novembre, M. A. Heiss a communiqué à l'Académie un mémoire sur les monnaies des Suèves d'Espagne. M. G. Benedite a lu une notice sur un pavillon du temple d'Isis dans l'île de Philœ; ce pavillon a dû servir d'embarcadère pour les fréquents voyages que l'image de la déesse faisait sur le Nil. — Dans celle du 8 novembre, M. Aumette a donné lecture d'un travail sur la géographie d'Hérodote. M. Louis Havet a ensuite entretenu l'Académie d'un épisode de l'Énéide dans lequel il signale une transposition d'un certain nombre de vers. — Le 16 novembre, M. Hauréau a communiqué une note sur un traité attribué à Sénèque. M. Levasseur a lu un mémoire sur la population de la France au XIVe siècle.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 3 novembre, M. Geffroy a continué la lecture du Résumé général de l'histoire des Grecs, par M. Victor Duruy. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 9 novembre. — Le 17 novembre, M. de Franqueville a commencé la lecture d'une notice biographique sur M. Batbie, qu'il a achevée dans la séance du 24 novembre.

ALMANACHS. — Tous les ans, comme les Druides poussaient leur cri légendaire : Au gui l'an neuf! nous, nous annonçons les almanachs; et

pour rimer avec avec an neuf, nous ajoutons cette année : mil huit cent quatre-vingt-neuf. Ils sont nombreux sur notre table; faisons un choix. Voici les deux que publie, sous le patronage de la Société bibliographique, la librairie Palmé : *Almanach historique et patriotique* et *Almanach des campagnes*. Beaucoup de gravures, beaucoup de faits, beaucoup de bon sens : et ils sont répandus à milliers. Est-il possible par le temps qui court? Le bon sens serait-il encore de saison? Oui. Tant mieux. Voilà l'*Almanach populaire pour l'an de grâce 1889* (Lille, Desclée, 64 p. in-32). Pourquoi les empereurs d'Allemagne, M. Carnot et M. Boulanger? Même question à l'*Almanach pour tous* (même librairie, 122 p., in-16). Heureusement, dans tous deux, il y a une note chrétienne. Celle-ci domine et étouffe toutes les autres dans l'*Almanach catholique de France* (dixième année, même librairie, in-48), bel et bon livre qu'on trouve chez toutes les familles chrétiennes qui peuvent se payer un almanach de luxe. Littérature, art, musique, absence à peu près complète de politique : tout cela ne constitue-t-il pas un bagage excellent. Le *Grand Almanach français illustré publié par le Musée des familles* (Paris, Delagrave, in-4 de 365 p.) est rempli de renseignements, d'anecdotes, d'historiettes, de gravures et d'annonces de toutes sortes. Il est même éclectique au dernier point. L'*Almanach des Missions* (Lyon, Delhomme et Briguet, in-4) sera très goûté. Il n'y a qu'une gravure que nous eussions préféré n'y pas voir, celle qui représente une réception du jour de l'an en Angleterre. Le *Petit Almanach populaire de l'Œuvre de la propagation de la foi* (même librairie, in-32 de 128 p.) est à répandre dans les villes et centres importants, où il fera beaucoup de bien. L'*Almanach illustré des familles* et l'*Almanach de la jeune fille chrétienne* (Lille, Desclée, in-4) méritent, le premier les reproches que nous faisons à l'*Almanach populaire* et à l'*Almanach pour tous*, et le second les éloges que nous adressons à l'*Almanach catholique*. Il convient à un public tout particulier, et il est très bien fait pour lui. L'*Almanach des enfants* (même librairie) aussi. Les histoires racontées sont charmantes et l'illustration, égayée par la note comique, est tout à fait réussie. Nous avons gardé pour la bonne bouche, pour les bibliophiles, pour les salons mondains, l'*Almanach Henri Boutet*. C'est d'un Parisien achevé et d'un artiste distingué. Quoiqu'il n'y ait pas une ligne de mauvais ton, il y a cependant un peu trop de pointe dans les gravures, et peut-être une plaisanterie un peu légère. Mais c'est une œuvre d'art que ce petit volume, c'est une caractéristique de notre époque, c'est un cadeau à faire à un amateur. Et maintenant allez-vous-en au vent, feuilles des *Calendriers à effeuiller* (Lille, Desclée), nous apportant chaque jour un passage de saint Paul, une maxime tirée de nos grands écrivains, une date historique ou un rébus. Enfin, lecteurs, à l'année prochaine : le *Polybiblion* a vingt-et-un ans révolus. Souhaitez-lui, comme il le fait à tous ses lecteurs : *Vitam æternam*.

Album des Missions catholiques. — La maison Desclée et de Brouwer inaugure un splendide *Album des Missions catholiques* dont nous avons sous les yeux la première partie, consacrée à l'*Asie occidentale*. Cet album paraît sous les auspices du recueil *les Missions catholiques*, et formera un petit in-folio de 650 pages, avec 627 gravures et cartes, du prix de 35 fr. Cette publication, encouragée par l'illustre cardinal Lavigerie, ne peut manquer d'être favorablement accueillie : nous la recommandons vivement à nos lecteurs.

Paris. — La curieuse *Étude sur les devises personnelles et les dictons populaires*, que M. le baron O. de Watteville a publiée dans la *Revue de la France moderne*, et dont il vient de donner un tirage à part (Paris, imp. Ch. Schlaeber, gr. in-8 de 40 p.) comprend trois parties : dans la première l'auteur examine quelques-unes des devises portées par les hommes célèbres ;

dans la deuxième, il cherche dans les *Dictons populaires* la manière dont les familles nobles ont été jugées par le peuple. La troisième enfin contient un nombre assez considérable d'*Adages, dictons et proverbes,* que l'auteur a pu recueillir sur la noblesse.

— M. Prou va publier dans la prochaine livraison de la *Gazette archéologique* un mémoire sur de curieuses inscriptions des IX[e] et XIII[e] siècles relevées par lui dans la crypte de Saint-Germain d'Auxerre. Ajoutons que le même érudit prépare un *Manuel de paléographie,* qui rendra certainement les plus grands services.

— M. Léon Chotteau vient de réunir en une mince plaquette : *Le Pain étranger* (Paris, Ghio, in-8 de 16 p.), trois lettres écrites par lui à M. Peytral, ministre des finances, à M. P. Legrand, ministre du commerce, aux présidents des conseils généraux et des chambres de commerce de plusieurs départements, pour montrer l'intérêt qu'il y aurait à élever le droit sur le pain étranger. Le Congrès des grains et farines, tenu à Paris du 18 au 20 septembre dernier, a voté le vœu qui lui avait été présenté par l'auteur.

— M. E. Brelay, dans la brochure qu'il vient d'extraire de la *Réforme sociale* d'octobre 1888, *l'Affranchissement du suffrage universel* (Paris, Guillaumin, in-8 de 28 p.), recherche les moyens par lesquels on pourrait arriver à la représentation dans les Chambres des minorités, quelles qu'elles soient. M. E. Brelay voudrait l'établissement d'un « Comité consultatif constitutionnel », composé des électeurs sénatoriaux, et qui indiquerait aux électeurs les noms des candidats ayant obtenu à ce premier vote un nombre de voix suffisant. En un mot, M. Brelay voudrait « guider et éclairer le suffrage universel. »

— En donnant, le 3 novembre dernier, une très intéressante étude de M. Edmond Biré, intitulée : *Le Centenaire de 89. Les Derniers Jours de l'Académie française, Samedi-Revue* annonce que tous les mois paraîtra dans ses colonnes un article, du même écrivain, sur les hommes et les choses de la Révolution. Or, on sait que l'auteur du *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur* et de *Paris en 1793,* s'est fait une spécialité en la matière.

— Dans la *Revue du Monde latin,* du 1[er] novembre, M. Maxime Formont a consacré un article à *Dante, poète lyrique.* Il y étudie les manifestations du sentiment lyrique chez le grand poète Italien, antérieures à *la Divine Comédie.* Ce travail se termine par de courtes considérations sur les poésies satiriques et philosophiques de Dante.

— Il paraît, depuis le 1[er] octobre, à Paris, une nouvelle revue « théosophique. » *L'Initiation,* tel est le titre un peu prétentieux qu'a pris ce périodique. On peut s'étonner de voir des gens, qui se prétendent catholiques convaincus, comme M. J. Péladan, accepter une part de collaboration dans une revue où des francs-maçons tiennent une certaine place.

— Une bonne nouvelle pour les amateurs de textes d'ancienne littérature chrétienne : un recueil de textes nouveaux et d'études, se rapportant à l'histoire littéraire et théologique de l'antiquité ecclésiastique, va être inauguré l'an prochain, chez l'éditeur Leroux, sous le titre de *Patristica.* Le premier fascicule contiendra *le Livre de la Prière d'Aséneth,* apocryphe grec de l'Ancien Testament, publié pour la première fois, et accompagné d'une étude critique et d'une version latine d'après le Syriaque. L'auteur des *Patristica* est M. l'abbé P. Batiffol, chapelain de Saint-Louis des Français, dont la science éprouvée et les longues recherches dans les Bibliothèques d'Europe promettent au recueil un grand intérêt.

— En annonçant la prochaine mise en vente, à la librairie Hachette, du troisième et dernier volume de l'*Histoire illustrée des Grecs,* par M. V. Duruy, dont nous parlons plus haut, nous sommes heureux d'apprendre qu'une

traduction anglaise de l'œuvre de l'éminent historien français se publie à Boston, chez l'éditeur Lauriat.

— Le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs* vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes : les deux volumes consacrés à la Pologne, par M. F. Farges, l'aimable archiviste du ministère des affaires étrangères, et le premier volume des instructions aux ambassadeurs envoyés à Rome, dû à M. Hanotaux (Paris, Alcan, in-8).

— La librairie Maisonneuve vient de mettre en vente le tome VIII des *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, que M. N. Sathas publie sous les auspices de la Chambre des députés de Grèce (in-4, pages 303-624).

— A l'audience de rentrée de la cour de cassation, 16 octobre 1888, M. l'avocat général Bertrand a prononcé un discours sur *la Codification*. (Paris, Marchal et Billard).

Artois. — M. le comte de Brandt de Galametz vient de faire paraître une plaquette sur *le Chevalier de Sinceny et le Commandeur de Chauny* (Arras, imp. de la Société du Pas-de-Calais, gr. in-8 de VII-42 p.). Dans la première partie, il a réédité d'après le journal du « Bureau d'Adresse » (n° 22), le récit d'un hardi coup de main brillamment exécuté en février 1446 par l'ordre de Malte, et non relaté dans l'histoire de cet ordre par l'abbé de Vertot. La seconde est consacrée à l'ordre du Saint-Esprit de Montpellier ; à un historique succinct sont joints la description et le dessin du sceau d'Olivier de La Trau, premier titulaire de la grande maîtrise depuis son rétablissement en France, et du contre-sceau aux armes de l'ordre : pièce unique et jusqu'ici inconnue. Ce travail mérite d'être consulté par les savants qui s'occupent de nos ordres religieux et militaires.

Bourgogne. — M. Léonce Pingaud a récemment publié dans le *Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuses du diocèse de Dijon*, un très curieux mémoire dû à Daniel-Alexandre Pautenet de Vereux, né à Gray, en Franche-Comté, en 1758. Ce mémoire, qui vient d'être tiré à part (Dijon, Damongeot, in-8 de 39 p.), a pour titre : *Document contemporain. La Bourgogne en 1797.* Pautenet de Vereux, à cette époque « l'un des agents les plus zélés et les plus hardis du parti royaliste, » a parcouru en tous sens les deux départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, pour, écrit-il le 25 février 1797, « tâter le pouls à ces contrées sur lesquelles on ne compte pas du tout et que l'on regarde comme détestables. » On trouvera là « des renseignements nombreux et précis sur l'état des esprits en Bourgogne en l'an V (1797), » de même que « des détails statistiques et géographiques, et des jugements sur les hommes d'alors, qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire. » Si nous avons un souhait à former, c'est que dans toutes nos provinces, M. L. Pingaud ait des émules assez heureux pour mettre la main sur des documents aussi précieux que celui dont il fait aujourd'hui bénéficier les érudits.

Champagne. — Courts, mais substantiels et fort intéressants surtout pour l'histoire du sire de Joinville, les deux documents que M. J. Viard vient d'extraire de la *Revue de Champagne et de Brie* et qui lui avaient servi à raconter l'histoire du *Château de Montdoré au commencement du* XIV*e siècle.*

— M. D.-C.-C. Gorde vient de publier des *Impressions de voyage dans les Basses-Alpes* (Digne, Chaspoul, in-12 de 24 p.). Très agréable récit où les paysages de la vallée de Barcelonnette et les mœurs des habitants sont décrits avec une verve enjouée. Combien l'histoire locale s'enrichirait si tous les fonctionnaires imitaient M. Gorde, et ne se contentaient pas le plus souvent de passer sans rien voir et sans rien entendre !

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

JURISPRUDENCE

SCIENCES ET ARTS

BELLES-LETTRES

HISTOIRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

TABLE DE LA CHRONIQUE

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

ERRATA

Page 268, ligne 16, au lieu de *enfitensi,* lisez : *enfiteusi.*
Page 470, ligne 41, au lieu de *Anthropologie,* lisez : *Anthologie.*
Page 472, ligne 45, au lieu de *Société des Antiquaires de France,* lisez : *Société des Agriculteurs de France.*

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1889

GABRIEL BONVALOT

DU

CAUCASE AUX INDES

A TRAVERS

LE PAMIR

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8

Renfermant plus de 250 dessins et croquis pris sur nature

PAR A. PÉPIN

Et une Carte itinéraire du voyage.

Prix : broché, **20** fr. ; cartonné toile, tranches dorées, fers spéciaux, **24** fr. ; Demi-reliure, tr. dorées, **25** fr. ; demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, **27** fr.

« L'exploration par Bonvalot, Capus et Pépin, de la Perse, des sables du Karakorum, de la Boukharie, du Ferganah, des montagnes de glace du Pamir, a été un événement dans le monde savant. Arrêtés par les Afghans, les hardis voyageurs conçurent le projet de gagner les Indes en traversant en plein hiver le plateau du Pamir, élevé quelquefois à la hauteur des cimes du mont Blanc, et qui n'est qu'un désert de glace, où le mercure gèle. Une énergie indomptable les fait triompher de toutes les difficultés de la route et de la rigueur de la saison. Le récit de cette lutte est une véritable épopée grandiose et sombre comme un épisode de la retraite de Russie. Arrivés dans le Tchatral, nos compatriotes sont arrêtés de nouveau, enfermés dans une forteresse et en danger pendant quarante-huit jours. Lord Dufferin, informé, fait relâcher les captifs, qui atteignent enfin l'Inde anglaise, le but de leurs efforts. »

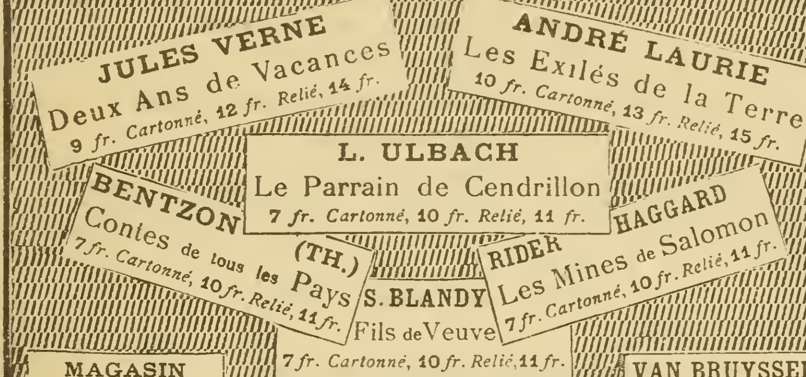
J. HETZEL et Cie, Éditeurs, 18, rue Jacob, PARIS

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

ENFANCE — ÉTRENNES — 1889 — JEUNESSE

NOUVEAUTÉS

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS



MAGASIN d'Education et de Récréation
Année 1888 (t. 47-48, 2 v.)
Chacun, 7 fr. Cart., 10 f. Rel., 12 f.

ERCKMANN-CHATRIAN
Pour les Enfants
Broché, 4 fr. 50. Cartonné, 6 fr.

VAN BRUYSSEL
Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux Etats-Unis
4 f. 50. Cartonné, 6 f.

Albums en noir
3 fr. Cartonnés, 5 fr.
FRŒLICH Les Petits Bergers
FROMENT Petites Tragédies

Petite Bibliothèque Blanche
Vol. in-16 illust. à 1 f. 50. Cartonnés, 2 f.
M. BERTIN. — Les Douze
H. DURAND Histoire d'une bonne Aiguille

Albums en couleurs
1 f. Cartonnés, 2 f. 50
KURNER Maison Inhabitable
DE LUCHT L'Homme à la Flûte

Magasin d'Education et de Récréation

et *SEMAINE DES ENFANTS*, réunis
Fondé par
P.-J. STAHL en 1864
Couronné par l'Académie
L'Année 1888, 2 volumes in-8 illustrés
Chacun, 7 *fr.*
Cartonné, 10 *fr. Relié*, 12 *fr.*
Collection, 48 vol. à 7 fr.

ABONNEMENT pour Etrennes
UN AN
Paris . . . . . **14** *fr.*
Departements. **16** *fr.*
Union . . . . . **17** *fr.*

dirigés par
J. Verne-J. Hetzel-J. Macé
En préparation pour 1889
Romans inédits :
Famille sans nom, par J. Verne. — **Mémoires d'un Collégien russe,** par André Laurie. — **Marchand d'Allumettes,** par Gennevraye. — **L'Aînée,** par Lermont. — **Une Élève de seize ans,** par E. Legouvé, etc., etc.

Envoi **FRANCO** de toute demande dépassant 15 francs, accompagnée de son montant.

ALBUM DE KELLERHOVEN

VIE DES SAINTS ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES PLUS ANCIENS MANUSCRITS

CONTENANT

48 CHROMOS AVEC TEXTE

UN VOLUME IN-12

En feuilles, dans un carton en toile, bleu et argent. . . . . **25** fr.
Relié en demi-reliure, avec coins en maroquin . . . . **40** fr.
Relié en chagrin poli, gardes chromo . . . . **45** fr.
Relié en maroquin poli, gardes soie. . . . . **60** fr.

Ce beau livre se fera rapidement sa place parmi les volumes illustrés que l'on peut offrir comme livres d'étrennes, cadeau de mariage ou de fête, ou souvenir de première communion.

Tous les sujets, accompagnés d'une notice bien faite, sont tirés de la *Vie des Saints.*

Rien n'a été épargné pour donner à l'œuvre de Kellerhoven un joli vêtement typographique, digne de son inspiration.

LES SŒURS DE CHARITÉ

Par Léo TAXIL & Pierre MARCEL

1 vol. in-12. . . . . **3 fr. 50**

Histoire de la Littérature française, par Frédéric Godefroy. 2e édit. 10 vol. in-8 . . . . **65** fr.

Abrégé du même ouvrage, pour les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 3 vol. in-8. **18** fr.

Histoire de Paris, depuis ses origines jusqu'aux temps actuels, par A. Gabourd. 5 vol. ornés de 20 gravures sur acier, de figures intercalées dans le texte et d'un plan archéologique de Paris. . . . . **30** fr.

Histoire des Missions catholiques depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, par le baron Henrion. 4 volumes in-4. . . . . **40** fr.

Jeanne d'Arc sur les Autels *et la Régénération de la France*, par le R. P. Ayrolles, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. . . . . **3** fr. **50**

La Médaille miraculeuse, *Origine, Histoire, Diffusion, Résultats*, par M. Aladel, édition revue et augmentée. 1 vol. in-12. . . . . **3** fr. **50**

La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou les Saints Évangiles, coordonnés, expliqués et développés d'après les SS. Pères et les Docteurs les plus célèbres depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, par l'abbé Brispot. 6e édition, approuvée par Mgr l'archevêque de Paris. Ornée de 36 gravures sur acier, et enrichie d'une nouvelle concordance latine. 3 vol. grand in-8 . . . . **22** fr.

Le Manuel du Chrétien, publié pour la première fois en gros caractères. Édition du chanoine Gaume, approuvée à Rome et autorisée par Mgr l'archevêque de Paris.

Broché en 1 vol. in-12 de 1,600 p., **8** fr. — Relié en basane, **10** fr. — Relié en maroquin du Levant, avec étui, **35** fr.

Lettres de saint Vincent de Paul, fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. 2 volumes gr. in-8 . . . . **12** fr.

Les Trois Rome, par Mgr Gaume, 4e édition. 3 vol. grand in-12. **16** fr.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les Deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT : Charles VII et la pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le [illegible] Τεσσαρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les chrétiens av[illegible] l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un chapitre d'histoire administrative : les ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un nouveau récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A DE BOURMONT : L'enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Revolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

